INCLUS ! 18 EXTRAITS DES LIVRES QUI FONT L'ACTUALITÉ

LiRE magazine

SÉLECTION

Jon Fosse
Nora Bussigny
Gilles Legardinier
Rosa Montero
Jean Teulé
Frédéric Beigbeder
Maxime Chattam
Panayotis Pascot
Hélène Cixous
Blutch...

DOSSIER ANNIVERSAIRE

PRIX GONCOURT
INTRIGUES, RATÉS ET CONTES DE FÉES

OÙ SONT LES FEMMES ?
LES CONFIDENCES DE DIDIER DECOIN
LA BIBLIOTHÈQUE (PRESQUE) IDÉALE

GRAND ENTRETIEN

NATHALIE A. CABROL
« Nous ne savons toujours pas ce qu'est la vie... »

N° 524/novembre 2023/www.lire.fr
L 19817 - 524 S - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL : 8,50 € (AGRÉMENT P926150) - LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,9 TND - NUMÉRO 524 - NOVEMBRE 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

Jean-Louis MASSON,
Président
et l'assemblée départementale

VAR
LE DÉPARTEMENT

LA FÊTE du LIVRE du VAR

17, 18 & 19 NOVEMBRE 2023

La Fête du Livre du Département

Toulon / Place d'Armes - Entrée gratuite

fetedulivreduvar.fr #fdlvar

PARTOUT, POUR TOUS, LES VARIATIONS CULTURELLES RAYONNENT

Direction de la communication du Conseil départemental du Var - Pôle création graphique - Pôle imprimerie

LE FIGARO · LIRE magazine · STRADA · RADIO CLASSIQUE · CNL

N° 524 - NOVEMBRE 2023

LiRE magazine

SOMMAIRE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Nathalie A. Cabrol

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Gilles Legardinier

40 **LE DOSSIER**
Les 120 ans du Goncourt

56 **LE PORTRAIT**
Arthur Dreyfus

61 **LE CAHIER CRITIQUE**
62 • L'événement : Jean Teulé
68 • Littérature française
73 • Science-fiction/Romance
74 • Littérature étrangère
80 • Polars/Jeunesse
86 • Bande dessinée/Manga
88 • Classiques/Études littéraires/Poésie
94 • Essais/Documents

64 **LES EXTRAITS**
64 • *Lux*, de Maxime Chattam
82 • *Lucky Luke. Les indomptés*, de Blutch
90 • *Faire face*, de V (Eve Ensler)

102 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Hippolyte Girardot

LA CHRONIQUE DE
12 **Gérard Oberlé** Livres méconnus et oubliés
33 **Marilyn Maeso** Philosophie
60 **Patricia Reznikov** Dans les piles
101 **Pascal Ory** Mot de tête
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

CRÉDITS ILLUSTRATION DE COUVERTURE : ALE+ALE

Ce numéro comporte un encart Fête du livre du Var ainsi qu'un encart *Le Point*, tous deux diffusés sur une sélection d'abonnés.

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

6 LE GRAND ENTRETIEN
NATHALIE A. CABROL

36 L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
GILLES LEGARDINIER

40 LE DOSSIER
LES 120 ANS DU GONCOURT

56 LE PORTRAIT
ARTHUR DREYFUS

ANDREA FRAZZETTA/SOCIÉTÉ ASTRO - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE - CHRISTOPHE BOULZE POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard/Cyrille Derouineau

Chroniqueurs
Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Aude Giger, Marie Jouvin, Robert Kopp, Xavier Le Clerc, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Serge Sanchez , Juliette Savard.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

En ces temps sombres, il y a des batailles qui ont un côté plutôt sympathique, relevant d'un certain folklore national. Ainsi, qu'ont en commun Francis Walder, Charles Plisnier, Thierry Sandre, et Michel Host ? Allez, on vous aide (ou non) en ajoutant les noms de Paul Colin, André Savignon et Armand Lanoux… Vous ne voyez pas ? Tous ces noms, aujourd'hui un peu oubliés, ont reçu le sacro-saint prix Goncourt. Mais il ne faut pas être trop moqueur envers les divers jurés de la plus célèbre distinction littéraire du pays – remise rituellement début novembre –, qui ont, dans leur histoire, également récompensé des écrivains aussi importants que Marcel Proust, André Malraux, Romain Gary, Simone de Beauvoir, Patrick Modiano, Michel Houellebecq ou Marguerite Duras. À l'occasion des 120 ans de ce trophée – que certains comparent à l'élection de Miss France ou au goût du beaujolais nouveau –, *Lire Magazine* revient sur l'histoire du Goncourt, ses grands épisodes, son évolution, sa fonction, son impact – aussi bien pour les auteurs salués que pour les libraires, le monde de l'édition et la culture française. Qu'on aime ou pas le choix de l'année, ne peut-on pas se réjouir que la littérature fasse la une de l'actualité et que nombre de lecteurs très occasionnels découvrent un écrivain contemporain, sur la seule foi d'une bande rouge ? Question de transmission. Cette dernière, évidemment, passe par le travail des enseignants. Et comment, au moment où l'on boucle ce numéro, ne pas avoir une pensée pour ce professeur de français, assassiné par un fanatique dans son lycée d'Arras le 13 octobre ? La presse nous apprend que cet amoureux des mots appréciait Julien Gracq, Claude Simon et Pierre Michon. Il s'appelait Dominique Bernard, il avait 57 ans. Ce modeste numéro est dédié à sa mémoire. ■

Mathias Malzieu,

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Qui aurait imaginé que le leader du groupe Dionysos serait devenu l'un des auteurs français les plus populaires des littératures de l'imaginaire ? Mathias Malzieu fait paraître en cet automne un gros volume réunissant toutes ses œuvres – ainsi que des nouvelles inédites. Son titre : *L'Extraordinarium* (Le Livre de Poche). Vous pourrez rencontrer l'écrivain musicien, à qui l'on doit entre autres *La Mécanique du cœur* et *Journal d'un vampire en pyjama*. Il évoquera, lors d'une rencontre animée par Baptiste Liger, suivie d'une séance de dédicaces, son univers singulier, entre poésie et humour, épouvante et émotion. Rendez-vous donc aux Deux Magots, le 6 novembre prochain à 18 h 30. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut croiser un Jedi !

Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - MATHIAS MALZIEU (@MATHIASMALZIEU)/

GOUVERNEMENT

Liberté
Égalité
Fraternité

Ma bibliothèque : le monde à portée de main

france.tv

bleu

Insert

NATHALIE A. CABROL

« *Nous ne savons toujours pas ce qu'est la vie* »

Nathalie A. Cabrol est l'héroïne d'une enquête vertigineuse : sommes-nous seuls dans l'Univers ? Vaste question. Pour tenter d'y répondre, cette planétologue franco-américaine s'est spécialisée en astrobiologie, la discipline scientifique qui entend comprendre les processus d'apparition et d'évolution de la vie biologique. Elle en est même aujourd'hui une figure mondialement reconnue. Il faut dire qu'elle avait à peine en poche son doctorat en science planétaire que, grâce à la qualité de ses travaux, la Nasa la recrute en 1994. Au sein de l'agence, elle dirige ensuite, dès 1998, l'Institut Seti – référence dans la quête de vie extraterrestre. Dédier sa vie à la vie, la démarche n'a rien de banal. On est en 1969 quand Neil Armstrong devient le premier humain à poser un pied sur la Lune. Nathalie, 5 ans, devant la télévision, découvre sa vocation. Elle y consacrera son corps et son esprit avec une ardeur romanesque. La scientifique éprouvera d'ailleurs le besoin de faire le récit de cette odyssée, pour en partager les leçons comme les questionnements. Dans son premier livre, *Voyage aux frontières de la vie,* le plus intime, son vécu personnel et son parcours professionnel ne font qu'un. On y apprend tant sur la trajectoire exceptionnelle d'une femme – qui a dû vivre ses propres épreuves humaines – que sur les spécificités de l'astrobiologie – qui n'est pas non plus dénuée d'humanité. Un message passe : la quête d'une vie ailleurs commence tout à la fois sur Terre et dans les tripes des scientifiques qui s'y dédient. Les expéditions de Nathalie A. Cabrol dans les zones extrêmes et reculées de notre planète, pour y comprendre la vie biologique, en sont des illustrations frappantes.

DE L'EXPLORATION DU SYSTÈME SOLAIRE À LA QUÊTE D'EXOPLANÈTES ET DE SIGNAUX EXTRATERRESTRES

Deux ans après ce livre, en 2023, l'astrobiologiste revient en librairies avec *À l'aube de nouveaux horizons*. Un ouvrage de synthèse, de l'exploration du système solaire à la quête d'exoplanètes et de signaux extraterrestres. Ce mois-ci, elle enrichit son approche de photographies, avec un beau livre, *L'Énigme cosmique de la vie*. Car la question initiale – sommes-nous seuls dans l'Univers ? – en amène forcément une autre : qu'est-ce que la vie ? ■ •••

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
L'ÉNIGME COSMIQUE DE LA VIE
NATHALIE A. CABROL
176 P., SEUIL, 27 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 NOVEMBRE.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1969

Alunissage d'Apollo 11, le « petit pas » de Neil Armstrong sur la Lune. Nathalie A. Cabrol est devant la télé, elle n'a que 5 ans. Nuit magique, déclic décisif, son regard ne quittera plus jamais le cosmos. Au début des années 1980, elle entame des études en science planétaire. Elle est la première à étudier le cratère Gusev situé sur Mars. En 1991, doctorat en poche, Nathalie A. Cabrol est astrobiologiste à 22 ans.

1994

La scientifique déménage aux États-Unis avec son mari pour rejoindre la Nasa. Ses travaux permettent de sélectionner le site d'atterrissage du rover Spirit, sur Mars. Quelques années plus tard, toujours à la Nasa, elle rejoint l'institut Seti, dédié à la recherche de vie extraterrestre. Elle s'installe comme figure reconnue de l'astrobiologie et de la planétologie.

2021

Publication de son premier livre, *Voyage aux frontières de la vie*. En plus d'y narrer ses épreuves personnelles, elle y relate son parcours scientifique singulier et ses voyages dans les zones extrêmes de notre planète. Ce n'est que le début de son travail littéraire. En 2023, elle publie deux livres au Seuil : *À l'aube de nouveaux horizons*, puis *L'Énigme cosmique de la vie.*

Pourquoi le titre de ce beau livre qualifie-t-il la vie d'*« énigme cosmique »* ?

Nathalie A. Cabrol. Ce titre m'est venu, comme souvent, très rapidement. Ce qui se distingue des articles scientifiques, d'ailleurs, où l'on commence par écrire la question scientifique, les objectifs, l'analyse des données, puis la conclusion, ensuite le résumé, et le titre en dernier. C'est une sculpture prise à l'envers. Mais quand on écrit des livres, c'est un peu différent. On a déjà en tête, dès le départ, le thème dont on veut parler. On a déjà l'idée de ce que l'on voudrait façonner et, petit à petit, on ajoute par-ci, on enlève par-là. Le titre est finalisé quand le livre est terminé, mais il est déjà présent dès le début. Dans *L'Énigme cosmique de la vie,* je voulais montrer aux gens pourquoi cette quête est à une telle échelle universelle, et tout ce que cela implique. Nous ne savons toujours pas ce qu'est la vie. Nous n'en avons pas de définition. La question est de savoir si nous ne sommes pas seuls dans l'Univers : elle est donc posée à l'échelle cosmique. Car si vous voulez créer la vie, il faut commencer par créer des étoiles et l'Univers. Le scientifique américain Carl Sagan disait que, si vous voulez créer une tarte aux pommes, il faut commencer par créer l'Univers.

Doit-on s'attendre à trouver, dans votre livre, des réponses à cette énigme ?

N.A.C. L'un des paradoxes les plus grands de l'astrobiologie, c'est bien qu'on ne sait pas ce qu'est la vie. Nous en avons cent vingt-trois définitions, peut-être même davantage puisque ce chiffre date déjà de quelques mois. Mais ce ne sont pas réellement des définitions, ce sont plutôt des descriptions.

Pourquoi cette réponse reste-t-elle insaisissable ?

N.A.C. Parce que c'est l'expérience scientifique la plus biaisée qui soit : nous sommes tout à la fois l'observation et l'observateur. Regarder vers l'extérieur nous donne une partie de la réponse. L'autre partie est à l'intérieur de nous. Mais, en même temps, il n'y a ni intérieur ni extérieur puisque tout cela n'est autre que l'Univers. Donc, c'est également philosophique, pas uniquement scientifique. D'autant plus que la physique et la métaphysique se rejoignent aujourd'hui de manière formidable avec la physique quantique. En fait, si l'on veut pousser cette réflexion à l'extrême, la question évolue au fur et à mesure qu'on la pose, et la réponse également. Nous n'aurons peut-être jamais de réponse définitive. Et ce n'est pas pessimiste, mais optimiste !

La pleine lune se levant au-dessus du Pacifique, capturée par la Station spatiale internationale. Cette photographie et les suivantes, illustrant cet entretien, sont à découvrir dans *L'Énigme cosmique de la vie.*

ANDREA FRAZZETTA/SOCIÉTÉ ASTRONOMIQUE DE FRANCE – NASA/JEFF WILLIAMS

Plusieurs questions, et donc plusieurs réponses, pourraient se combiner: qu'est-ce que la vie? Correspond-elle à nos conceptions? Est-ce que des civilisations ailleurs la conçoivent différemment? etc. Ce qu'on fait à l'heure actuelle, c'est commencer par le début: comprendre ce que nous sommes, comment nous sommes apparus sur cette planète, et s'il y a des possibilités de vie ailleurs – ou, en tout cas, des environnements similaires à celui qui a vu la vie apparaître sur Terre. On est au commencement de cette histoire.

Est-ce que vous y voyez davantage qu'une recherche scientifique, une sorte d'« épreuve » philosophique ou spirituelle pour l'humanité?

N.A.C. Peut-être au sens mythologique, oui, dans le sens où l'on est testé quand on part en quête de quelque chose, comme dans les mythes anciens. Je fais une différence entre religion et spiritualité: la religion imprime des dogmes, tandis que la spiritualité vous permet d'exprimer vos croyances comme vous le voulez. La science et la spiritualité se rejoignent en partie. À la différence que la science essaye de comprendre ces questions en les mesurant dans la nature, tandis que la spiritualité donne l'option d'essayer de comprendre ce qu'on ne peut pas mesurer. Il ne faut pas croire que les chercheurs n'utilisent jamais cette seconde option. Une grande partie des expériences de pensée demandent beaucoup d'intuition. Si je veux comprendre où et comment des microbes survivent dans un environnement extrême sur Terre, il faut que je me mette à leur place, que je devienne cette chose-là. Il en va de même pour d'éventuelles civilisations extraterrestres. C'est une part importante du déroulement scientifique. Des gens comme Einstein ont souvent utilisé les expériences de pensée pour concevoir ce qui n'était pas encore sur le papier sous forme de théorie. Je ne vois donc pas cela comme une épreuve, mais plutôt comme une quête, dans laquelle la mesure et l'intuition ont une part égale – en tout cas en ce qui me concerne. L'intuition, c'est faire confiance à quelque chose en soi. Mais après tout, on est issu de cet Univers, on est fait des mêmes éléments que cet Univers, donc pourquoi ne pas faire confiance à ces éléments pour nous donner des réponses que l'on ne peut pas percevoir nécessairement?

NASA, ESA, AND THE HUBBLE HERITAGE TEAM (STSCI/AURA)-ESA/HUBBLE COLLABORATION. ACKNOWLEDGEMENT: B. WHITMORE (SPACE TELESCOPE SCIENCE INSTITUTE) AND JAMES LONG (ESA/HUBBLE).

Sommes-nous seuls dans l'Univers? Une question qui nous concerne tous, et à laquelle l'autrice tente de répondre, partageant sa passion dans des ouvrages de vulgarisation (collision de galaxies).

« Les chercheurs ne sont pas des gens enfermés dans leur tour d'ivoire »

La science a souvent l'image d'être loin des gens. Le public répond pourtant présent en librairies quand paraît l'un de vos ouvrages. Quel est le rôle de vos livres pour la science?

N.A.C. C'est une question importante pour moi. Pour mon premier livre, beaucoup de choses sont entrées en jeu. La principale, c'est que j'avais suffisamment de recul sur des épisodes de ma vie pour que l'aspect négatif ait disparu et que je puisse regarder cela comme des leçons qui m'ont beaucoup appris. Je pensais que celles-ci pouvaient être utiles à d'autres. Parmi elles, il y a: ne jamais laisser tomber, quoi qu'il arrive, toujours se faire confiance, et, enfin, « si cela n'existe pas, je vais l'inventer ». Ce livre était un cheminement de vie, un message d'espoir pour des gens de tout âge. En particulier pour les plus jeunes, à une époque qui n'est pas facile, qui peut déprimer, teintée d'« à-quoi-bon ». Il faut toujours donner une chance au lendemain. Je suis responsable de ma vie, je manifeste ma propre vie. Si vous commencez à entrer dans ce cheminement, plus rien ne peut vous arrêter. Si vous rêvez suffisamment fort, vous allez voir votre rêve se manifester pour vous. C'est ce qui m'est arrivé et ce que je raconte donc dans *Voyage aux frontières de la vie*. La partie « vulgarisation » de mes ouvrages consiste en grande partie à montrer que les chercheurs ne sont pas des gens enfermés dans une tour d'ivoire, mais que ce sont des êtres humains – et que d'autres êtres humains les ont amenés à faire ce qu'ils font. •••

Biosignatures terrestres : l'eau et la vie sur Terre vues depuis l'espace sous forme d'efflorescence algale massive dans la mer Baltique, le 18 juillet 2018.

Quelle est votre relation avec la vulgarisation scientifique ?

N.A.C. La vulgarisation scientifique a été, depuis mes débuts, quelque chose d'essentiel. J'ai commencé toute jeune. J'étais, il me semble, la première femme en France à avoir une maîtrise et une thèse en science planétaire. Pour ma première conférence, j'avais 22 ans, un ami me l'avait proposé et, malgré mon passé peu social, je me suis retrouvée devant cinq cents personnes. Après cela, je n'ai jamais arrêté ! En France, il m'arrivait d'en faire deux à trois par semaine. Avec mon mari, à Meudon, nous allions dans les maisons de retraite. Il arrivait que des personnes âgées s'endorment au milieu de ce que l'on disait. Ce n'était certes pas l'auditoire le plus énergique. Mais après deux ou trois semaines, quand on revenait, ils nous attendaient sur le pas de la porte, et plus un seul ne s'endormait. C'est ce que la vulgarisation apporte : partager une passion, des connaissances, sur l'une des questions les plus profondes de l'humanité, qui finalement nous intéresse tous et nous passionne tous.

Vos lecteurs et lectrices vous disent-ils pourquoi ils vont vers vos ouvrages ?

N.A.C. *Voyage aux frontières de la vie* et *À l'aube de nouveaux horizons* sont deux démarches bien distinctes. Le premier est un parcours de vie très personnel, le second, un état des lieux sur la recherche de la vie dans l'Univers. Les réactions et les façons de me les communiquer étaient très différentes. Pour *Voyage aux frontières de la vie,* surtout, j'ai reçu un nombre important de messages, de lettres, venant de gens qui m'ont dit avoir été touchés par la description de mon parcours. Le livre contraste avec cette idée, dont on parlait avant, que les scientifiques sont placés dans une tour d'ivoire, perçus comme des gens qui ne sont pas accessibles, qui parlent un jargon, ne se comprennent qu'entre eux et communiquent de manière difficile avec le public. Dans les retours, il y a eu des choses très personnelles, que je ne peux pas forcément relater. Parce que ce livre raconte des époques de ma vie qui ont été assez dramatiques, et extrêmes, des gens m'ont dit avoir traversé ce même genre de choses et que cette lecture leur avait fait énormément de bien. C'était très important pour moi. Ce n'étaient pas que des jeunes, j'ai eu tout un échantillonnage de tranches d'âge. Certains m'ont aussi simplement remerciée pour leur avoir ouvert une autre perspective sur la vision du chercheur. Quelqu'un m'a dit que j'avais « *exprimé humainement la personne scientifique* ». Pour *À l'aube de nouveaux horizons*, les lecteurs m'ont surtout dit que cet ouvrage leur permettait d'avoir une vision globale de ce qu'il se passait dans ce domaine, que c'était une synthèse importante. Beaucoup n'avaient pas idée de tout cela, ce qui leur a permis de réfléchir différemment, de faire le point.

Ce beau livre est votre troisième ouvrage. Comment complète-t-il les démarches que vous avez eues pour vos autres ouvrages – et notamment le précédent, qui aborde aussi cette question de l'astrobiologie ?

N.A.C. Je ne voulais simplement pas mettre des images sur *À l'aube de nouveaux horizons.* Pour le lecteur, les images sont certes très belles d'un point de vue iconographique. Mais j'ai voulu faire autre chose… donc j'ai réécrit un livre ! Avec ce support d'images, il m'a semblé qu'on pouvait prendre l'histoire avec une autre perspective. Davantage que de la technique, c'est un récit qui dit ceci : si vous voulez que la vie émerge, il faut d'abord créer l'Univers, les étoiles puis les galaxies. Ce fil rouge coule à travers le livre. Le message reste le même, celui de l'aventure de la recherche, mais pour le grand public il n'y a pas de termes trop compliqués. Je voulais faire en sorte que chacun puisse en obtenir quelque chose. Que les parents puissent y trouver des histoires à raconter aux enfants le soir. Que les parents eux-mêmes soient intéressés par l'histoire. Que les étudiants qui se penchent sur ces questions puissent commencer à trouver de nouvelles questions qui les passionnent encore davantage. Et puis cela s'adresse aussi tout simplement à celles et ceux qui s'intéressent à l'astrobiologie de manière générale, les professionnels comme le public. ■

Propos recueillis par Marcus Dupont-Besnard

NASA EARTH OBSERVATORY, JOSHUA STEVENS AND LAUREN DAUPHIN

Foire du livre de Riyad

RIYAD, LA VOIE EST LIVRE !

Du 28 septembre au 7 octobre s'est tenue la 17e édition de la Foire internationale du livre dans la capitale saoudienne, signe de son ouverture au monde et à la culture.

Depuis King Abdullah Road, l'une des artères principales de la capitale, la réfraction optique de l'air provoquée par la chaleur encore écrasante à cette période de l'année laisse entrevoir derrière ses ondulations l'imposante université du Roi-Saoud. L'édifice, dont l'architecture jongle volontiers entre orientalisme et modernité, abrite la Foire internationale du livre. Dans les allées, difficile de savoir où projeter son regard tant les couloirs et les stands sont nombreux. Toutes les générations, enfants et adultes, femmes et hommes, s'y rencontrent et s'y mélangent. L'événement, créé par le ministère de la Culture saoudien, est l'un des premiers rassemblements culturels foncièrement mixtes du pays dont le gouvernement entretient encore une certaine rigueur à ce sujet. Durant dix jours, 700 exposants pour 31 pays représentés ont répondu présent avec plus de 200 manifestations autour du thème principal « Une destination inspirante ». Ce bouillonnement littéraire a attiré pas moins d'un million de visiteurs cette année, issus des quatre coins de la planète.

LA FRANCE MISE À L'HONNEUR

Les essais – très prisés par le lectorat saoudien, les intemporelles anthologies poétiques et les ouvrages religieux se succèdent. Malheur, parfois, au curieux qui n'est pas arabophone. Un premier panneau indique pourtant Actes Sud, un second Flammarion, ou encore Gallimard. Une Pléiade des *Mille et Une Nuits* fait même son apparition, et c'est finalement un pan de 20 000 ouvrages que l'on découvre dans le pavillon de 500 mètres carrés destiné à la France. Du roman au manuel d'apprentissage du français, 80 éditeurs y sont représentés. Le voyage dans l'espace-temps par la littérature, son rôle auprès des jeunes générations ou encore son lien ténu avec la diplomatie sont autant de thématiques sur lesquelles les écrivains Clélia Renucci, Sophie Laroche ou Nicolas Fargues sont intervenus lors de plusieurs tables rondes en français et en anglais. « *La Foire a un rôle central dans le domaine artistique, mais aussi dans le maintien d'une ouverture au monde. Le pays se lance dans un nouveau départ qui contribue au développement de l'imaginaire par des événements et des échanges tels que ceux que l'on peut venir écouter ici* », explique Mansour Almarzoqi, universitaire et animateur de rencontres sur le lieu. Il est donc bien révolu, ce temps où seul *Le Petit Prince* voyageait à 6 000 kilomètres pour initier les lecteurs du Golfe à la littérature française. Ici, à Riyad, si tout reste à imaginer, les cultures se confrontent dans l'effervescence de la nouveauté. ■

Marie Jouvin

L'AUTOÉDITION DE PLUS EN PLUS PRISÉE

La création de maisons d'édition reste encore un chaînon peu exploité de l'économie du pays et nombreux sont les romanciers saoudiens qui espèrent pourtant, comme ailleurs, pouvoir vivre de leur plume. Cette absence, expliquée par diverses raisons, est notamment culturelle puisque la tradition poétique présente sur le territoire l'emporte depuis des siècles sur les autres formes littéraires. L'autoédition trouve alors une place prépondérante sur le marché du livre saoudien ainsi qu'à la Foire internationale du livre, qui a réservé un espace destiné aux auteurs autoédités. Il était possible d'y faire son choix entre plus de 400 ouvrages en langue arabe et anglaise. **M.J.**

FOIRE INTERNATIONALE DU LIVRE DE RYAD

GÉRARD OBERLÉ

De la démocratie chimérique

En 1827, deux jeunes magistrats, un procureur de 25 ans et un juge de 22 ans, sont nommés au tribunal de Versailles. Gustave de Beaumont et Alexis de Tocqueville se lient d'amitié, une amitié qui durera toute leur vie. En 1831, ils sont envoyés en mission aux États-Unis pour y étudier les prisons. Pendant près d'un an, ils voyagent dans de nombreux États du Sud et du Nord. Rentrés en 1832, ils cosignent *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France*, publié par Fournier en 1833. Sur la couverture du volume, l'éditeur annonce la prochaine publication, par les mêmes, d'*Institutions et mœurs américaines*. Promesse chimérique ! Les deux amis ne cosigneront pas l'ouvrage annoncé et quitteront Fournier pour Gosselin, l'éditeur de Lamartine et de Victor Hugo. Les institutions pour Tocqueville ; pour Beaumont les mœurs ! En 1835, Charles Gosselin lance, à l'unisson, *De la démocratie en Amérique* (deux volumes suivis de deux autres en 1840), un grand tabac dont on ne finira pas de parler, et *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis, tableau de mœurs américaines* (deux volumes) par Gustave de Beaumont, une curiosité littéraire oubliée aujourd'hui.

Beaumont livre, sous le voile d'une fiction romanesque, ses impressions sur les mœurs américaines en prenant le risque, dit-il dans l'avant-propos, « *de ne plaire à personne* », ni au « *public sérieux* » ni au « *lecteur frivole* ». Il reconnaît du reste qu'il « *ne sait pas l'art du romancier* ». Novice dans ce genre, il emprunte plus ou moins à des techniciens confirmés, Rousseau ? Chateaubriand ? (pour les descriptions de la nature) et peut-être aux dames Staël, Duras ou Souza (pour les sentiments) tout en se pliant à la vogue romantique un peu frénétique de l'époque.

> « L'AMÉRIQUE EST LE SOL CLASSIQUE DE L'ÉGALITÉ, ET NUL PAYS D'EUROPE NE CONTIENT AUTANT DE SERVITUDE ! »

La trame de son récit n'est pas compliquée : après la révolution de 1830, Ludovic, jeune idéaliste rêvant de liberté, émigre aux États-Unis. En découvrant le sort des Noirs, il perdra rapidement toutes ses illusions : « *Voilà donc* […] *ce peuple qui ne saurait se passer d'esclaves ! L'Amérique est le sol classique de l'égalité, et nul pays d'Europe ne contient autant de servitude ! Maintenant je vous comprends, Américains égoïstes ; vous aimez pour vous la liberté ; peuple de marchands, vous vendez celle d'autrui !* » (page 122) – « *La race noire est méprisée* […], *parce que c'est une race d'esclaves ; elle est haïe, parce qu'elle aspire à la liberté* » (page 120). Ludovic se lie avec Nelson, un pasteur presbytérien du Maryland, père de deux enfants, Georges, 20 ans, et Marie, plus jeune.

Ludovic s'éprend d'amour pour la douce et discrète Marie, une passion réciproque, tragique, contrariée par les préjugés américains, car le pedigree de de la jeune femme est entaché d'une goutte de sang noir héritée d'un lointain ancêtre maternel – une souillure indélébile aux yeux de l'opinion publique et des lois de cet État. Persécutés et presque lynchés dans l'église où ils allaient se marier, ils fuient Baltimore pour l'Ouest, avec le projet de s'établir à Saginaw, dans le Michigan, un poste fondé en 1815 par un trappeur pour la traite des fourrures avec les tribus Cherokees et Ottawa. L'infortuné couple ne connaîtra pas le bonheur de s'aimer librement sur les rives des grands lacs. Marie meurt des fièvres contractées pendant l'expédition. Beaumont ne fustige pas seulement l'esclavage et la ségrégation, il plaide aussi la cause des tribus indiennes. De copieux appendices occupent la moitié de chaque tome, avec des notes sur la condition des esclaves et des affranchis, sur les femmes américaines, les mouvements religieux, la condition des tribus indiennes… ■

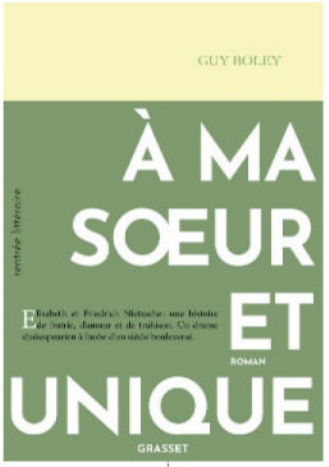
AUDREY SOVIGNET

L'ACTUALITÉ

14 **JON FOSSE**
UN NOBEL
DU NON-DIT

16 **NORA BUSSIGNY :**
« J'AI APPRIS À DÉCELER LES
EXCÈS DANS LES LUTTES »

18 QUAND **CHRISTOS MARKOGIANNAKIS** RÉVÈLE
LE SECRET DU CLAN ONASSIS



20 **GUY BOLEY**
PRIX DES
DEUX-MAGOTS
2023

TOM A KOLSTAD/CHRISTIAN BOURGOIS – SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL – BASILIS LAMBIRIS/PLON

Un théâtre de l'indicible

Salué par le prix Nobel de littérature 2023, Jon Fosse est l'un des dramaturges contemporains les plus joués dans le monde. Reconnue pour la puissance hypnotique et musicale d'une langue pourtant minimaliste, son œuvre s'intéresse à la condition humaine, dans son ordinaire comme dans sa dimension spirituelle.

Donner une voix à l'indicible. En décernant son prix au dramaturge, romancier, nouvelliste, essayiste et poète Jon Fosse, l'Académie suédoise n'a pas récompensé un écrivain ayant œuvré à l'extension du domaine de la langue mais, paradoxalement, à sa « réduction ». « *Dans sa réduction radicale de la langue et de l'action dramatique,* [Jon Fosse] *exprime les émotions humaines les plus profondes de l'anxiété et de l'impuissance dans les mots les plus simples* », déclarait le 5 octobre le président du comité Nobel Anders Olsson. « *C'est pour cette capacité à évoquer la perte de l'orientation et montrer comment ce phénomène peut paradoxalement permettre d'accéder à une expérience plus profonde, proche de la divinité, qu'il est considéré comme un innovateur majeur dans le théâtre contemporain.* »

Reconnaissable entre toutes pour son épure et son minimalisme, l'écriture de Jon Fosse a trouvé dans le genre dramatique une forme idéale. Avant tout connu, dans son pays comme à l'étranger, pour ses pièces, l'écrivain norvégien est pourtant venu sur le tard au théâtre, en regard d'une vocation littéraire précoce. Né en 1959 à Haugesund, sur la côte ouest de la Norvège, Jon Fosse publie à 23 ans, après des études de lettres, un premier roman, *Raudt, svart* (« Rouge, noir », non traduit en français). Suivront une quinzaine de textes en prose avant la publication et la mise en scène de sa première pièce, *Et jamais nous ne serons séparés,* en 1994. Une rencontre avec le genre dramatique synonyme de révélation. Signant une à deux pièces par an, Jon Fosse

GETTY IMAGES VIA AFP

devient l'un des auteurs dramatiques les plus prolifiques et les plus joués à travers le monde. En vingt ans, il aura écrit une trentaine de pièces, notamment portées en France par les mises en scène de Claude Régy (*Quelqu'un va venir*, en 1999), Patrice Chéreau (*Rêve d'automne*, en 2010) et Jacques Lassalle (*Le Fils*, en 2012).

L'ÉCRITURE, « UNE FAÇON DE PRIER »

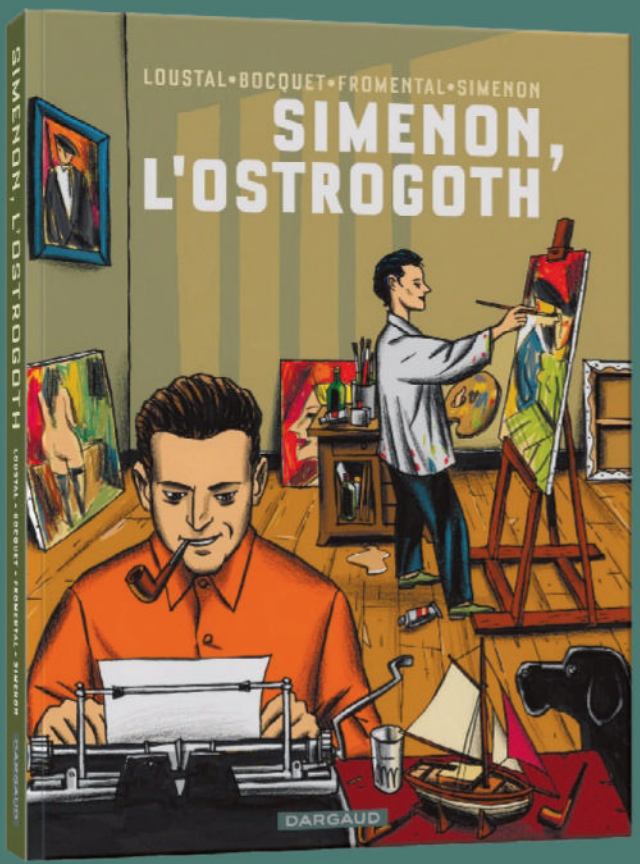
Traduite dans une quarantaine de langues, l'œuvre de Jon Fosse est composée en *nynorsk*, ou « néonorvégien », l'une des deux langues officielles du pays, parlée par 15 % seulement de la population. De prime abord, son écriture paraît sèche, banale, répétitive, ses intrigues pauvres et ses personnages figés dans l'inaction. Vidée de son contenu informatif, la langue confine à l'abstraction, à la suspension et au silence. Désignés de façon informelle (*« elle », « lui », « le fils », « le père »*), les personnages n'ont pas de passé, ne sont pas définis par des traits physiques. *« Il donne voix au silence et une présence à la solitude »*, résume Claire Stavaux, éditrice chez L'Arche , qui a notamment publié l'œuvre théâtrale de Fosse.

L'écriture du Prix Nobel est reconnaissable entre toutes pour son épure et son minimalisme

L'absence de toute ponctuation renforce ces impressions, notamment celle des points d'interrogation alors que, dans leurs monologues et dialogues, les protagonistes fossiens semblent habités par une quête existentielle et des angoisses métaphysiques. En cela, et pour le minimalisme de sa langue, Jon Fosse est souvent comparé à Samuel Beckett, même si ses textes demeurent moins désespérés que ceux de son illustre aîné. Si l'atmosphère qui s'en dégage est souvent sombre, elle n'est pas habitée par le nihilisme beckettien mais empreinte de spiritualité.

Élevé dans le dogme piétiste (un mouvement protestant et mystique), Jon Fosse s'est d'abord détaché de la religion avant de renouer avec la foi. Converti au catholicisme, qui l'a notamment aidé à surmonter son alcoolisme, l'écrivain accorde une place importante à la religion dans ses pièces comme dans ses textes en prose. Considérée comme son « magnum opus », sa Septologie renvoie aux sept jours de la création biblique. Chaque livre de la série, dans laquelle le lecteur suit le flux de conscience d'un peintre au crépuscule de ses jours, se termine par une prière à Dieu. Pour Jon Fosse, écrire est *« une façon de prier »*. En cherchant à partager l'expérience d'un *« langage qui n'est pas en premier lieu concerné par la signification mais qui, avant tout, est »*, l'écrivain s'approche de cet *« indicible »* qui relie l'humain au divin. ■

Laëtitia Favro



SIMENON, L'OSTROGOTH

LOUSTAL•BOCQUET•FROMENTAL•SIMENON

L'histoire vraie de deux artistes en devenir dont l'un deviendra le célèbre romancier Georges Simenon !

Amour, camaraderie, peinture, écriture, jeunesse, tels sont les ingrédients de la vie trépidante que menèrent Georges et Régine – dite Tigy – Simenon, dans le Paris des Années folles. Le doute est là aussi, celui de deux artistes engagés dans une course de vitesse vers le succès.

Un récit magnifié par le trait évocateur d'un Jacques de Loustal au sommet de son art.

« Une bande dessinée dynamique, réussie, un vrai plaisir de la couleur et un scénario formidable. »
France Inter

DARGAUD AU RAYON BANDE DESSINÉE

« J'ai appris à déceler les excès dans les luttes »

Dans son enquête à succès *Les Nouveaux Inquisiteurs,* la journaliste Nora Bussigny raconte son année en immersion dans les milieux wokes. Ses conclusions sont rudes mais pas si caricaturales…

Avec leurs discours jargonnants qui tournent en rond, les personnes des cercles que vous avez infiltrés semblent souvent plus ridicules que vraiment menaçantes. Le succès de votre livre vient-il donc de ce que vos lecteurs ont été effrayés… ou amusés ?

Nora Bussigny. Un peu des deux, sans doute. Je ne tiens pas un discours alarmiste. Je suis même intimement persuadée que cet extrémisme va s'entredévorer. La cocasserie ubuesque de certains passages est peut-être justement ce qui explique que la plupart des lecteurs, et particulièrement les militants, ne se reconnaissent plus dans cette parodie de ce qui s'annonce comme une lutte contre les discriminations mais qui en est finalement devenue l'inverse.

Vous avouez votre non-neutralité face au wokisme en tant qu'universaliste. C'est votre droit, mais cela a-t-il pu vous conduire à exagérer certains des travers que vous dénoncez ?

N.B. J'ai la chance d'avoir été beaucoup soutenue par des militants, notamment LGBT, universalistes et engagés dans le milieu depuis suffisamment de temps pour avoir pu en apercevoir, et même en subir, les excès. Ils ont été de précieux conseillers car ils constataient bien avant moi les dérives intramilitantes, une quête de la pureté dans laquelle ils ne se reconnaissaient pas. Mais je pense, en toute sincérité, que c'est ma volonté d'investiguer ce que je pensais déjà être des extrêmes qui m'a rendue à l'affût de détails que d'autres n'auraient sans doute pas notés.

Vous faites état à plusieurs reprises dans votre livre de votre peur d'être agressée sur les réseaux sociaux à sa sortie. Est-ce arrivé ?

N.B. Oui, j'ai vécu depuis la sortie un cyberharcèlement que je distingue des critiques négatives et autres moqueries, qui ne m'ont, elles, jamais fait me sentir inquiète. Menaces – nous avons choisi avec mes éditeurs de ne pas faire de rencontre en librairies ou de soirée de lancement malgré l'engouement immédiat que le livre a suscité alors qu'il était encore sous embargo – et insultes régulières d'une violence sans nom. J'ai heureusement pu compter sur le soutien public des médias pour lesquels je travaille, *Le Point* et *Factuel*. Mais aussi des lecteurs, chaque jour plus nombreux, qui m'expriment leur soutien.

En fin de compte, avec le recul, comment résumeriez-vous ce que vous avez appris de votre enquête en « immersion » ?

N.B. Grâce à elle, j'ai appris à déceler peut-être plus rapidement les excès dans les luttes. Voilà pourquoi je tiens constamment à faire la distinction cruciale entre lutte contre les discriminations LGBT, sexistes ou raciales et le wokisme. Ce terme galvaudé perd de vue ce qu'il est important de dénoncer : les dérives d'un militantisme progressiste qui n'hésite pas à exclure et à discriminer à son tour. Après cette immersion, des associations LGBT m'ont proposé de venir échanger avec elles. Mon premier réflexe a été de les prévenir que j'étais hétérosexuelle, comme j'ai eu l'habitude de le faire durant mon enquête. La réaction de leurs membres a été d'éclater de rire, car la question ne se posait pas pour eux… ■

Propos recueillis par Patrice Bollon

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

LES NOUVEAUX INQUISITEURS. L'ENQUÊTE D'UNE INFILTRÉE EN TERRES WOKE
NORA BUSSIGNY
240 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

L'humanité en question

La pandémie du covid-19 a modifié la définition de ce que nous appelons « le monde ». Mais en a-t-on tiré toutes les conséquences ? La philosophe américaine Judith Butler s'interroge.

Dans quel monde vivons-nous ?, la théoricienne du genre soutient que le covid-19, cet événement majeur, bouleverse la définition de ce que nous nommons « le monde », soit l'environnement matériel et intellectuel

dans lequel nous inscrivons nos existences. Voilà pourquoi elle a sous-titré son essai « *Phénoménologie de la pandémie* » : comme dans la célèbre « *réduction* » de cette doctrine philosophique, celle-ci a « *mis entre parenthèses* » certaines de nos habitudes de penser pour nous donner accès à un autre monde. Elle ne l'a pas changé, mais en a montré d'autres dimensions que nous ignorions précédemment : elle en reconfigure les « *limites* ».

Ce « *sens nouveau du monde* » se manifeste sur plusieurs enjeux. Pour Judith Butler, le plus important réside dans la révélation de notre « *interdépendance* » en tant qu'êtres humains : « *La pandémie*, écrit Butler, *bouleverse notre sens habituel d'un soi borné et limité ; elle nous redéfinit comme des êtres relationnels, interactifs, et réfute les fondements égologiques, égocentrés, de l'éthique elle-même.* »

Le problème est que la reconnaissance de cet entremêlement de nos vies s'est vu limiter par les structures inégales de nos sociétés, séparant les travailleurs de première et deuxième lignes. Et la question s'est aussi posée lors du retour à l'activité « normale », entraînant un calcul entre les pertes économiques et démographiques. Bref, l'idée de commun réhabilitée par la pandémie reste, pour une grande part, à traduire dans les faits… ■ **P.B.**

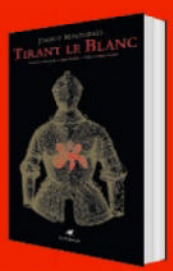
EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

DANS QUEL MONDE VIVONS-NOUS ? PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PANDÉMIE (WHAT WORLD IS THIS ? A PANDEMIC PHENOMENOLOGY)
JUDITH BUTLER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE JACQUET, 208 P., FLAMMARION/NOUVEL AVENIR, 21 €

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY

JOANOT MARTORELL
TIRANT LE BLANC

MOYEN ÂGE :
LA NOUVELLE VAGUE



On trempe dans cet immense roman de chevalerie comme dans l'aube de la narration ; une aube longue et parfaite, contenant toutes les couleurs de la nuit qui précède et du jour qui suivra : à la fois épique, sociale, érotique, militaire, géographique, économique, fantastique.

Philippe Lançon

ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE

Tirant le Blanc de Joanot Martorell,
traduit du catalan par Jean-Marie Barberà,
préface de Marie Cosnay

ANACHARSIS
institut ramon llull

Libre choix

Délaissant le polar, Christos Markogiannakis nous plonge dans la vie du fils caché de la Callas et d'Onassis… et dans la sienne.

La France et la Callas. Il parle de l'une comme de l'autre avec la même tendresse. Grec comme la cantatrice, il a choisi, lui aussi, la France comme terre d'accueil. L'écrivain vit depuis douze ans dans ce pays *« qui aime l'art et les gens qui portent la croix de l'art et de la création »*. Dans *Omero, le fils caché*, Christos Markogiannakis, passionné d'opéra, laisse de côté les meurtres pour s'attaquer au mythe Callas. Après avoir découvert l'histoire de cette naissance secrète dans un livre il y a quelques années, l'idée mûrit de donner une vie à l'enfant né le 30 mars 1960 des amours de la Callas et d'Onassis et déclaré mort dans les heures qui suivent. Une vie aux allures de tragédie où se croisent Thésée, Persée ou Œdipe. À travers ce personnage, l'ancien avocat pénaliste aborde les questions de la quête de l'identité, des noms plus ou moins lourds à porter et de l'appartenance. C'est SON sujet : français en Grèce, grec en France. Il se sent chez lui à Paris mais toujours un peu étranger. Et puis, il y a la question du nom, de la famille que l'on est obligé de trahir parfois.

L'ENFANT DE GRECS EN LUI

Ce livre est dédié à ses parents *« grâce à qui, à cause de qui, en dépit de qui je suis devenu qui je suis »*. D'une voix douce, il explique : *« Pendant l'écriture, ce livre m'a tiré vers le bas, vers l'abîme. Ces personnages, même s'ils avaient tout, le talent, la célébrité, n'ont pas eu une vie et une fin heureuses. Via cet enfant, c'est comme si j'avais pu faire ma propre psychanalyse. Je suis parti de Grèce car je ne voulais pas être un nom, le "fils de" ou le "neveu de". Je viens d'une famille d'avocats pénalistes et de politiciens, mais je voulais faire mes propres choix. Ce duel entre le choix, les coïncidences et le destin… ce sont des questions auxquelles je n'ai toujours pas de réponse, mais je me sens plus sûr du chemin que j'ai choisi. »* Il devait prendre la succession de son père mais décide à 30 ans de partir. Il n'est pas revenu. Son père lui en a d'abord voulu. Moins maintenant.

De cette première vie, il a gardé une passion pour les crimes qui, dans cette famille, étaient au menu de chaque repas ! *« En exerçant comme avocat pénaliste en Crète, j'ai constaté que l'aspect strictement légal ne me suffisait pas. Alors, j'ai suivi un master en criminologie pour avoir une vision plus sociologique, psychologique. Mais à travailler sur le crime, notre psyché devient un peu noire et j'ai cherché une manière d'apporter de la lumière dans ce noir. J'ai choisi pour mon doctorat un sujet qui mêlait mes deux passions : les crimes et l'art. »* S'il laisse tomber sa thèse sur « La représentation de l'homicide dans la peinture française du XIXe siècle », il garde l'idée et crée ses « criminarts ». Après deux essais sur la représentation des meurtres dans les musées d'Orsay et du Louvre, il publie quatre polars dont *Qui a tué Lucy Davis ?* chez Plon (prix Méditerranée du polar 2023). Son prochain livre ? *« Il se passera en Grèce antique et mélange deux styles différents, entre Agatha Christie et André Malraux* [silence…]. *Oui, c'est audacieux ! »* reconnaît-il en riant. Parions que l'on retrouvera en filigrane, comme dans *Omero*, comme dans sa vie à lui, la question du destin, des choix et des coïncidences. ■

Aurélie Marcireau

OMERO, LE FILS CACHÉ
CHRISTOS MARKOGIANNAKIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAXIME DESGRANGES, 448 P., PLON, 21,90 €

BASILIS LAMBIRIS/PLON

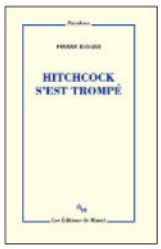
Fenêtre sur bourde

Et si le meurtre de *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock n'était pas crédible ? Une hypothèse de – et « à la » – Pierre Bayard…

Pierre Bayard a vraiment l'esprit mal tourné. C'est plus fort que lui, il ne peut pas s'empêcher de lever des lièvres énormes dans les grandes œuvres du patrimoine, là où personne d'autre n'en avait jamais vu. Par exemple, il prétend que l'assassin, dans *Le Chien des Baskerville,* n'est pas celui qu'indique Conan Doyle. Il assure aussi qu'Œdipe n'a pas tué son père, en dépit d'une légende vieille de vingt-cinq siècles, colportée par Sophocle… Il s'attaque aujourd'hui à un film de légende, *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock. Son idée ? Prouver qu'à rebours de ce qu'ont cru des millions de spectateurs, voire le réalisateur lui-même, le voisin d'en face n'est coupable de rien. Mieux, qu'il n'y a même pas eu de crime. Personne n'est mort ! À croire Bayard, Jeff et Lisa, les deux héros cloîtrés dans leur appartement, se sont simplement monté la tête en construisant un récit paranoïaque invraisemblable, vicié par tous les biais imaginables – biais de confirmation, effet de halo, biais de cadrage, etc.

Sous cet angle, *Fenêtre sur cour* est un magnifique exemple de récit de type complotiste, tellement bien agencé que le monde entier s'y laisse prendre depuis 1954 ! Fidèle à son habitude, Bayard déroule dans *Hitchcock s'est trompé* sa démonstration avec une assurance tranquille, un ton flegmatique et modéré, propre à convaincre le lecteur qu'un authentique scandale cinématographico-judiciaire est en train d'être démonté sous ses yeux. La concision du propos et la limpidité du style font ressembler le livre à une équation mathématique, ce qui le rend encore plus persuasif. Dommage qu'on ne puisse savoir ce qu'en aurait pensé Hitch' lui-même. À moins que Bayard, la prochaine fois, entreprenne de nous convaincre par A + B que le maître du suspense n'est pas mort… ■

Bernard Quiriny



HITCHCOCK S'EST TROMPÉ
PIERRE BAYARD
176 P., MINUIT, 18 €

Big bizarre

Foin de conformisme avec Christophe Bier et ses chroniques en tous genres.

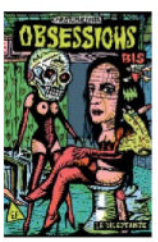
Dieu protège les francs-tireurs ! Dans nos périodes de grisaille à tout-va, d'ennui patenté, de conformisme ravageur, de mimétisme esthétique, de gémellité intellectuelle, qu'un homme comme Christophe Bier puisse encore exister est la preuve que tout n'est pas perdu. Et son récent recueil de chroniques, tout juste sorti des presses du Dilettante, nous permet même d'espérer un sursaut de lucidité au cœur de la nuit.

Christophe Bier est l'exemple même de l'honnête homme, en ce qu'il prodigue un savoir tous azimuts, avec une gourmandise communicative. Non content d'avoir joué et travaillé avec Mocky et Ovidie, d'avoir publié un essai sur les nains au cinéma et d'avoir réalisé un documentaire sur Daniel Emilfork, il est l'un de ces entomologistes du bizarre, un Paganini de la culture bis, un docteur ès face B. Sont rassemblées dans *Obsessions bis* les chroniques qu'il offrait à François Angelier dans l'émission la plus pertinente et atypique de la radio publique : *Mauvais genre*. Et l'on ne peut qu'être pantois devant la richesse du savoir et la multiplicité des angles de vue. Ici l'on chante la geste de Pierre Repp, comique bégayant ; on célèbre les mânes de José Bénazéraf, pionnier du X intelligent ; on revient sur les incontournables de la nazisploitation ; on passe sans transition des films de Serge Korber aux romans décadents de Rachilde ; on réhabilite l'œuvre trop méconnue de Jean Boyer ; on plonge dans l'univers de Wes Craven ; on se balade dans les défunts bordels et sur la prose ampoulée de Robert de Montesquiou…

En un mot, Christophe Bier met à l'honneur ce qui devrait être le mantra de tout esprit digne de ce nom : la curiosité. Un honnête homme, je vous dis ! ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

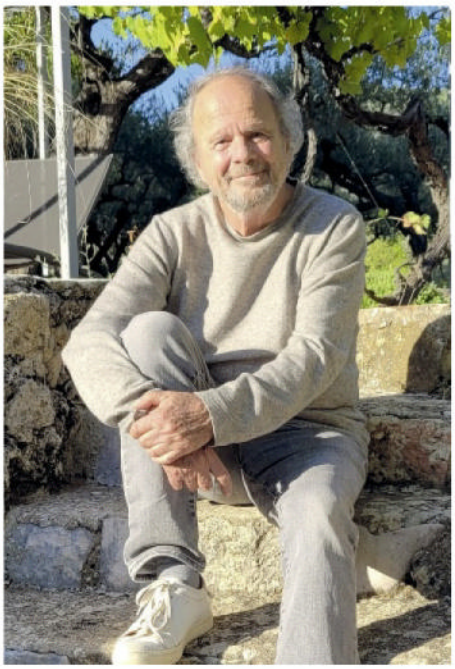
PATRICE NORMAND/MINUIT – DR/LE DILETTANTE



OBSESSIONS BIS
CHRISTOPHE BIER
228 P., LE DILETTANTE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er NOVEMBRE.

Le Maigret du Paris littéraire

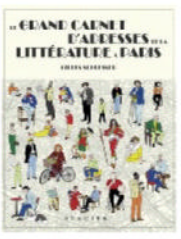
Pas une adresse, pas un lieu de la capitale, ayant trait à notre histoire des lettres françaises, qui n'aura échappé à l'œil d'expert de Gilles Schlesser. Une déambulation qui enchante.



Paris a-t-il encore des secrets pour Gilles Schlesser ? Il ne ressemble pas vraiment à l'inspecteur Maigret mais les cinq guides culturels qu'il a publiés sur la capitale lui valent des galons de limier infatigable, lancé à la recherche éperdue des lieux d'écrivains ou d'artistes. Outre des *Promenades littéraires,* il a raconté par le menu les Paris de Modiano, Barbara, Gainsbourg et de Picasso. Collecter et pister les indices de leurs passages sont sa spécialité.

Le Grand Carnet d'adresses de la littérature à Paris est le grand œuvre de Gilles Schlesser. Dans son colossal dictionnaire de 1 200 pages, il a répertorié plus de mille adresses et autant d'écrivains, de rues, d'avenues, de boulevards, de maisons d'édition, de restaurants, de cafés. À chaque lieu de mémoire correspond une notice sur la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le Palais-Royal était une petite ville provinciale au cœur de Paris, où Colette s'était installée pour écrire, 9 rue de Beaujolais. Même le souvenir de personnages illustres est retrouvé : rendez-vous au 17, les *Illusions perdues* à la main, Lucien de Rubempré y dîna chez Véry, un restaurant fameux. Au 60 rue de Seine, l'hôtel La Louisiane rayonne, « phare absolu » du Saint-Germain-des-Prés d'après-guerre et d'aujourd'hui. Sartre, Beauvoir, Albert Cossery y avaient posé leur valise. Au 15 rue Alfred-Dehodencq, dans le 16e arrondissement, dormait « *le trésor caché de Marcel Proust* ». Par l'entremise d'André Maurois, l'éditeur Bernard de Fallois accéda à des cahiers préparatoires de *La Recherche*, à des lettres, à des documents de toute sorte conservés dans le grenier d'une belle maison. Pour toutes les entrées de sa recension encyclopédique, Gilles Schlesser livre quelque chose de personnel, quelque détail vivant sur la personnalité, l'œuvre de l'écrivain ou le lieu. Grâce à lui, « inconnu à cette adresse » est d'ores et déjà une formule obsolète pour la vie littéraire parisienne de tous les temps. ■

Olivier Cariguel



LE GRAND CARNET D'ADRESSES DE LA LITTÉRATURE À PARIS
GILLES SCHLESSER
1 200 P., SÉGUIER, 28 €

3 QUESTIONS À...

GUY BOLEY

Pour son quatrième livre, *À ma sœur et unique,* l'ancien funambule bisontin a reçu le 90e prix des Deux-Magots, qui a ouvert la saison des prix.

Que représente pour vous cette quatorzième distinction ?

Guy Boley. Raymond Queneau et André Hardellet, deux de mes grands maîtres en littérature, ont obtenu ce prix prestigieux. Je m'incline au pied de leurs statues même si Queneau, dans l'un de ses poèmes, n'offrait à la postérité que le mot de Cambronne.

Comment s'inscrit ce récit sur Nietzche et sa sœur par rapport à vos trois précédents livres à dimension autobiographique ?

G.B. Je ne me sens pas créateur de personnages de fiction. Tous mes livres ont pour origine des êtres de chair et de sang : ma famille, Pierre Michon, Nietzsche. D'autres suivront. Pour ce dernier, l'idée est née d'un spectacle de danse que j'avais écrit, il y a vingt ans, et qui traitait des dix dernières années de la vie de Nietzsche.

La trahison de sa sœur est-elle un sujet éminemment romanesque ?

G. B. C'est un drame shakespearien que la vie de Friedrich et de sa sœur Elisabeth : amour, union, fidélité, puis trahison, quête de gloire, de richesse et de pouvoir. Elisabeth est allée jusqu'à vendre l'âme de son frère aux antisémites et aux nazis. Elle a fait de sa vie l'héroïne de son propre sacre. Il était grand temps de lui retirer sa couronne. Le rôle du romancier, disait Michelet, est de remplir les blancs de l'Histoire. On s'y est attelé. ■

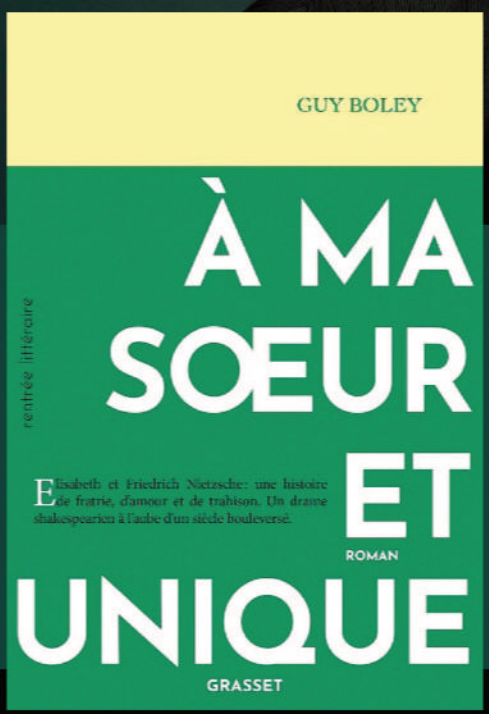
Propos recueillis par O.C.

À MA SŒUR ET UNIQUE
GUY BOLEY
480 P., GRASSET, 24 €

DR/SÉGUIER – JF PAGA/GRASSET

90

PRIX DES DEUX MAGOTS
90 ans de liberté d'esprit



PRIX DES DEUX MAGOTS 2023

LES DEUX MAGOTS
L'ART DE VIVRE PARIS

depuis 1884

6, PLACE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 75006 PARIS
LESDEUXMAGOTS.FR

Photographie : J.F. Paga / Grasset

« L'amour est au centre de tous mes livres »

Sur scène pour des lectures publiques, Frédéric Beigbeder sort dans le même temps un *Dictionnaire amoureux des écrivains français d'aujourd'hui*. En toute objectivité.

Pour la deuxième fois de votre carrière, vous vous livrez à une série de lectures publiques. Pourquoi ?

Frédéric Beigbeder. C'est une pratique très répandue dans certains pays comme l'Allemagne ou les États-Unis, mais qui ne l'est pas en France. Comme ce sont des lectures payantes, souvent, ça permet à certains écrivains de subsister. Ce n'est pas mon cas, mais j'ai eu envie de ce contact-là, intime, direct, avec le public. Je précise que ce sera une lecture d'écrivain et non d'acteur. Je ne prétends pas être comparable à un Luchini ou à un Dussolier.

Vous avez choisi comme thème l'amour. Est-ce un sentiment qui prévaut chez vous ?

F.B. En tout cas, il tient en moi une place essentielle, et même obsessionnelle. À un point tel que l'amour est au centre de tous mes livres. Au cours de mes petites soirées au théâtre Édouard VII, je vais essayer de montrer son évolution dans la littérature. Avant d'en arriver à mes propres textes, je lirai des extraits de Shakespeare, de Molière, de Goethe, de Musset, de Colette, de Despentes, de Houellebecq… de tous ces écrivains, poètes et dramaturges, à qui, au cours des siècles, l'amour a inspiré des pages magnifiques.

Vous avez intitulé votre lecture *L'amour dure 1h15*. Cette formule choc doit-elle plus au publicitaire que vous avez été ou à l'écrivain percutant que vous êtes devenu ?

F.B. Je me suis surtout dit qu'il ne fallait pas faire peur au spectateur. Une heure et quart m'a semblé être une durée idéale. À travers des écrits de grands écrivains, je vais essayer de raconter les étapes d'une histoire d'amour. Ce sera donc varié, rythmé, enlevé et même interactif, puisque je compte poser des devinettes aux spectateurs. Je lis dans le bar du théâtre Édouard VII. C'est un joli endroit qui permet de boire des verres et de continuer les conversations.

Parallèlement, vous sortez le *Dictionnaire amoureux des écrivains français d'aujourd'hui*. Six cents pages consacrées à d'autres, et que vous justifiez dès votre première phrase : *« Je ne m'intéresse plus. Je préfère m'intéresser aux autres. Ils sont ma nourriture »*…

F.B. Dans toute la préface, je ne parle que de moi ! Plaisanterie mise à part, je pense qu'il était temps que le critique littéraire que je suis depuis 1985 remercie les auteurs qui passionnent et nourrissent le romancier que je suis depuis 1990. Et contrairement aux autres dictionnaires de littérature, mon livre ne répertorie que des auteurs vivants. Il y a des gens que j'aime et d'autres pas. Mais pour ce *Dictionnaire*…, j'ai essayé de faire taire ma subjectivité pour tenter de montrer ce qu'à ce jour chacun des 281 écrivains répertoriés avait apporté à l'histoire littéraire.

281, c'est beaucoup, mais c'est très peu au regard des 55 000 auteurs et autrices répertoriés en France…

F.B. Un copain m'a dit que j'étais plus sévère qu'un prof de Polytechnique. Mais je n'ai choisi que des auteurs que j'avais lus et qui avaient une œuvre. En faisant, si possible, abstraction de leur notoriété, mais en en oubliant, involontairement, quelques-uns, et non des moindres, comme Sorj Chalandon ou Frédéric Boyer, le patron des éditions P.O.L. J'en ai honte car je les aime. Ces oublis relèvent de la faute professionnelle ! ■

Propos recueillis par Dominique Poncet

→ **L'Amour dure 1h15. Lectures sentimentales,** par Frédéric Beigbeder, avec la collaboration de Yann Errera. Théâtre Edouard-VII (Paris 9e), à partir du 9 novembre, du jeudi au samedi à 22 heures.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS D'AUJOURD'HUI
FRÉDÉRIC BEIGBEDER
624 P., PLON, 29 €

ASTRID DI CROLLALANZA/PLON

3 QUESTIONS À…

CHRISTOPHE BARBIER

Journaliste et homme de théâtre, l'auteur du *Monde selon Sacha Guitry* évoque le dramaturge et cinéaste à l'occasion d'une rétrospective de ses films*.

Quels sont les différences et points communs entre le Guitry cinéaste et le Guitry dramaturge ?

Christophe Barbier. En ce qui concerne les points communs, il a adapté une partie de son œuvre théâtrale au cinéma, *Faisons un rêve, Désiré, Pasteur,* etc. Mais les différences sont plus importantes. Né en 1885, Sacha Guitry a découvert le cinéma très jeune, avec un grand enthousiasme. Gamin, il réalise un film muet de trois minutes. À 30 ans, avec *Ceux de chez nous,* il filme les gloires de l'époque et amis de son père : Monet, Sarah Bernhardt et surtout Degas qui ne se prêtait jamais à cet exercice. C'est un témoignage extraordinaire. Il s'empare très vite de l'outil cinéma. *Le Roman d'un tricheur,* d'abord un roman puis un film et une pièce, est une œuvre exceptionnelle, révolutionnaire, car elle illustre le passage du muet au parlant : on n'entend que la voix off de Guitry racontant tout ce qui se passe à l'écran. Un seul personnage parle, un mime. Guitry a été novateur dans l'utilisation de la voix et l'invention des génériques parlés.

Paradoxe, on l'imagine faire du théâtre filmé alors qu'il est un inventeur de formes…

C.B. C'est pour cette raison que la nouvelle vague l'admirait. Le cinéma est aussi pour lui un instrument de rédemption après la guerre. Il a été blanchi des accusations « d'intelligence avec l'ennemi », mais n'a pu monter sur scène pendant trois ans. Il a donc fait du cinéma et retrouvé le succès public. Il avait également un goût pour les gloires nationales, était très patriotique mais d'un patriotisme ronflant sans de réelle vision politique. Cela dit, *Donne-moi tes yeux,* en 1943, raconte l'histoire d'un sculpteur aveugle aidé par sa compagne. Une métaphore de la France pendant l'Occupation, qui a besoin de quelqu'un pour la guider. En même temps, il réalise *De Jeanne d'Arc à Pétain,* d'après l'un de ses livres…

Vos trois films préférés ?

C.B. *Le Roman d'un tricheur* et *Donne-moi tes yeux* pour les raisons évoquées. Et *Faisons un rêve,* adapté de sa pièce : l'acte II se déroule entièrement au téléphone. Vingt minutes radicales et géniales. Arriver à en faire du cinéma, chapeau ! ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ ***Rétrospective « Le génie Guitry »**
Reprise de neuf longs-métrages, parmi lesquels *Le Diable boiteux, Faisons un rêve, Le Poison, Le Roman d'un tricheur*… En salles à partir du 1er novembre.

ERIC GARAULT/TALLANDIER

LES CLASSIQUES DE LiRE magazine

GUY DE MAUPASSANT, LA FORCE DU DÉSESPOIR

Non, Guy de Maupassant n'est pas seulement ce professeur de cynisme et ce pourvoyeur de sensations fortes pour lecteurs adolescents. Écrivain sous influence flaubertienne, il était capable d'habiter ces deux pôles opposés de la littérature que sont le fantastique (en nouvelles, *Le Horla*) et le réalisme (en roman, *Bel-Ami*). Quand son camarade Zola adossait sa prose sur la science, lui ne comptait que sur l'originalité de son regard pour se distinguer. Cela lui valut d'être appelé « Classique vivant » par ses contemporains. Quant à lui, il se présentait volontiers comme un faune, grand amateur de femmes, mais imperméable à l'amour. Un faune voué à un pessimisme athée, sujet à des crises de désespoir, rongé par la syphilis et hanté par la folie. Des salles de rédaction aux pays du Maghreb où il partit en reportage, du mentorat de Flaubert au tutorat qu'il dut exercer sur son frère aliéné, la vie de Maupassant témoigne de sa sidérante énergie. Comme son œuvre, vaste et pourtant rédigée en une décennie. Avec Robert Kopp, Michel Delon, Louis Forestier… ■

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

ÉCRIRE = LiRE magazine

ET DE DEUX !

Vous êtes de plus en plus nombreux à vous lancer dans l'aventure de l'écriture, en songeant déjà à une publication. Mais gare aux désillusions, gaffes ou préjugés. C'est pourquoi nous avons lancé *Écrire avec Lire Magazine* – dont vient de paraître le second numéro –, qui revient sur nombre de points essentiels. Vous pourrez ainsi réviser les règles d'orthographe ou de grammaire, comprendre le génie de certains grands classiques *(Le Maître et Marguerite)* ou l'intérêt porté à certains auteurs d'aujourd'hui. En outre, des leçons de narration vous sont aussi proposées et quelques écrivains contemporains vous révéleront leurs secrets (Serge Joncour, Irène Frain, Éric-Emmanuel Schmitt, Alain Mabanckou…). Sans oublier des chroniques, le calendrier des concours de nouvelles (deux textes, distingués dans des concours partenaires, sont d'ailleurs ici publiés) et bien d'autres surprises. À vous de lire, et d'écrire. ■

Baptiste Liger

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

DVD

***LE SAMOURAÏ* JEAN-PIERRE MELVILLE**
(PATHÉ)

→ On oublie souvent que ce chef-d'œuvre du film noir français est librement inspiré par une nouvelle de Joan MacLeod. On pourra le redécouvrir dans une belle édition restaurée en 4K, en coffret luxueux avec, entre autres bonus, un entretien passionnant d'une demi-heure avec Philippe Labro, qui fut très ami avec le cinéaste. **B.L.**

***INVASION OF THE BODY SNATCHERS* DON SIEGEL**
(POTEMKINE)

→ Paru en 1955, le roman de Jack Finney a connu plusieurs adaptations cinématographiques, en premier lieu cette version sortie seulement un an après publication. Au-delà du plaisir de revoir ce classique de la SF, la présente édition nous permet d'approfondir son contenu avec divers entretiens et une longue analyse du film par le critique Jean-Baptiste Thoret. **B.L.**

LIVRE

***VIVA VARDA !* FLORENCE TISSOT**
(LA MARTINIÈRE)

→ La grande Agnès Varda s'expose à la Cinémathèque française, et les éditions de la Martinière publient le catalogue de l'événement. Objet séduisant conçu sous la direction de Florence Tissot avec *« la complicité de Rosalie Varda »*. La fille de la cinéaste a plongé dans les malles de sa mère pour en sortir une iconographie absolument remarquable – c'est d'ailleurs tout l'intérêt de ce catalogue. Presque le seul. La mise en pages des textes et les textes eux-mêmes ne sont pas tous à la hauteur. Les uns et les autres (historiens, réalisatrices, journalistes…) connaissent leur sujet mais, comme souvent dans ce type d'ouvrage, il y manque de la légèreté et de l'humour – ce dont l'autrice des *Glaneurs et la Glaneuse* ne manquait pas. Les photos font tout de même le boulot. Heureusement. **E.L.**

Au bonheur du palais

Représentant la France à la course aux oscars, *La Passion de Dodin Bouffant* s'impose grâce à son amour pour les petits plats dans les grands.

Auréolé du prix de la mise en scène à Cannes, *La Passion de Dodin Bouffant* de Tran Anh Hung s'ouvre sur une magnifique chorégraphie autour des fourneaux de la cuisine du gastronome Dodin Bouffant (nom prédestiné). Poisson, viande, légumes, sauces, casseroles, cuillers, beurre, crème, c'est une danse des saveurs que met en scène le cinéaste. Les yeux salivent en attendant que l'intrigue s'installe – la relation entre Dodin et sa cuisinière Eugénie, entre dorade royale, relation amoureuse, héritage du savoir-faire et dîner entre amis –, adaptée du roman méconnu de Marcel Rouff. Après l'annonce de sa nomination dans la course aux oscars – beaucoup lui préférant *Anatomie d'une chute* –, on a reproché au film un académisme et une ode à la tradition. Contre cette vieille rengaine réchauffée, la sincérité de Tran Anh Hung s'impose. Le jeu de Benoît Magimel et de Juliette Binoche aussi. Ici, on mijote avec plaisir. Le temps s'installe. Pierre Gagnaire apparaît furtivement le temps d'une scène ; il est, en coulisses, l'instigateur des repas enchanteurs. Puis laisse derrière lui de légères saveurs persistantes. Comme le film. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 8 novembre)

Miyazaki trop tranquille

C'est peu dire que ce nouveau film du génie de l'animation Hayao Miyazaki était attendu. Il a d'ailleurs failli ne jamais voir le jour, Miyazaki étant décidé à prendre sa retraite. Finalement, il s'est remis à l'ouvrage pour raconter l'histoire d'une amitié entre un jeune garçon et un héron avec, au centre de leur relation : apprentissage, bêtes curieuses, initiation. Thèmes que traite Miyazaki depuis toujours. Et ce mantra en ligne de mire : l'imaginaire et le rêve sont nécessaires à chacun pour découvrir le sens de la vie. Malgré la beauté de certaines séquences, *Le Garçon et le Héron* n'atteint jamais le degré de qualité du *Voyage de Chihiro* et de *Princesse Mononoké*. Il manque de la fluidité dans le dessin et du ressort dramatique dans le scénario. Cela dit, c'est tout de même Miyazaki. On signalera par ailleurs la parution du *Voyage de Shuna* (Sarbacane), nouvelle illustrée publiée au Japon en 1983 et restée jusqu'alors inédite dans en France. ■ **E.L.**

(En salles le 1er novembre)

ET AUSSI…

C'est Gilles Legardinier qui a lui-même signé l'adaptation de son best-seller, *Complètement cramé !* (1/11 – voir « L'univers d'un écrivain » page 36). Après quelques années de pause, la franchise *Hunger Games*, relecture des jeux du cirque par l'écrivaine Suzanne Collins, revient avec *La Ballade du serpent et de l'oiseau chanteur* (8/11). Gros mois du côté des biopics avec *Flo*, sur Florence Arthaud (1/11), *L'Abbé Pierre. Une vie de combats* (8/11) et le très attendu *Napoléon* de Ridley Scott (22/11). L'occasion de redécouvrir en librairies les biographies de ces personnalités ? **Baptiste Liger**

STPHANIE BRANCHU/2023 CURIOSA FILMS/GAUMONT/ FRANCE 2 CINMA

• SÉRIE TÉLÉ

Tourner autour de Poe

Après Stephen King, c'est à l'auteur du XIXe siècle que Mike Flanagan rend hommage dans une relecture habile de son œuvre.

Mike Flanagan s'est forgé en l'espace de dix ans une solide réputation d'artisan amoureux du genre. Fils spirituel de Stephen King dont il partage les obsessions et cette même conception du fantastique comme allégorie de la condition humaine, il a adapté son « mentor » par deux fois avec plus *(Doctor Sleep)* ou moins *(Jessie)* de réussite, avant de lui rendre un vibrant hommage avec les excellentes mini-séries *The Haunting of Hill House* et *Sermons de Minuit*. Après Stephen King, Henry James ou encore Christopher Pike, c'est au tour d'Edgar Allan Poe de tomber dans l'escarcelle du jeune prodige. Très librement inspiré de la nouvelle éponyme, *La Chute de la Maison Usher* raconte comment les membres d'une riche famille d'industriels sans scrupules vont tomber un à un au cours d'« accidents » causés par une mystérieuse femme. On retrouve ici tous les ingrédients qui ont fait le succès de Mike Flanagan : de sa troupe d'acteurs qui l'accompagne depuis le début et ne cesse de s'agrandir depuis, à son goût pour les séquences chocs cueillant le spectateur aux moments les plus inattendus. Mais ce qui interpelle le plus dans *La Chute de la Maison Usher,* c'est sa manière extrêmement ludique d'explorer les œuvres d'Edgar Allan Poe. En effet, chaque épisode renvoie directement à une nouvelle de l'auteur. Les clins d'œil sont nombreux, disséminés ici et là comme autant de friandises à destination des aficionados. À la fois critique acerbe du capitalisme sauvage et porte d'entrée inattendue vers l'univers de l'une des principales figures du romantisme américain, *La Chute de la Maison Usher* enthousiasme par son approche extrêmement moderne. Seule ombre au tableau : le final grand-guignolesque tranchant avec la mélancolie macabre à laquelle Flanagan nous avait habitués jusqu'ici. ■

***La Chute de la Maison Usher,* adaptation de la nouvelle éponyme d'Edgar Allan Poe.**

Ilan Ferry

(Sur Netflix depuis le 12 octobre)

• EXPOSITION

Mark Rothko en majesté

Tel était l'objectif de ce maître de l'art abstrait, que le visiteur soit hypnotisé en regardant ses compositions. L'exposition présentée par la Fondation Louis-Vuitton y contribue largement.

Après les confrontations Claude Monet/Joan Mitchell et Jean-Michel Basquiat/Andy Warhol, la Fondation Louis-Vuitton consacre son exposition de rentrée à un seul artiste, et non des moindres : Mark Rothko (1903-1970). Le parcours, conçu en collaboration avec son fils Christopher, déroule ainsi cent quinze œuvres en provenance du monde entier, des États-Unis à Taïwan. Quatre ans de travail ont été nécessaires pour monter cette rétrospective qui honore la carrière de la figure majeure de l'abstraction, Juif immigré à l'âge de 10 ans avec sa famille de Dvinsk, en Russie, à Portland, dans l'Oregon, terre d'exil où il a trouvé refuge, chassé par les pogroms. Ses premières toiles, figuratives, montrent qu'il est envahi par la mélancolie dans les années 1930, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah. Conscient de l'inéluctabilité de la mort, il se dirige progressivement vers le minimalisme, le dépouillement. Il ne donne plus de titres à ses compositions, juste des numéros. Il recherche la lumière dans ses grands formats, en esquissant des rectangles aux bords indéfinis, où les couleurs en étagement se contaminent et provoquent des vibrations uniques. Son objectif ? Capturer et hypnotiser le visiteur qui, s'il regarde suffisamment longtemps ses tableaux, sensuels et organiques, accède à la transcendance. Une invitation à la contemplation et à la méditation, pour s'interroger sur soi-même. L'accrochage a été effectué en suivant ses directives, à 30 centimètres du sol et avec un éclairage tamisé. Les dégradés brillent ainsi de mille feux, sans cadre ni vitre de protection. Sublime ! ■

Mark Rothko, autoportrait de 1936.

Gabrielle Martin

→ **Mark Rothko.** Du 18 octobre au 2 avril à la Fondation Louis-Vuitton (Paris 16e). Catalogue par Citadelles & Mazenod, 316 p., 45 €. *fondationlouisvuitton.fr*

EIKE SCHROTER/NETFLIX - 1998 KATE ROTHKO PRIZEL & CHRISTOPHER ROTHKO-ADAGP, PARIS, 2023

C'est pas sorcier

Le célèbre tueur de monstres de la saga *The Witcher* revient dans un étonnant opus dessiné.

Phénomène à la fois littéraire et vidéoludique, la saga *The Witcher* a été déclinée à toutes les sauces. Il n'existe quasiment aucun médium (à l'exception notable du cinéma) qui n'ait été investi par le personnage créé en 1986 par Andrzej Sapkowski. Depuis 2014, le Sorceleur a également envahi le monde des comics. Dernière itération dessinée en date, *The Witcher. La ballade des deux loups* reprend tous les ingrédients qui font le succès de la saga. Accompagné de Jaskier l'horripilant ménestrel, le chasseur de monstres est ici chargé de traquer un mystérieux loup-garou troublant la quiétude d'une petite ville. Il va se retrouver au milieu de sombres secrets de famille et croiser la route de personnages renvoyant directement à l'univers des contes de fées. A priori, rien de nouveau sous le soleil à la différence près que ce nouvel opus joue pleinement la carte du contraste. En effet, le trait très disneyen de Miki Montllo, illustrateur espagnol spécialisé dans l'animation et les jeux vidéo, tranche radicalement avec la noirceur du propos et l'issue fatale de l'enquête menée par Geralt de Riv. À la fois conte fantastique, tragédie familiale et enquête à la Agatha Christie, *La Ballade des deux loups* apparaît comme un étrange et pourtant fort réussi mélange des genres, qui a l'intelligence de ne pas trop verser dans le fan service pour mieux se recentrer sur son intrigue. On regrettera cependant les intrusions « chantées » de Jaskier, venant parfois parasiter le récit et ses accents tragiques à l'exception de son final où la chanson confère aux dernières cases une tonalité douce-amère. Une aventure étonnante qui comblera aussi bien les fans que les aficionados. ■

Ilan Ferry

THE WITCHER. LA BALLADE DES DEUX LOUPS (THE WITCHER. THE BALLAD OF TWO WOLVES)
BARTOSZ SZTYBOR, MIKI MONTLLO
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MORGAN MUNNS, 112 P., URBAN COMICS, 16 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL HANSEL ET GRETEL

MIKI MONTLL/URBAN COMICS 2023 – BOLL

SEBASTIEN LEBAN/PUF

Faussaires ès musiques

Concocté par David Christoffel, un florilège d'artistes qui n'ont pas hésité à recourir à toutes sortes de ruses pour faire connaître leur œuvre.

Dans les années 1970, le cas de Rosemary Brown, medium britannique inspirée par les confidences du grand Liszt (entre autres compositeurs), agite les journalistes et musicologues. Que penser d'une compositrice dont les idées musicales auraient été soufflées par des maîtres défunts, soucieux de prolonger leurs catalogues ? Le musicologue David Christoffel a pris la liberté de classer cette personnalité mystique au rang des « *petits malins de la grande musique* ». Dans une démarche extrêmement sympathique, cet enseignant à l'École normale supérieure et producteur d'une émission autour de la musique à la Radio télévision suisse prétend « *sortir les maîtres éconduits du strict statut de victime, en montrant la créativité spécifique de leurs parcours atypiques* ».

Parmi ces maîtres, on découvre Mamoru Samuragochi, surnommé le « Beethoven japonais », dont les admirateurs ont découvert en 2014 qu'il n'était ni sourd ni le véritable auteur des œuvres qu'il signait. Marius Casadesus a quant à lui dû avouer devant un tribunal, en 1977, que le *Concerto Adélaïde* de Mozart, tardivement exhumé, n'avait d'autre géniteur que lui-même. Pierre Dac et Francis Blanche, pour leur part, n'ont trompé personne en accolant des paroles facétieuses au *Boléro* de Ravel mais ont réussi à rendre leur prestation (presque) plus célèbre que celles de l'œuvre originale. En bon essayiste, l'auteur de ces *Petits Malins de la grande musique* assemble des idées choisies dans un champ très large pour les articuler habilement sous un même thème et amener le lecteur à des questionnements de fond sur la pertinence du regard critique, les conditions de succès d'une œuvre, le rapport entre la musique et le texte, les procès en réhabilitation trop souvent malhonnêtes… Des développements fouillés et appuyés par les outils de l'étude littéraire ou de la philosophie. ■

Aude Giger

LES PETITS MALINS DE LA GRANDE MUSIQUE
DAVID CHRISTOFFEL
224 P., PUF, 16 €. EN LIBRAIRIES LE 15 NOVEMBRE.

JEAN HARAMBAT

La pièce Manquante

Une chasse au trésor, au cœur de l'Angleterre du XVIIIe siècle, à la recherche d'une pièce disparue de William Shakespeare !

Si les femmes peuvent enfin monter sur scène,
les regards lubriques des spectateurs condamnent encore
Peg Woffington à jouer, en pantalon, des personnages masculins.
Mais un grand rôle féminin l'attend : elle le sait !
Il faut juste qu'elle retrouve le texte de la pièce,
qui a disparu…

Jean Harambat rend hommage à la littérature anglaise
avec cette chasse au trésor virevoltante et facétieuse !

DARGAUD

AU RAYON BANDE DESSINÉE

© Harambat / Dargaud (2023)

LE PODCAST
L'Esprit critique
→ Le podcast culturel du journal Mediapart se pique de littérature. La romancière Blandine Rinkel et la critique Lise Wajeman analysent l'actualité littéraire. Au menu du numéro de rentrée, Neige Sinno, Mokhtar Amoudi ou encore Hernan Diaz.

UN DOCUMENTAIRE
Irvin Yalom, thérapeute et épicurien
→ Sur sa plateforme numérique, Arte offre aux amoureux des livres une rubrique entièrement consacrée à la littérature. Parmi les documentaires mis en ligne, un film passionnant consacré à l'écrivain et thérapeute américain Irvin Yalom, auteur des best-sellers *Et Nietzsche a pleuré* et *Le Problème Spinoza*.

LE COMPTE INSTAGRAM
@margot.et.ses.livres
→ Aperçue sur le plateau de *La Grande Librairie*, l'Instagrameuse @margot.et.ses.livres balaye sur son compte l'actualité littéraire et déniche certaines pépites peut-être passées sous vos radars. Ses critiques sont fines, précises et donnent soif de lecture. **L.D.**

En boîte aux lettres

À l'heure des nouvelles technologies, il semblerait que l'attrait de la publication papier soit toujours de mise, même auprès des écrivains ou journalistes de la jeune génération.

Mettre en lumière les nouvelles expériences littéraires, relayer les innovations liées au numérique qui modifient en profondeur nos habitudes de lecteurs : voilà la vocation de notre rubrique depuis sa création. Mais parfois, il arrive que fleurissent sur la Toile des concepts différents, qui prônent paradoxalement un retour à l'objet livre. Pendant encore une dizaine de jours, sur la plateforme de financement participatif numérique Kisskissbankbank, vous pouvez ainsi aider au lancement du nouveau média littéraire *La Lettre Zola*. Une trentaine de jeunes romanciers se sont associés avec les éditeurs Louis Vendel et Manor Askenazi pour former un collectif inédit. Sous la houlette d'Éric Fottorino, le parrain du projet, ils unissent leur plume pour offrir un regard générationnel sur les enjeux de notre temps. Blandine Rinkel, Mathieu Palain, François-Henri Désérable ou encore Maria Larrea lancent cette publication papier à la croisée du journalisme et de la littérature, une série de grands reportages de terrain écrits comme de passionnants romans du réel.

Chaque mois, dans leur boîte aux lettres, les abonnés de *La Lettre Zola* recevront donc une « lettre d'écrivain », un livre-enveloppe ou plutôt une enveloppe qui se déplie et forme un livre unique, à collectionner. Le projet a encore besoin de financements. En vous abonnant pour trois, six, douze ou dix-huit mois, ou en faisant un don de votre choix, vous pouvez donner vie à cette belle initiative qui prône un nouveau mode de diffusion de la littérature. Longue vie à *La Lettre Zola*. ■

Léonard Desbrières

• LES LIVRES AUDIO

LA COLÈRE ET L'ENVIE
D'ALICE RENARD
LU PAR L'AUTEURE ET ALICE DE LENCQUESAING (LIZZIE)

■ **Lauréate du prix de la Vocation 2023 de la Fondation Marcel-Bleustein-Blanchet, Alice Renard lit son propre texte avec justesse, également accompagnée par Michel Favory, Grétel Delattre et Hugues Boucher. Paradoxalement, ces nombreux lecteurs servent un roman du silence, dans lequel émerge peu à peu la voix d'Isor, une enfant pourtant considérée comme mutique.**

UNE FEMME DANS LA GUERRE. 1970-2016
DE CHRISTINE SPENGLER
LU PAR L'AUTEURE (ÉDITIONS DES FEMMES-ANTOINETTE FOUQUE)

■ **Correspondante de guerre de renommée internationale, Christine Spengler a exercé son métier sur des théâtres d'opérations aussi divers que l'Irlande du Nord, le Vietnam, le Cambodge ou le Liban. Troquant son appareil photo constamment en bandoulière contre le pouvoir d'évocation de la voix, elle restitue son expérience des conflits.**

TANT QUE LE CAFÉ EST ENCORE CHAUD
DE TOSHIKAZU KAWAGUCHI
LU PAR PHILIPPE SPITERI (AUDIOLIB)

■ **Récompensée par le prix Audiolib cette année, cette fable nippone vendue à plus d'un million d'exemplaires au Japon s'appuie sur une légende urbaine tenace : dans une rue déserte de Tokyo se trouverait un café permettant de voyager dans le temps. L'interprétation mystérieuse de Philippe Spiteri souligne à merveille le caractère fantastique du récit. Christophe Rioux**

ARTE

Toute la littérature du monde

Inauguré en 2007, Le Port de tête*, librairie indépendante du Plateau-Mont-Royal à Montréal, fait se côtoyer des ouvrages en tout genre. Son propriétaire, Martin Turcotte, nous reçoit.

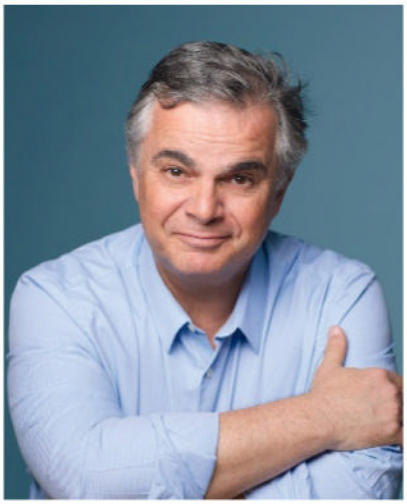
Ici où a d'ailleurs travaillé son auteur, *Que notre joie demeure*, le dernier roman de Kevin Lambert, côtoie les textes de Deborah Levy, Mathieu Lindon ou encore Pascal Quignard. Toujours, dans chaque rayon, rentrées littéraires française et québécoise se télescopent, et résonnent avec des ouvrages plus anciens, neufs ou d'occasion. Jamais on ne trouve de catégories par langue d'écriture ou par pays d'origine des auteurs. Le propriétaire du Port de tête, Martin Turcotte, la mine joviale et la barbe grisonnante, comprend à peine notre étonnement sur une pratique courante en France. « *On fait cohabiter toute la littérature, tout le monde, de A à Z,* explique-t-il. *Si un client cherche un livre en particulier, il peut le demander à nos libraires.* »

MARYSE BOYCE

Ils sont pas moins de vingt-trois pour faire tourner les deux locaux de la librairie, sept jours sur sept, de 10 heures à 22 heures. Ajoutons à cela jusqu'à sept à huit événements par semaine lors des périodes importantes de parution, septembre et mars. D'un côté de la rue, une boutique abrite la littérature et les sciences humaines, avec une conséquente section dédiée à la poésie. De l'autre, la BD, la jeunesse et les livres d'art. Parmi les ouvrages francophones, on trouve autant d'auteurs français que québécois. La littérature traduite est également bien représentée, même s'il faut débourser 50 dollars canadiens pour lire *La Cité de la Victoire* de Salman Rushdie (soit 35 euros, contre 23 euros en France). La faute aux coûts exorbitants d'importation. « *Ces prix vous choquent, mais on est habitués ici* », affirme Martin Turcotte. Le Port de tête se porte bien. La librairie attire autant les collectionneurs que les étudiants. Elle profite du nouveau public conquis par les maisons d'édition québécoises fondées ces vingt dernières années, tout comme d'une loi du livre votée en 1981. Cette dernière oblige les établissements scolaires et les bibliothèques à se fournir chez les libraires agréés. Enfin, la pandémie a été favorable au secteur grâce à la vente en ligne et à la « collecte à la porte ». On compte vingt-deux ouvertures de librairies au Québec depuis 2020. ■

Gladys Marivat

*Le Port de tête, 222 et 269 avenue Mont-Royal Est, Montréal. Ouvert du lundi au samedi de 10 heures à 22 heures et le dimanche de 10 heures à 20 heures. *leportdetete.com*



L'auteur du *Zèbre* est-il toujours un menteur patenté?

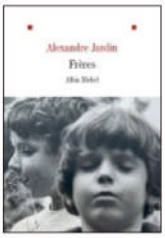
Quatre ans après avoir tombé le masque, Alexandre Jardin publiait à la rentrée un nouveau récit sur une figure de sa famille: *Frères*.

« *La confusion est une haute spécialité familiale* », écrit-il dans son livre. Alexandre Jardin reconnaît à plusieurs reprises que certains souvenirs racontés sont confus, que sa mémoire fonctionne « *par bribes* ». Ce peut être gênant, pour un tel récit. Il revient ici sur la figure d'Emmanuel Jardin. Son demi-frère, de trois ans son aîné, lui aussi fils de Pascal Jardin, dont la vie d'adulte allait le séparer.

Le 11 octobre 1993, Emmanuel s'est suicidé. Depuis ce « *jour fumier* », l'écrivain traverse chaque 11 octobre en apnée.

Trente ans après, *Frères* est un cri d'amour et de culpabilité envers cet aîné qu'il avait mal lu. Retraçant des scènes de leur passé commun, l'ouvrage pointe quelques parts d'ombre du défunt. Ce frère qui coucha avec la dernière compagne de leur père (donc la mère de l'auteur), en 1980, juste après la mort dudit père. Ou encore, en 1972, en pleine sieste, ce frère qui abusa sexuellement de lui.

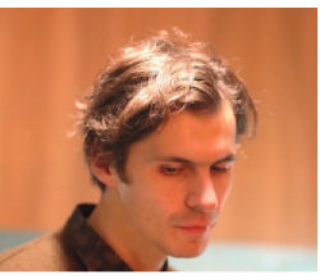
La publication a provoqué une déflagration dans le clan Jardin, comme pour les précédentes dans lesquelles l'écrivain mettait à nu l'histoire des siens – dans *Le Roman vrai d'Alexandre Jardin* (2019), l'écrivain reconnaissait avoir beaucoup enjolivé les faits. Dans *Le Parisien*, Yves Jaeglé publiait début septembre une enquête, donnant la parole à plusieurs membres de la famille. Pour eux, Alexandre n'avait pas changé, écrivant des choses totalement fausses (comme les deux scènes citées plus haut), salissant la vie des Jardin toujours en vie. Pour autant, aucun n'avait porté plainte contre le livre… Le problème, avec Jardin, n'est pas le mensonge. C'est de ne pas pactiser avec sa propre confusion pour la porter en littérature. ■ **Hubert Artus**



FRÈRES
ALEXANDRE JARDIN
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

Sommes-nous tous de potentiels philosophes?

Selon Marc-Antoine Gavray et Gaëlle Jeanmart, la philosophie n'est pas un savoir mais une pratique. Ils le prouvent dans un ouvrage roboratif qui rendrait jaloux les gourous du développement personnel.



Comment vivre heureux? Comment donner une direction à sa vie? Ces questions, qui encombrent les ouvrages de « connaissance de soi », les auteurs de *Comment devenir un philosophe grec* se les sont posées en philosophes. Après tout, écrivent-ils, Épicure, Sénèque ou Lucrèce ont fait de même avant nous et leurs philosophies se sont nourries des réponses qu'ils ont tenté d'apporter. Elles diffèrent radicalement de celles fournies par les spécialistes en développement, qui n'ont que l'adjectif « personnel » à la bouche.

Comment? Par des exercices de pensée. Pratiqués au gré de la lecture, ils vous glisseront dans la peau d'un épicurien ou d'un sceptique. On a trente minutes pour se « *fabriquer un art de l'écoute* », trois minutes pour s'« *entraîner à la gratitude* », cinq pour « *revoir son rapport à la vie publique* », trois fois dix pour « *calculer ses désirs* » ou « *choisir ses souvenirs* », etc. Pris au sérieux, ces exercices aident à recouvrer une estime de soi véritablement authentique: celle qui ne vient pas du plaisir angoissant d'avoir triomphé mieux que les autres, mais celle d'avoir accompli, avec les autres ou un soi-même apaisé, les plaisirs simples et tranquilles de manger, boire, discuter, travailler, lire, jouer, paresser. Ou de s'être libéré d'une crainte, épargné une souffrance (maladie, désir inassouvi, vie trop chargée). Le sel de la vie, en somme. ■ **Jean-François Paillard**

COMMENT DEVENIR UN PHILOSOPHE GREC
MARC-ANTOINE GAVRAY, GAËLLE JEANMART
336 P., PUF, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 11 NOVEMBRE.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL - DR/PUF - GEOFFROY DE SCHUTTER/PUF

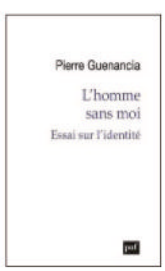
PHILOSOPHIE

MARYLIN MAESO

Au centre du « je »

« Connais-toi toi-même. » Si le célèbre précepte gravé au fronton du temple de Delphes peut sonner, aux oreilles du XXIe siècle, comme un mantra de développement personnel, c'est au prix d'une distorsion anachronique et philosophique majeure. Dans *L'Homme sans moi,* Pierre Guenancia dissipe un malentendu en rappelant que l'absolue singularité de l'individu, loin de l'enfermer dans une opposition stérile avec le collectif, est ce qui nous relie les uns aux autres. Si le « je » est si souvent confondu avec le « moi », s'il est devenu synonyme, comme l'exprime la concaténation boursouflée « moi, je… », d'égoïsme et d'égocentrisme, c'est faute de percevoir une faculté que nous avons tous en partage, *« la capacité d'abstraction qui permet à chacun d'imaginer un autre homme à sa place et de s'imaginer à la place d'un autre homme, autre anonyme, autre inconnu ».* « Moi » nombriliste et « nous » communautariste composent ainsi les deux faces d'un même aveuglement, qui ampute l'humanité de l'un de ses deux cœurs battants : l'universalité pour le premier, et la singularité pour le second.

« Qui suis-je ? » Devant cette interrogation aussi vertigineuse qu'incontournable, la tentation est grande de céder aux sirènes du repli, que ce soit sur une histoire personnelle réécrite en destin ou sur une fusion essentialisante avec le groupe. Le piège identitaire se referme sur nous à l'instant où le besoin maladif de s'affirmer en se solidifiant nous fait oublier que l'humain ne se grave pas dans le marbre immuable, mais s'écrit à l'encre du possible : *« Être un sujet, ce n'est pas être soi à l'exclusion de tout autre chose, mais être possiblement autre chose que cette personnalité contingente qui nous est échue, c'est pouvoir faire preuve d'imagination en se coulant dans d'autres formes d'existence que la sienne. » « C'est sur ce que l'on peut être et non sur ce que l'on est que l'on peut être jugé avec équité »,* conclut Pierre Guenancia. En restituant au « je » sa respiration, en le détachant des assignations pour le remettre en liberté, le philosophe arrache la quête d'identité à la double impasse solipsiste ou grégaire pour la remettre en mouvement, et rejoint, à sa manière, l'intuition de Camus dans *L'Homme révolté* : *« L'homme enfin n'est pas entièrement coupable, il n'a pas commencé l'histoire ; ni tout à fait innocent puisqu'il la continue. »* ■



★★★★☆
L'HOMME SANS MOI. ESSAI SUR L'IDENTITÉ
PIERRE GUENANCIA
368 P., PUF, 26 €

AUDREY SOVIGNET

LA CÔTE D'OPALE À LA PAGE

Du vendredi 17 au dimanche 19 novembre 2023, le Salon du livre du Touquet-Paris-Plage accueille sa 42e édition.

L'événement prend ses quartiers dans l'immense salle des Quatre Saisons (Avenue de l'hippodrome), qui s'apprête à accueillir près de 100 auteurs et 13 000 visiteurs. Outre un agréable café et plusieurs lieux pour se restaurer, le salon propose également deux espaces consacrés aux interviews, auxquelles les visiteurs pourront assister. Ces derniers auront le plaisir de rencontrer, entre autres, Mazarine Pingeot, Adeline Dieudonné, Marc Lambron, Alain Juppé, ainsi que Franz-Olivier Giesbert, invité d'honneur. Au cours du week-end, près de 1 500 jeunes, du primaire au lycée, sont attendus pour échanger avec ces auteurs.
Alors que de nombreuses conférences, rencontres, expositions et ateliers rythmeront ces trois journées littéraires, retenons aussi un hommage à Milan Kundera, disparu le 11 juillet dernier. L'écrivain avait établi sa résidence secondaire au Touquet.
Cette année, la ville fait également la part belle à ses voisins britanniques : sélectionnée pour accueillir les entraînements de rugby de l'équipe d'Angleterre, elle lance aussi lors du Salon le prix du polar british du Touquet. Une nouveauté qui s'ajoute aux autres récompenses de l'événement, le grand prix de la biographie politique, et le prix des lycéens Philippe-Alexandre.

Margaux Morasso

Salondulivreletouquet.com

Focale sur Brive

Du 10 au 12 novembre, la Foire du livre vous invite en Corrèze pour sa 41e édition, présidée cette année par Florence Aubenas.

Une famille française : c'est le titre du nouveau roman du célèbre romancier corrézien Christian Signol (qui fête ses quarante ans de carrière !). Mais c'est aussi, en un sens, le symbole de toute l'édition et de la littérature françaises, réunies l'espace de trois jours du côté de Brive. Pour sa 41e édition, la célèbre Foire du livre – qui se déroulera les 10, 11 et 12 novembre – a pour présidente la journaliste Florence Aubenas. L'autrice de *L'Inconnu de la poste* a ainsi imaginé une programmation toute personnelle, avec un large choix d'invités (Maylis de Kerangal, Jean Hatzfeld, Antoine Albertini…), une adaptation scénique du *Quai de Ouistreham* et plusieurs débats (sur le grand reportage, les faits divers, etc.). Outre un hommage à Georges Simenon, diverses rencontres sont prévues, avec des centaines d'auteurs venus dédicacer leurs ouvrages. Parmi lesquels Sorj Chalandon, Sarah Chiche, Éric Reinhardt, Agnès Martin-Lugand, Panayotis Pascot, Mazarine Pingeot, Jean-Baptiste Andrea, Irène Frain, Caryl Ferey, Ivan Jablonka…

Le domaine des idées ne sera pas en reste avec le cycle « Temps présent » sur la place et le sens du travail dans notre quotidien. On n'oubliera pas la BD et la jeunesse, mises à l'honneur notamment avec deux grands invités : Jul et Timothée de Fombelle. Côté scène et musique, vous serez conviés à un hommage musical à Jean Cocteau signé Julie Depardieu. Sans compter les prix (dont celui de la langue française), ateliers, expositions et aléas festifs de la vie briviste – mais c'est une autre histoire (de famille française)… ■

Baptiste Liger

foiredulivredebrive.net

Petites fugues en itinérance

Du 13 au 25 novembre, le festival de littérature contemporaine sillonnera la Bourgogne-Franche-Comté.

« *Aussi intime qu'elle paraisse, la lecture – donc la littérature – est chose publique* », assurent la présidente et la directrice de l'événement. Et c'est dans cette idée de communauté que, depuis 2001, le festival se donne le défi de mettre en relation les acteurs régionaux de la littérature contemporaine, qu'ils soient écrivains, libraires ou scolaires. Cette année, 21 auteurs venus de toute la France sont attendus pour deux semaines de rencontres et d'entretiens croisés. Parmi tous ces noms : Sandrine Collette, Gaëlle Nohant et Véronique Ovaldé. Des musiciens, comédiens et metteurs en scène ont également été invités pour mêler leur art aux mots des auteurs, imaginant des performances uniques à l'image de ce rendez-vous exceptionnel. ■ **M.M.**

Lespetitesfugues.fr

Rendez-vous à la Fête du livre du Var

La manifestation toulonnaise aura lieu les 17, 18 et 19 novembre.

Attention, ce n'est pas parce qu'il sera question de tortues, de crocodiles et d'écureuils que la place d'Armes de Toulon prendra des airs de parc zoologique. La Fête du livre du Var – qui se déroulera les 17, 18 et 19 novembre – a en effet cette année pour présidente d'honneur celle qui a été plébiscitée par le public pour sa célèbre trilogie « animalière », à savoir Katherine Pancol. Elle parlera librement de son œuvre lors d'un grand entretien, et d'une rencontre croisée sous le signe du septième art avec Harlan Coben, invité exceptionnel de ce cru 2023. Parmi les quelque 300 auteurs invités, citons entre autres Jean-Baptiste Andrea, Irène Frain, Frédéric Beigbeder, Gaëlle Nohant, Bruce Toussaint, Christine Jordis ou David Lagercrantz (l'auteur suédois ayant repris la série *Millénium*). Divers débats d'actualité ou de société, au sujet de l'intelligence artificielle, la guerre en Ukraine ou de certaines figures historiques, ont été organisés, avec la participation de personnalités comme Gilles Kepel, Diana Filippova et Charles Pépin.

Katherine Pancol.

Parmi les autres événements – qui mettront pour certains la BD et la jeunesse à l'honneur –, une masterclasse sur la prise de parole sera animée par Bertrand Périer, et un quiz littéraire sera mené par Jérôme Attal. On n'oubliera pas divers ateliers d'écriture, la remise de plusieurs récompenses (dont le prix des lecteurs du Var), un hommage à Colette, une lecture musicale d'*Un garçon ordinaire* de (et par) Joseph d'Anvers et une représentation exceptionnelle de la pièce de théâtre de Jean-Louis Debré et Valérie Bochenek, *Ces femmes qui ont réveillé la France*. Et, allez savoir, peut-être croiserez-vous vos écrivains préférés, attablés paisiblement à l'une des terrasses du port… ■ **B.L.**

var.fr

Une arrière-saison littéraire

Maylis de Kerangal sera l'invitée d'honneur de la 33e édition du festival Lettres d'automne. Il se tiendra du 20 novembre au 3 décembre.

Située depuis toujours en plein milieu de l'axe de communication entre l'océan Atlantique et la mer Méditerranée, Montauban accueille depuis 1991 le festival Lettres d'automne. Créé et organisé par l'association Confluences, l'événement se déroule chaque deuxième quinzaine de novembre, et accueille en moyenne 20 000 visiteurs. Le principe : un auteur francophone, invité d'honneur, choisit un thème comme fil rouge, et s'entoure d'une soixantaine d'écrivains ou d'artistes qui sont en résonance avec son propre travail ainsi qu'avec le thème sélectionné.

Après Alice Zeniter et Pierre Ducrozet en 2022, Mathias Énard en 2021, après Patrick Chamoiseau, Léonora Miano, Anne-Marie Garat, Hubert Haddad ou encore Brigitte Giraud…, c'est Maylis de Kerangal qui remplira cette mission en 2023. Avec « Paysage » pour thème central. Elle l'explorera en compagnie de : Clara Arnaud, Grégory Delaplace, Laurent Demanze, Hélène Gaudy, Tom Haugomat, Jean-Claude Mourlevat, Jane Sautière, Grégory Le Floch, Alberto Manguel, Gaëlle Obiégly, Sylvain Prudhomme, Oliver Rohe, Violaine Schwartz, Anne Serre, Joy Sorman, Giorgio Vasta. Dans la cité huguenote et dans diverses villes du Tarn-et-Garonne : rencontres, lectures en scène, spectacles, concerts, expositions, cinéma, programmation pour publics jeune et adulte. ■ **Hubert Artus**

confluences.org/evenement/lettres-dautomne-2023

Maylis de Kerangal.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

20 NOV
3 DÉC
2023

lettres d'automne

Festival littéraire #33
MONTAUBAN TARN-ET-GARONNE OCCITANIE

RENCONTRES
LECTURES EN SCÈNE
SPECTACLES
CONCERTS
CINÉMA
EXPOSITIONS
PROGRAMMATION JEUNE PUBLIC
LIBRAIRIE DU FESTIVAL

Maylis de Kerangal
PAYSAGE

15 jours, 150 rendez-vous
pour tous les publics

20 lieux à Montauban
et en Occitanie

80 écrivains, traducteurs,
illustrateurs, musiciens, comédiens...

Maylis de Kerangal, Clara Arnaud, Anne-Laure Bondoux, Cascadeur, Séverine Daucourt, Grégory Delaplace, Laurent Demanze, Hélène Gaudy, Léna Ghar, Tom Haugomat, Jane Sautière, Grégory Le Floch, Alberto Manguel, Jean-Claude Mourlevat, Gaëlle Obiégly, Yann Potin, Catherine Poulain, Sylvain Prudhomme, Dominique Reymond, Oliver Rohe, Violaine Schwartz, Anne Serre, Joy Sorman, Giorgio Vasta, les éditions Verticales, les éditions Sun/Sun, les éditeurs de la région Occitanie...

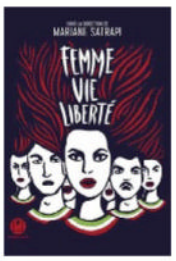
Festival organisé par Confluences

GOUVERNEMENT · CNL · Ville de Montauban · Région Occitanie · Tarn-et-Garonne · sofia · Scam · La Poste · LiRE

lettresdautomne.org

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



22 ✶ Femme, vie, liberté

Marjane Satrapi (dir.)
(L'Iconoclaste)

« […] Sous la direction de Marjane Satrapi, le roman graphique *Femme, vie, liberté,* composé de trois parties, rassemble les histoires dessinées d'auteurs et autrices qui, engagés dans ce combat, souhaitent relayer leurs explications, leurs ressentis pour une meilleure appréhension de la situation à l'international. La première partie […] reprend les événements du début de la révolte jusqu'aux exécutions et la cybersurveillance subie actuellement. Dans cette rubrique, "Ils vous regardent", illustrée par Mana Neyestani, l'emprise du régime décrit l'implacabilité de la répression. Bahareh Akrami est une de ces dessinateurs qui ont repris leurs publications sur Instagram, lors des premiers mois, pour les publier ici. Avec le récit des événements, intitulé "L'étincelle de la révolte", la dessinatrice y intercale, avec sa figure féminine, son avis, peu politiquement correct. […] La deuxième partie de *Femme, vie, liberté* présente, à partir de l'histoire contemporaine, l'analyse de la corruption entretenue par une élite iranienne décomplexée. C'est une véritable oligarchie qui concentre toutes les richesses. La nature de la propagande et de la répression avec les "gardiens de la révolution" est décrite dans ses différents aspects. Les fondements de la censure générale du régime y sont expliqués. La troisième partie de *Femme, vie, liberté* est consacrée à la résistance organisée depuis le début du régime des mollahs, soit plus d'une quarantaine d'années. La présentation du parcours de certains résistants est édifiante. Coco raconte l'histoire de Sakar Khodayari, "la fille bleue", qui a assisté à un match de foot et devait faire six mois de prison. Elle s'est immolée devant le tribunal. Elle avait 23 ans ! Évidemment, sont rappelés l'engagement de Nasrin Sotoudeh et son action comme avocate et militante. Mais, aussi, est rappelée l'importance de la diaspora iranienne qui permet à la communauté internationale de connaître ce qui se passe actuellement dans leur pays d'origine. Pour ne pas oublier. » ■

#Matatoune

4 ✶ La Déraison

Agnès Martin-Lugand
(Pocket)

« J'ai bien aimé découvrir la plume d'Agnès Martin-Lugand. J'avais envie de me replonger dans un de ces livres. Écouter ce titre, c'était l'occasion de me replonger dans son univers. Cette fois, c'est un récit à deux voix, un homme et une femme, tous deux dansent avec la mort. L'un la veut plus que tout, l'autre l'a acceptée. Madeleine aime la vie. Elle s'accroche. Elle va profiter, jusqu'à ce que la mort vienne toquer à sa porte. Elle est présente pour sa fille. » ■

#LesParaversDeMillina

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 16 octobre 2023 à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Patrick Modiano	La Danseuse	Gallimard	Littérature
2	M. Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle (t. 20)	M. Tan And Co	BD
3	Michael McDowell	Les Aiguilles d'or	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
4	Neige Sinno	Triste tigre	P.O.L	Littérature
5	Panayotis Pascot	La prochaine fois que tu mordras la poussière	Stock	Littérature
6	Ken Follett	Les Armes de la lumière	Robert Laffont	Littérature
7	François Bégaudeau	L'Amour	Verticales	Littérature
8	Sorj Chalandon	L'Enragé	Grasset	Littérature
9	Étienne Davodeau	Loire	Futuropolis	BD
10	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
11	Amin Maalouf	Le Labyrinthe des égarés	Grasset	Essais
12	Laure Murat	Proust, roman familial	Robert Laffont	Littérature
13	P. Wohlleben, F. Bernard, B. Flao	La Vie secrète des arbres en BD	Les Arènes BD	BD
14	Cédric Sapin-Defour	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
15	Agnès Martin-Lugand	L'Homme des mille détours	Michel Lafon	Littérature
16	Jérôme Fourquet	La France d'après	Seuil	Essais
17	Milo Manara	Le Nom de la rose (t. 1)	Glénat	BD
18	Lilia Hassaine	Panorama	Gallimard	Littérature
19	Amélie Nothomb	Psychopompe	Albin Michel	Littérature
20	Luz	Testosterror	Albin Michel	BD
21	Laurent Binet	Perspectives	Grasset	Littérature
22	Collectif	Femme, vie, liberté	L'Iconoclaste	BD
23	David Grann	Les Naufragés du Wager	Sous-Sol	Littérature
24	Baptiste Beaulieu	Où vont les larmes quand elles sèchent	L'Iconoclaste	Littérature
25	Gaspard Koenig	Humus	L'Observatoire	Littérature
26	Caryl Ferey	Okavango	Gallimard	Polars
27	Charles Pépin	Vivre avec son passé	Allary	Essais
28	Gilles Deleuze	Sur la peinture	Minuit	Beaux-arts
29	Ian McEwan	Leçons	Gallimard	Littérature
30	Tatsuya Endo	Spy X Family (t. 11)	Kurokawa	BD
31	Jean-Luc Mélenchon	Faites mieux. Vers la révolution citoyenne	Robert Laffont	Essais
32	Morgane Moncomble	Seasons (t. 1)	Hugo Roman	Littérature
33	Olivier Wieviorka	Histoire totale de la Seconde Guerre mondiale	Perrin	Essais
34	Éric-Emmanuel Schmitt	La Rivale	Albin Michel	Littérature
35	J.K. Rowling	Harry Potter (t. 3)	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
36	Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Philippe Rey	Littérature
37	D. Bertail, J.-D. Morvan, M. Riffau	Madeleine résistante (t. 2)	Dupuis	BD
38	Agnès Desarthe	Le Château des Rentiers	L'Olivier	Littérature
39	Hernan Diaz	Trust	L'Olivier	Littérature
40	Akira Mizubayashi	Suite inoubliable	Gallimard	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Eiichiro Oda	One Piece (t. 105)	Glénat	Manga
2	Tatsuya Endo	Spy X Family (t. 11)	Kurokawa	Manga
3	Pascale Robert-Diard	La Petite Menteuse	Proche	Littérature
4	Agnès Martin-Lugand	La Déraison	Pocket	Littérature
5	Toshikazu Kawaguchi	Le Café du temps retrouvé	Le Livre de Poche	Littérature
6	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
7	Maud Ventura	Mon mari	Proche	Littérature
8	Virginie Despentes	Cher connard	Le Livre de Poche	Littérature
9	Patrick Modiano	Chevreuse	Folio	Littérature
10	Jo Nesbo	Éclipse totale	Série Noire	Polars

J.R. DOS SANTOS

LA VIE SECRÈTE DU PHILOSOPHE QUI A INVENTÉ LE MONDE MODERNE

« Parmi les écrivains contemporains majeurs de notre temps. »
L'Express

HC ÉDITIONS HERVÉ CHOPIN

Gilles Legardinier

À CHAT PERCHÉ

Petite visite chez cet auteur plus déjanté qu'il n'en a l'air, dans sa maison du Val-d'Oise, au moment où, outre un nouveau roman, sort en salles l'adaptation de son succès *Complètement cramé !*. Une demeure aux airs de décor de comédie familiale, avec un chien appelé Rambo, des maquettes en Lego et une curieuse machine à suppositoires…

On a failli écraser le chat. Enfin, celui du voisin. Heureusement, les freins de la Nissan Micra ont pleinement fonctionné et le mistigri en question aura, ce jour, échappé au paradis des félins. C'est un signe. Cette collision avortée a en effet lieu devant la maison – dans une petite ville du Val-d'Oise – de l'homme qui, justement, s'est fait connaître grâce à ses matous en couverture de ses romans, *Demain j'arrête !*, *Complètement cramé !*, *Et soudain tout change* ou *Ça peut pas rater !* – même si l'auteur a ensuite abandonné les fauves. « *Au bout d'un moment, ça suffit…* », souffle-t-il. Pour mieux les retrouver en une (et en petit) dans son dernier livre, *Mon tour de manège*. Mais c'est une autre bête qui nous met la puce à l'oreille, sur le portail vert, au moment de vérifier l'adresse : des écureuils, faisant écho à la « *Cabane aux Écureuils* », élément clé du nouveau roman. Des aboiements surgissent : un golden retriever s'approche de nous. Pas bien méchant. « *C'est Rambo* », précise notre hôte, un certain Gilles Legardinier. Le nom du canin ne doit rien au hasard, son propriétaire étant un grand nostalgique du cinéma populaire des années 1970-1980. Notre quinquagénaire revient alors sur cette passion, en marchant avec nous dans son grand jardin – en compagnie, donc, de Rambo. « *Mon premier contact avec l'émotion collective a été le cinéma. Quand on allait avec mes parents voir le Disney de l'année, j'étais fasciné par le fait que des gens, réunis dans un lieu clos, rient ensemble, pleurent ensemble. D'instinct, j'ai compris que c'était ça que je voulais faire. Et pas sur l'écran mais derrière.* »

COMME UN AIR DE COMÉDIE AMÉRICAINE

Ainsi, dès son plus jeune âge, sa décision est prise, et le garçon – qui fut abandonné à la naissance – commence dans cette voie en devenant stagiaire en pyrotechnique, entre la France, l'Angleterre et les États-Unis. Gilles Legardinier évoque alors ses premiers souvenirs de plateau, qui lui font rapidement comprendre que l'industrie du septième art reposait sur « *une habile fabrication d'un mensonge affectueux, dont l'émotion naît à l'écriture* ». On croise alors Pascale, son épouse, avec laquelle il est marié depuis plus de trente ans et a deux grands enfants. « *On se connaît depuis le lycée, à Taverny* », souligne celle qui, désormais, travaille avec son époux, de différentes manières. Après un bref passage devant l'annexe de la demeure, on prend la direction de la maison, dont la couleur brique uniforme des murs tranche avec le vert flamboyant du gazon et des arbres. Des aplats chromatiques comme tirés d'un dessin animé d'antan. Ou d'un film de Chris Colombus (le scénariste des

À gauche : Gilles Legardinier partage son bureau avec son épouse Pascale, mais chacun travaille de son côté. À droite : L'affiche du film *Complètement cramé !* orne désormais les murs de la chambre du couple.

Gremlins et réalisateur de *Maman, j'ai raté l'avion !*). L'intérieur du foyer, assurément chaleureux, semble tout droit sorti d'un décor de comédie américaine. On s'installe dans le grand canapé gris du salon, qui fait l'angle. Autour de nous, une guirlande électrique trouve son chemin entre les très nombreux cadres de photos.

On jette un œil dans la bibliothèque de coin, mais on se sent observé par une statue de corbeau. Sur la table du salon, il est difficile d'échapper à un château fort en Lego, que l'auteur a reçu en cadeau de Noël l'an passé. « *Construire des Lego, ça me détend. Enfin, pour celui-là, je triche, car c'est ma fille qui l'a fini !* » Ce n'est pas, loin de là, le seul édifice issu du fameux jeu de construction présent dans la maison. « *J'adore ça. Ce qui est génial avec les Lego, c'est que lorsqu'on a fini de construire le modèle, on a comme un sentiment de satisfaction !* » Un peu comme lorsqu'on a fini un livre ? On ne songera pas, sur le coup, à faire le parallèle, car une belle maquette de bateau, un trois-mâts, saisit l'attention. « *Il s'agit du* Belem ». Gilles Legardinier évoque alors quelques souvenirs de navigation en compagnie de son fils, pas forcément les plus glorieux – « *Je n'ai jamais autant vomi de ma vie…* » Notre œil se tourne aussi vers une statuette, reproduction d'un modèle de la *Meeting Place Statue* de la gare St Pancras, à Londres, signée de Paul Day, dont l'écrivain a une autre œuvre un peu plus haut… Lorsqu'on regarde la pendule, notre hôte rebondit immédiatement : « *Je suis un obsédé du temps, j'avoue. Attendre, je sais, mais je déteste perdre mon temps. On n'est pas venu sur Terre pour simplement siroter des mojitos et faire des tours de poney !* » Ou jouer de cette guitare (celle de Pascale, une Ibanez), face à nous, à côté d'un autre canapé, type Chesterfield ? « *J'adore la musique ! J'ai même composé les deux thèmes principaux de la B.O. de* Complètement cramé !. »

CABINET DE CURIOSITÉS

On file alors du côté du bureau, que Gilles et Pascale partagent. Mais chacun de son côté ! Depuis bien longtemps, le couple œuvre ensemble, dans la communication pour le cinéma, avec entre autres l'écriture de dossiers de presse avec leur agence de communication Coming Soon productions. Mais aussi pour des coups de main en tant que « script doctors ». Dans ce véritable cabinet de curiosités, où trône un coffre-fort (une copie d'un modèle du XIXe siècle) sur lequel reposent quelques exemplaires de *Mon tour de manège* et les ordinateurs respectifs des habitants, les bureaux recèlent de petits bibelots, entre figurines animalières, produits inspirés par les bonbons Haribo, quelques Playmobil, mini-peluches et un curieux pack sur le monde des Templiers. •••

À gauche : Une reproduction de la *Meeting Place Statue*, œuvre de l'artiste Paul Day que l'auteur apprécie. À droite : Un foyer à l'atmosphère très chaleureuse.

Sans oublier des stylos dans un étui de tubes à essais ! « *L'enfance n'est jamais partie, chez nous* », souligne Pascale. Pourtant, nous sommes bien dans un lieu de travail commun – chacun son fauteuil, chacun sa table de bureau. Et si Gilles Legardinier s'est mis au roman, c'est à force de voir les histoires des autres lui passer sous les yeux. « *L'idée, c'était d'emmener les gens dans l'univers qui est le mien, de les éloigner du leur et, au final, les ramener à ce qu'ils sont vraiment.* » Après plusieurs thrillers au succès mitigé (malgré un prix du roman SNCF pour *L'Exil des anges*), il songe à tout arrêter, mais se lance dans un hypothétique dernier livre sur ce qui est, à ses yeux, le plus important : « *tomber amoureux, apprendre à aimer* ». C'est ainsi qu'il publie, en 2011, *Demain j'arrête !*, avec son fameux chat à bonnet péruvien en couverture. Carton immédiat, amplifié par la parution en poche. Ainsi naît le phénomène Gilles Legardinier, sa patte (on n'osera pas dire « papatte »), ses histoires pas toujours si légères portées par de bons sentiments, un évident sens de l'humour qui passe par des répliques qui font mouche et des blagues récurrentes. « *Les* running gags, *comme disent les Anglo-Saxons, c'est quelque chose que j'adore dans la vie. Il faut savoir sortir sa réplique, sa blague, au moment où on ne l'attend pas.* » Son ton a séduit, et ce, dans le monde entier avec plus d'une vingtaine de traductions, et un succès retentissant notamment à Taïwan, en Corée du Sud et plus encore en Allemagne. « *De toute façon, c'est le public qui décide,* analyse-t-il. *La littérature relève de l'intériorité de chacun. Les gens lisent comme ils veulent, quand ils le veulent, à leur rythme. Et sans coupure pub ! Le cinéma, lui, est une expérience collective dans le ressenti, avec une temporalité imposée. Mais j'aime les deux formes, pour des raisons différentes.* »

L'un n'empêche pas l'autre et, comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, c'est donc Gilles Legardinier qui s'est chargé d'adapter et de mettre en scène *Complètement cramé !*. Avec, SVP, John Malkovich dans le rôle d'un entrepreneur à succès britannique, qui se fait embaucher comme majordome en France, Fanny Ardant en propriétaire des lieux endettée et Émilie Dequenne en cuisinière un rien rigide. Évidemment, il y a des différences entre le film et le livre. « *On est sur une heure cinquante, il y a des choses qu'on a dû enlever, des situations notamment. Mais l'objectif était que les spectateurs sortent dans le même état d'esprit que les lecteurs.* » Il ajoute : « *Dans cette histoire, je suis parti d'un sentiment. Ici, c'était le regret, le sentiment que ton tour est passé.* » On voit d'ailleurs l'affiche du long-métrage en montant pour découvrir la chambre du couple. « *On a toujours mis des affiches de film à cet endroit. Maintenant que* Complètement cramé ! *sort, sans immodestie, on s'est dit qu'il avait quand même sa place à cet endroit.* », s'amuse Pascale. Dans la chambre, on s'attarde sur les DVD – « *il n'y en a pas tant que ça* » – et sur une autre œuvre de Paul Day, vertigineuse, avec un gros travail de perspective. Et le couloir a aussi ses spécificités avec d'étranges bibliothèques murales et, sur les murs, des inscriptions en lettres en relief : « *Il faisait nuit* » et « *Un peu froid* ». Soit le début de certains de ses romans…

On découvre, parmi la décoration intérieure de la maison du romancier, des mini-peluches, des figurines animalières, des objets et bibelots de toutes sortes. Un univers où l'enfance a encore son mot à dire.

EN ATTENDANT NOËL…

On redescend à la cuisine pour prendre un café et enfin parler de *Mon tour de manège*. Évidemment, de nouveaux objets nous intriguent : une plaque de gravure offerte par Flammarion, une grosse clé à l'effigie de Yale, différents sabres ou glaives, un pistolet trouvé par la fille du couple. « *Et ça, c'est une moule à faire des balles.* » Un silence. « *Ou presque : des suppositoires, en fait !* » Afin d'éviter tout jeu de mots sur les trous de balles, on entame la discussion autour d'Amandine Aubertin, l'héroïne, qui reçoit un jour une lettre recommandée, venue d'un notaire, au sujet du testament d'un certain Christophe Bellanger. Mais Gilles Legardinier nous reprend tout de go. « *J'aimerais bien qu'on en dise le moins possible, qu'on laisse au lecteur son cheminement. Comme il est question ici de parcours affectifs, on risque de gâcher la surprise des gens…* » Nous dirons juste que le roman touchera les fans de l'auteur – et des téléfilms de Noël, tel l'auteur de ces lignes –, laissera indifférents ceux qui de toute manière méprisent son travail. Et l'on gardera le silence sur les Patates, les félins A, B, et C, Nelson le chien ou la Cabane aux Écureuils. Des bêtes qu'on aurait pu trouver dans le jardin ? « *Oh, on a souvent des hérissons. Ils sont adorables et on leur donne bien sûr à manger.* » Histoire de nous rappeler que, chez Gilles Legardinier, la vie ne manque pas de piquant(s) ! ■

Baptiste Liger

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

Complètement cramé ! de Gilles Legardinier avec John Malkovich, Fanny Ardant, Émilie Dequenne… En salles le 1er novembre.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
MON TOUR DE MANÈGE
GILLES LEGARDINIER
448 P., FLAMMARION, 22 €

LE NOUVEAU ROMAN DE

HIRO ARIKAWA

Hachi et Nana, les deux félins inoubliables des *Mémoires d'un chat*, sont de retour !

PAR L'AUTRICE DE

ACTES SUD

LES 120 ANS DU GONCOURT

C'est une dramaturgie toujours recommencée, qui enfièvre auteurs et éditeurs à chaque rentrée. Qui l'a eu, l'aura, aurait dû l'avoir, l'a encore raté ? Cent vingt ans que cela dure, et pourtant cette comédie d'automne n'a pas pris une ride.

Goncourt au long cours

LE PRIX DE LA POSTÉRITÉ

Depuis plus d'un siècle, la distinction fait rayonner de son prestige la littérature française, et contribue à écrire son histoire. À sa création en 1903, les frères Goncourt y voyaient surtout le moyen de perpétuer leur nom, sans imaginer qu'elle les supplanterait en notoriété.

« *Affamé de gloire et de considération* », c'est ainsi que Charles Morice, aux dires de Jules Renard dans son *Journal* [lire page 54], juge le vieil Edmond de Goncourt. En effet, tout au long de leur carrière, les deux frères se montrent obsédés par leur survie. « *Idée de tous les moments, chez moi, de défendre dans l'avenir de l'oubli ce nom de Goncourt par toutes les survies possibles, survies par les œuvres, survie par les fondations, survie par l'application de mon chiffre ou de ma marque sur toutes les choses possédées par mon frère et moi* », lit-on dans le *Journal* des frères Goncourt sous la date du 3 décembre 1885. Une note parmi beaucoup d'autres, qui toutes vont dans le même sens. Et parmi les « *outils d'immortalisation* », comme aimaient à les appeler ces amateurs de néologisme, une « *Société littéraire* », qui porterait leur nom, dont les membres percevraient à vie une rente comparable à celle dont ils avaient eux-mêmes hérité, et qui décernerait un prix annuel, afin d'épargner à un jeune prosateur tout souci matériel pour une année ou deux.

À L'ORIGINE, UNE « CONTRE-ACADÉMIE FRANÇAISE »

À en croire Pierre Descaves (1924-2014), dont le père, Lucien Descaves (1861-1949), avait été l'un des membres fondateurs de l'académie Goncourt et même son président les quatre dernières années de sa vie, c'est dans les années 1860, alors que leurs pièces de théâtre, leurs romans et leurs livres d'histoire subissaient revers sur revers, que les « *bichons* », comme les appelait affectueusement Flaubert, auraient rêvé à de nouveaux lieux de sociabilité et de consécration littéraires et auraient pensé à s'imposer grâce à une contre-Académie. « *L'Académie française,* notent-ils dans le *Journal*, le 12 juillet 1862, *la seule institution qui survit au passé, cherchant le suicide, se retirant de tout ce qui est vie et jeunesse, couronnant les anonymes, les livres qu'on ne lit pas, les poètes inconnus – l'apothéose des fruits secs ; couronnant une étude de femme sur le roman : toujours des Louise Colet ! Ça devient la succursale des jeux floraux.* » On venait en effet de couronner un mémoire assez insipide de Marguerite Du Parquet sur « le roman de *L'Astrée* à *René* », qui avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Quant à Louise Colet, grâce à ses dons et au soutien de son amant Victor Cousin, elle avait reçu quatre fois le grand prix de poésie.

Or, l'idée des Goncourt était – à l'époque de la littérature industrielle dénoncée par Sainte-Beuve dès la monarchie de Juillet – d'épargner à dix auteurs les difficultés matérielles de l'existence, « *de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire* », de leur épargner « *des besognes de fonctionnaires ou des œuvres basses du journalisme* », affirme Edmond, lors d'un entretien publié dans *Le Gaulois* du 6 novembre 1889. Pour faire partie de cette société littéraire, il fallait être homme de lettres et rien qu'homme de lettres. On ne recevrait ni grands seigneurs ni hommes politiques. Et toute élection à l'Académie française entraînerait immédiatement la démission et la renonciation à la rente. Cette volonté, commune aux deux frères, a abouti à un premier testament, rédigé par Edmond en 1874 et modifié plusieurs fois jusqu'à sa mort, en 1896. Parmi les membres que ce dernier aurait voulu voir siéger dans sa

Portraits d'Edmond Huot de Goncourt (à gauche) et de Jules Huot de Goncourt (à droite) par Carjat.

société littéraire, on trouve les noms de Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Louis Veuillot, Eugène Fromentin, Paul de Saint-Victor, Barbey d'Aurevilly, Théodore de Banville, Chennevières, Émile Zola et Jules Vallès. Mais la mort des uns, la folie des autres et l'obsession de respectabilité qui fit de Zola un candidat perpétuel à l'Académie française l'obligeaient à faire évoluer sa liste, si bien qu'au moment de son décès seuls subsistaient encore sept académiciens désignés : Gustave Geffroy, J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, Rosny aîné, Rosny jeune, qui, appartenant tous peu ou prou à la mouvance naturaliste, cooptèrent Léon Daudet (pour succéder à son père), Élémir Bourges et Lucien Descaves.

Lucien Descaves, l'un des premiers membres de l'académie, dont il fut aussi le président.

LE « MEILLEUR VOLUME D'IMAGINATION EN PROSE »

Le testament stipulait le versement d'une rente annuelle de 6 000 francs or aux dix académiciens et l'allocation d'un prix de 5 000 francs or au lauréat. Les capitaux nécessaires devaient provenir de la vente des collections de manuscrits, de livres anciens, de tableaux, de dessins, de gravures et de meubles, essentiellement du XVIIIe siècle, que les deux frères avaient réunies dans leur maison d'Auteuil. Edmond avait lui-même préparé les catalogues des différentes vacations, qui rapportèrent 1 370 000 francs or, auxquels s'ajoutaient les droits d'auteur produits par leurs œuvres et par la publication intégrale du *Journal,* remis vingt ans après la mort du dernier survivant. Contestées sans succès par la famille, ces dispositions n'entrèrent en vigueur que sept ans plus tard. Défendue par le jeune Raymond Poincaré, c'est le 19 janvier 1903, que la « Société littéraire des Goncourt » fut reconnue d'utilité publique, que des statuts purent être déposés, ainsi qu'un règlement intérieur. L'« *Académiette* », comme l'appelait Émile Faguet, pouvait désormais œuvrer dans le domaine du roman, genre négligé, sinon méprisé par l'Académie française.

Placés à 5 %, les capitaux de l'académie Goncourt auraient produit les sommes nécessaires aux rentes versées à chacun et au prix mais, dès la fin du XIXe siècle, les rentes sur l'État n'étaient plus que de 3 %, si bien que les académiciens durent réduire leur pension de moitié. Le passage du franc Germinal au franc Poincaré, en 1928, entérinant une dévaluation de quatre cinquième, finit par ruiner définitivement l'académie. Mais le prix – aujourd'hui doté de 10 euros – étant devenu très tôt une marque, les tirages qu'il génère compensent l'absence de rémunération.

C'est le 21 décembre 1903 que fut proclamé, lors d'un dîner chez Champeaux, place de la Bourse, selon les termes du testament, le « *meilleur roman* », le « *meil-*

« IDÉE DE TOUS LES MOMENTS, CHEZ MOI, DE DÉFENDRE DANS L'AVENIR DE L'OUBLI CE NOM DE GONCOURT PAR TOUTES LES SURVIES POSSIBLES, SURVIES PAR LES ŒUVRES, SURVIE PAR LES FONDATIONS, SURVIE PAR L'APPLICATION DE MON CHIFFRE OU DE MA MARQUE SUR TOUTES LES CHOSES POSSÉDÉES PAR MON FRÈRE ET MOI »

EDMOND DE GONCOURT (*JOURNAL*, 3 DÉCEMBRE 1885)

MUSÉE CARNAVALET/CCO PARIS MUSÉES - WIKIPEDIA - DR

leur volume d'imagination en prose et exclusivement en prose publié dans l'année » : *Force ennemie* de John-Antoine Nau. Ce récit d'une aliénation dans le goût de Maupassant l'avait emporté contre *La Ville lumière* de Camille Mauclair et *Les Amis du peuple* de Jean Vignaud. Il inaugurait la longue liste des livres primés qui n'ont pas laissé de trace dans l'histoire littéraire, bien qu'il ait été réédité plusieurs fois[1].

LES LETTRES EN ÉMULATION

Les détracteurs de l'institution, à commencer par Jules Vallès, estimant que celle-ci constituait même une menace pour la création, se gaussent régulièrement sur les erreurs d'appréciation d'un jury issu de la mouvance naturaliste et dont certains membres fondateurs (Léon Daudet, Rosny aîné et Rosny jeune, Léon Hennique, Lucien Descaves) sont restés en fonction trente, voire quarante ans et au-delà. Et d'énumérer les nombreux ratages, le plus connu étant le non-couronnement de Céline, en 1932. Les défenseurs font valoir que Proust a été couronné en 1919, Maurice Genevoix en 1925, Malraux en 1933, Julien Gracq (malgré lui) en 1951, Simone de Beauvoir en 1954. Certes, ce n'est qu'avec retard qu'a été reconnu le talent de Marguerite Duras, de Pascal Quignard ou de Michel Houellebecq. Mais, comme le disait André Billy, détenteur du quatrième couvert de 1943 à 1971, *« la raison d'être des prix littéraires n'est pas de couronner des chefs-d'œuvre »*, qui sont rares, mais de porter pour quelques jours la littérature au premier plan de l'actualité. En dépit d'une histoire mouvementée et pimentée par de nombreux scandales, le Goncourt s'est délibérément mis au service de la librairie et de la lecture[2].

Que l'attribution d'un prix, dont les enjeux économiques étaient dès le départ considérables, ait suscité quelques intrigues semble aller de soi. Les tiraillements auxquels le choix d'un candidat a parfois donné lieu, entre Gallimard et Grasset par exemple, ont non seulement défrayé la chronique, ils ont même été portés à la scène, avec un très grand succès, par Édouard Bourdet. *Vient de paraître*, créée le 25 novembre 1927 à la Michodière, a tenu l'affiche pendant deux ans. Que le jury lui-même, composé au départ de vieux célibataires misogynes, ait, lui aussi, suscité quelques contestations, rien de plus compréhensible. Dès 1904, une vingtaine de femmes, collaboratrices de *La Vie heureuse*, réunies sous l'égide de la poétesse Anna de Noailles, ont fondé en guise de protestation ce qui deviendra le prix Femina. Sans parler du Renaudot, créé en 1926 pour contrebalancer le choix des Goncourt, puis l'Interallié pour faire pièce au Femina, et ainsi de suite. Car s'ajoutent à la liste, dès 1933, le prix des Deux-Magots, puis le prix des Ambassadeurs, le prix des lectrices de Elle, le prix Décembre, sans parler de tous les prix portant le nom d'un écrivain. Le Centre national interprofessionnel de l'économie laitière (Cniel) a recensé à ce jour 1 200 variétés de fromages français. Si le Centre national des lettres (CNL) dressait la liste des prix littéraire, il arriverait facilement au double. C'est que tous les acteurs de la chaîne du livre, de l'auteur au libraire, y trouvent leur compte. Et pourquoi pas le lecteur ? ■

Robert Kopp

***Force ennemie*, de John-Antoine Nau, fut publié en 1903 et récompensé la même année par le premier prix Goncourt de l'histoire. La pièce d'Édouard Bourdet *Vient de paraître*, créée en 1927 à la Michodière, est inspirée des tiraillements pour l'attribution du prix Goncourt.**

RÈGLES ET USAGES

POSTULER AU PRIX GONCOURT

● Un livre postulant doit être écrit en français. Il doit obligatoirement être publié par un éditeur francophone, être distribué en librairie, et disponible dans les rayons la première semaine de septembre. Tous les romans paraissant à la rentrée littéraire peuvent candidater. D'où le grand nombre de parutions à cette période. L'éditeur doit envoyer un exemplaire à chaque membre de l'académie Goncourt, au plus tard le 7 septembre.

PREMIÈRES LISTES

● Début septembre, les jurés se retrouvent au restaurant parisien Drouant. Ils annoncent une première liste, avec quinze noms (exception cette année : il y en avait seize). Pour ce tour initial, chacun vient avec une liste de dix titres qu'il veut défendre. Un tour de table, suivi d'un vote, comptabilise les quinze (ou seize, donc) qui ont obtenu le plus de voix. Une deuxième liste est annoncée le mois suivant, réduite de moitié, selon le même mode. Puis une troisième fin octobre, avec un système de vote différent : il intègre une pondération (4 points pour le livre préféré, 3 points pour le deuxième, etc.).

PROCLAMATION

● Début novembre, l'académie se réunit une nouvelle fois chez Drouant, pour un dernier déjeuner dont sortira la fumée blanche. Le vote est oral. Au cours des dix premiers tours, le prix ne peut être attribué qu'à la majorité absolue. Si nécessaire : du onzième au treizième tour, la majorité relative suffit. Ultime recours si besoin : en cas d'égalité, la voix du président compte double au quatorzième tour. L'annonce est alors faite, devant des dizaines de caméras et de micros, par le secrétaire général de l'académie Goncourt – ou par l'un de ses membres. Symboliquement, le lauréat reçoit un chèque de 10 euros.

CHANGEMENTS DE PRATIQUES

● Plusieurs vieilles règles internes ont été modifiées depuis quinze ans, notamment pour montrer que le jury se voulait incorruptible. Dernière en date, en 2021, à la suite de la sélection d'un roman écrit par le compagnon de la jurée Camille Laurens, aucune nomination ni prix ne pourra désormais être attribué à un conjoint, un enfant ou à un parent d'un membre de l'académie.

Hubert Artus

1. Et encore cette année par *Le Figaro*, qui a ressorti une quarantaine d'ouvrages parmi les romans primés. On trouvera la liste complète dans *120 ans de Prix Goncourt* de Jean-Yves Le Naour et Catherine Valenti, Omnibus/Perrin, 2023.
2. Voir Robert Kopp, *Un siècle de Goncourt*, Gallimard/Découvertes, 2012.

Des chiffres et des lettres

FLUCTUATIONS DE LA VALEUR GONCOURT

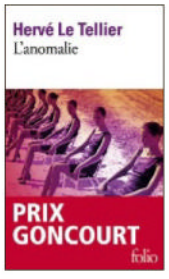
À combien d'exemplaires un titre lauréat se vend-il? Est-il un passeport assuré vers le succès? Revue de détail sur les dernières années.

Être récompensé d'un prix d'automne, voilà qui accroît la lumière projetée sur un écrivain. Cela ne peut durer qu'un temps, il arrive aussi que cela dure toujours. Quoi qu'il en soit, être lauréat de la plus prestigieuse des distinctions littéraires, ça n'a pas de prix.Dans tous les cas (livre fortement médiatisé dès sa parution ou non), entre 75 % et 90 % des ventes se font après la récompense. Entre août et octobre 2013, Pierre Lemaitre avait vendu environ 100 000 exemplaires d'*Au revoir là-haut*. Une fois le Goncourt obtenu, il en écoule 390 000 de plus jusqu'à Noël (source Edistat). L'effet de levier est plus saisissant lorsqu'on évoque les cas d'Éric Vuillard et de Brigitte Giraud. Vainqueur en 2017 pour *L'Ordre du jour*, un livre paru au printemps, le premier était passé d'à peine 1 000 exemplaires en plusieurs mois à… 51 067 en deux semaines, et 422 000 en un an (source GfK).

Lauréate l'an dernier avec *Vivre vite*, la seconde écoula à peine 500 copies en plusieurs semaines, franchissant la barre des 25 000 dès la deuxième semaine de novembre, bouclant l'année sur un total de 187 203 ventes. À l'heure où nous écrivons ces lignes, *Vivre vite* avait trouvé 243 566 acquéreurs en un an (Edistat). En 2015, ce chiffre était de 280 000 pour *Boussole* de Mathias Énard. Trois ans auparavant, Jérôme Ferrari avait vendu 350 000 exemplaires de son *Sermon sur la chute de Rome*. Presque tous les autres lauréats ont dépassé la barre des 450 000 copies écoulées. Ainsi, l'éditeur indépendant Philippe Rey a vendu 550 000 exemplaires de *La Plus Secrète Mémoire des hommes* de Mohamed Mbougar Sarr, Goncourt 2021.

UN ENJEU EN LIBRAIRIES

Mais si les chiffres varient, le prestige demeure. « *Quoi qu'il arrive, le Goncourt, c'est une valeur* », reconnaît Anne Martelle, présidente du Syndicat de la libraire française (SLF). Également directrice de la librairie Martelle à Amiens, elle poursuit : « *Il n'y a même pas à défendre un prix Goncourt : les gens voient le bandeau et achètent, pour lire ou offrir. C'est un succès assuré, c'est surtout une valeur sûre.* » Les échos sont similaires en région parisienne, à Montreuil. Directrice de Folies d'Encre et administratrice du SLF, Amanda Spiegel souligne : « *Le Goncourt écrase tout, en matière de ventes. C'est un enjeu chaque année, mais il est toujours attendu – plus encore par les clients que par les libraires.* » Au SLF, on souligne que, depuis longtemps, « *les ventes du rayon littérature sont majoritairement des livres de poche* ». Et que le Goncourt annuel est de ces exceptions dont on est sûr de faire une valeur.



Jusqu'au printemps dernier, le record des ventes pour un Goncourt était détenu par *L'Amant* de Marguerite Duras (1984), qui s'est écoulé à plus de 1,5 million d'exemplaires. Un livre que les éditions de Minuit n'ont jamais ressorti en poche. C'est grâce à sa réédition chez Folio, en mai dernier, qu'Hervé Le Tellier s'apprête à lui passer devant : il y a un an, *L'Anomalie*, lauréat 2020, frôlait 1,2 million de ventes en grand format, et le format poche en totalisait 341 717 au 20 septembre 2023 (Edistat). Estimé par les écrivains et par la presse mais peu connu du grand public jusque-là, Le Tellier a bel et bien vu son patronyme accéder à la reconnaissance. Il risque fort de rester le champion des ventes Goncourt pendant longtemps. ■

Hubert Artus

Marguerite Duras (en haut) détient le record de ventes d'un Goncourt avec *L'Amant* talonné par *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier (ci-contre), lauréat 2020.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Entretien avec Didier Decoin

« LE JURY TRAVAILLE TOUTE L'ANNÉE À TITRE BÉNÉVOLE »

Lauréat en 1977 pour *John l'enfer*, élu en 1995 puis secrétaire général en 1997, l'actuel président de l'académie Goncourt nous explique les arcanes d'une institution qui tend aujourd'hui à se diversifier et à s'ouvrir à l'étranger.

L'an dernier, des jurés avaient désapprouvé le choix du roman de Brigitte Giraud *Vivre vite*. Comment va le prix Goncourt à la veille de ses 120 ans ?

Didier Decoin. De l'avis des membres de l'académie, il se porte bien. De l'avis des lauréats, le ressenti est identique. N'en déplaise aux esprits chagrins pensant qu'il trébuchera un jour, le prix Goncourt est toujours là, et il va bien ! La possibilité d'un prix ex æquo étant interdite, j'avais utilisé ma voix double pour *Vivre vite*, comme le règlement y contraint le président en cas de blocage. Ce n'était pas un privilège, mais une obligation. Je n'ai pas tranché par plaisir car j'ai senti que les autres jurés étaient aussi partagés. Association loi 1901 reconnue d'utilité publique, l'académie Goncourt est régie par deux systèmes de contrôle : des statuts et un règlement intérieur que les jurés sont tenus de respecter. Nos ministères de tutelle (l'Intérieur et la Culture) reçoivent chaque année le compte rendu de nos activités et le relevé annuel de nos comptes.

Qu'est-ce qu'un Goncourt idéal ?

D.D. Beaucoup de romans primés à partir de 1945 reflétaient le paysage social et intellectuel de l'après-guerre, comme *Mon village à l'heure allemande* (1945) de Jean-Louis Bory, *Les Forêt de la nuit* (1947) de Jean-Louis Curtis ou *Week-end à Zuydcoote* (1949) de

BENJAMIN DECOIB/STOCK

Robert Merle. *Les Racines du ciel* de Romain Gary, lauréat 1956, délivrait un message écologique prémonitoire. Ancien président, Hervé Bazin définissait le prix Goncourt comme la chambre d'écho des préoccupations culturelles du moment – du « *hic et nunc* », aimait-il à dire – en plus de son importance littéraire.

L'unanimité au sein du jury serait-elle exceptionnelle ?

D.D. Je pense à deux cas. Le roman de Francis Ambrière au titre ironique *Les Grandes Vacances* a été couronné en 1946, rétrospectivement pour 1940 car réservé à un écrivain prisonnier. Michel Tournier a reçu en 1970 le prix à l'unanimité, au deuxième tour, pour *Le Roi des Aulnes*. Mais seulement huit jurés sur les dix y avaient participé à cause de la mort de Pierre Mac Orlan et de Jean Giono, peu de temps avant la dernière réunion. Depuis que je suis élu, je me souviens de scores approchants : sept voix contre trois, dès le premier tour, pour *Les Bienveillantes [2006]* de Jonathan Littell et six voix contre quatre, au premier tour pour *Le Testament français* d'Andreï Makine en 1995.

En quoi consiste le travail d'un juré ?

D.D. Depuis le mois de mai, j'ai lu plus d'une centaine de romans pour la première sélection de rentrée. Pendant l'été, nous échangeons par courriers électroniques des fiches de lecture rapides qui sont des impressions à chaud. Chacun s'engage à ne pas les conserver et à les détruire. Celles de Patrick Rambaud étaient parfois d'une sévérité ou d'une drôlerie qui nous ravissaient. Nous lisons et travaillons toute l'année, à titre bénévole, pour nos autres prix de printemps récompensant un premier roman, une biographie, des nouvelles et un recueil de poésie. À l'occasion de nos « choix de l'étranger », nous nous déplaçons au-delà des frontières, parfois fort loin (Chine, Inde, Amérique latine…) pour présenter la littérature française contemporaine et, à travers elle, l'ensemble de notre culture. Nous entretenons pour ça, par le biais des instituts français, des relations particulières avec trente-sept pays. Nous préparons également la deuxième édition du Goncourt des détenus décerné par près de cinq cents prisonniers. Il soutient le développement de la lecture en prison. Sous cet angle, on a « dégermanopratisé » les prix littéraires. ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

« N'EN DÉPLAISE AUX ESPRITS CHAGRINS PENSANT QU'IL TRÉBUCHERA UN JOUR, LE PRIX GONCOURT EST TOUJOURS LÀ, ET IL VA BIEN ! »

Au cœur des intrigues

DES LAURÉATS PAS COMME LES AUTRES

Le prix, qui récompense essentiellement des fictions, produit lui-même de petites narrations, avec ses lauréats pour héros. Nous en avons sélectionné huit, qui racontent une autre histoire du Goncourt.

QUAND LE GONCOURT SE FAIT PRENDRE DE COURT

➔ ***Mal d'amour,* Jean Fayard,** 1931

Qui aura le prix Goncourt 1931 ? Philippe Hériat pour *L'Innocent*, chez Denoël, Jacques Chardonne pour *Claire*, chez Grasset, ou Antoine de Saint-Exupéry pour *Vol de nuit*, chez Gallimard ? La presse est unanime : le récit épique de Saint-Ex, qui retrace les débuts de l'aviation commerciale en Argentine, est ultra-favori. Las ! Victime de son succès, le roman remporte quelques jours plutôt le Femina, un prix créé en 1904 par vingt-deux femmes dans un mouvement de contestation du Goncourt. Contre toute attente, le Goncourt sera attribué cette année-là à Jean Fayard pour *Mal d'amour,* un roman dispensable chargé jusqu'à la gueule de clichés sur les femmes. Un retour aux envoyeuses, en somme !

QUAND LE GONCOURT RATE L'ÉLÉPHANT DANS LE COULOIR

➔ ***Les Loups,* Guy Mazeline,** 1932

« *Au début d'un après-midi d'avril 1892, Maximilien Jobourg, assis devant la table à jeu promptement débarrassée par la domestique, feuilletait le gros recueil usé des tragédies de Racine qu'il n'avait jamais abandonné depuis le collège. Ses longs doigts bagués, croisés sur l'ouvrage, le front incliné, la lèvre boudeuse* […]. » La suite est un pensum de 600 pages sur une famille d'industriels normands au XIXe siècle. Paru la même année, *Voyage au bout de la nuit* de Céline, pourtant donné favori et soutenu par Léon Daudet, est recalé, par trois voix contre six. Gallimard, chez qui l'auteur des *Loups* a déjà publié trois ouvrages, aurait favorisé son poulain…

QUAND LE GONCOURT PERMET UNE RETRAITE ANTICIPÉE

➔ ***Les Jeux sauvages,* Paul Colin,** 1950

Libérons-nous de nos carcans, lâchons tout, aimons la nature. Telle est la philosophie, simple et lumineuse, qui court dans ce premier roman conçu par le rejeton d'une famille de la bourgeoisie catholique de Sens.

Paul Colin est un réfractaire. Il a fui sa famille, il a fui le STO, il n'a aucun travail régulier. Envoyé par la poste alors que le déjà trentenaire est sans ressources, le manuscrit est publié par Gallimard. La presse loue « *la poésie de l'enfance sauvage, la liberté, la passion dévorante* ». Colin obtient le Goncourt à la surprise générale. Fidèle à lui-même, il acquiert une propriété vinicole avec le fruit des ventes et abandonne la vie littéraire après avoir publié, en 1959, un dernier roman encore plus écolo et subversif : *Terre paradis.*

QUAND LE GONCOURT REND REVANCHARD

***Les Mandarins,* Simone de Beauvoir,** 1954

Le 6 décembre 1954, Simone de Beauvoir obtient le prix pour *Les Mandarins,* chronique longuette retraçant la vie d'intellos de gauche germanopratins, parmi lesquels on reconnaît Sartre et Camus. L'ensemble de la presse s'était montré favorable au livre : « *Renversant mes prévisions, ce furent les critiques bourgeois qui trouvèrent que mon roman fleurait bon l'anticommunisme* », témoigna par la suite le « Castor » avec sa causticité habituelle. L'écrivaine n'alla pas chercher son prix et refusa toute interview – exception faite pour *L'Humanité Dimanche* – au prétexte de « *ne pas vouloir jouer le jeu* ». Elle avait en réalité très mal pris de ne pas avoir reçu le Goncourt 1943 pour *L'Invitée,* histoire d'un « trouple » d'intellectuels dans le Paris d'avant-guerre. Le prix avait été attribué par correspondance à Marius Grout, écrivain catholique passablement oublié depuis…

QUAND LE GONCOURT ÉCHOIT À UN PROTOFASCISTE

➔ ***Dieu est né en exil,* Vintila Horia,** 1960

Cette année-là, la librairie Arthème Fayard publie *Dieu est né en exil,* une réécriture un rien rouée des *Tristes,* fameux recueil des lettres composées par le poète latin Ovide au cours de son exil à Tomis, dans l'actuelle Roumanie. Rouée, car, au fil des pages et au contact de la population locale, l'Ovide de Vintila Horia, le pseudo d'un certain Vintila Caftangioglu, se convertit à une forme curieuse de protonationalisme anti-romain et anti-impérialiste. Rédigé dans un français très pur, l'ouvrage est couronné par le Goncourt au grand dam de Jean-Paul Sartre et du PCF. Sans doute alerté par le dictateur Ceauscescu, ce dernier révélera dans *Les Lettres françaises* le passé fasciste de l'auteur… qui ne recevra jamais son prix !

QUAND LE GONCOURT N'EST PAS DÉSIRÉ

➔ ***Le Rivage des Syrtes,* Julien Gracq,** 1951

Et si le meilleur moyen de faire la publicité d'un livre exigeant, écrit par un agrégé de géographie qui entremêle en virtuose le tragique d'un Kafka, l'absurde d'un Buzzati et la précision descriptive d'un Vidal de La Blache, était de refuser d'en faire ? C'est ce que fit Louis Poirier, dit Julien Gracq, en « *récusant publiquement* » le Goncourt, qui ne fut pas attribué cette année-là. Une première. Et un succès de scandale : 110 000 exemplaires vendus en quatre mois ! « *Il y a des écrivains pour qui la manne publicitaire n'excuse pas tout* », déclara Gracq. Hypocrisie ? C'est ce que pensait à l'époque un groupe de « surréalistes », qui tenta de kidnapper Gracq à la sortie du lycée où il enseignait, heureusement sans succès !

AFP

QUAND LE GONCOURT REND DÉPRESSIF

➔ ***L'Épervier de Maheux,* Jean Carrière,** 1972

Le Goncourt ? « *Un calvaire* », écrit Jean Carrière dans *Le Prix d'un Goncourt,* livre témoignage qu'il fit paraître quinze ans après l'obtention du prix pour *L'Épervier de Maheux.* Un texte magnifique, âpre et « gionesque », sur la vie dans les Cévennes au cœur des années 1950. Traînant une réputation d'écrivain régionaliste dans le milieu de la critique parisienne jalouse de l'immense succès populaire du roman – et qui ignora les quinze qu'il publia par la suite –, Carrière, en proie à de graves problèmes familiaux (un divorce, la mort d'un père écrasé par un chauffard…), tomba dans une dépression dont il ne se remit jamais vraiment : « *J'ai compté sans les chiens qui attendent la récompense et ne l'ont jamais. Ils ne m'ont pas fait de cadeau.* »

QUAND LE GONCOURT PRIME UN FANTÔME

➔ ***La Vie devant soi,* Émile Ajar,** 1975

17 novembre 1975. Paul Pavlowitch, un jeune trentenaire qui a pris pour pseudo celui d'Émile Ajar, remporte le Goncourt pour un deuxième roman plein de naïveté et de fraîcheur, et dont l'intelligentsia littéraire adore le style parlé empruntant au yiddish et à l'arabe. Suprême ironie : il est en réalité l'œuvre du cousin Romain Gary, sexagénaire catalogué auteur à succès et cordialement méprisé par la même intelligentsia ! Gary (de son vrai nom Roman Kacew) a de surcroît déjà obtenu en 1956 le Goncourt pour *Les Racines du ciel,* grand roman africain de la décolonisation. L'unique écrivain à avoir obtenu deux prix Goncourt dévoilera le pot aux roses dans un texte acerbe, *Vie et mort d'Émile Ajar,* publié à titre posthume en 1981, le rusé Gary n'ayant jamais été identifié de son vivant. ■

Jean-François Paillard

Paul Pavlowitch, alias Émile Ajar, se faisant passer pour l'auteur du Goncourt 1975, dans l'émission *Apostrophes*.

GEORGES GOBET/AFP – DROUANT

DES MOTS ET DES METS

À LA TABLE DES JURÉS

La gastronomie et les arts de la table sont indissociables du prix Goncourt. Depuis le 31 octobre 1914, le restaurant Drouant accueille les jurés au premier étage, dans le salon Goncourt avec vue sur la paisible place Gaillon près de l'opéra Garnier. « Les dix » s'y retrouvent à l'heure du déjeuner chaque premier mardi du mois (sauf l'été). Sur une idée d'André Billy en 1961, ils disposent d'un couvert en vermeil gravé aux noms, écrits en italique, de chaque titulaire et de ses prédécesseurs. Ils sont précieusement gardés dans un coffre en chêne foncé. Les jurés sont très attachés aux traditions. Si jamais leurs couverts ne sont pas mis sur la table ovale qui leur sert de bureau pour leurs séances de travail, Didier Decoin rappelle à l'ordre le maître d'hôtel. Aux fourneaux, Romain Van Thienen, chef exécutif, est le maestro. Le secrétaire général de l'académie est chargé de préparer le menu en collaboration étroite avec lui. Il comporte généralement un foie gras, un peu de caviar, des crustacés (un petit homard), une pièce de gibier (à poils ou à plumes), un poisson, du fromage et souvent une omelette norvégienne. La cave est excellente. Nul plat rituel ou fétiche. Ce qui n'interdit pas aux jurés d'exprimer une préférence. André Stil avait une passion pour le turbot. Ses neuf commensaux en ont profité. Didier Decoin s'est aventuré une fois à inscrire une bouillabaisse au menu. Les réactions furent tièdes : compliquée à manger, moins bonne qu'à Marseille. Quand un nouveau juré s'assied à la table ronde, on met les petits plats dans les grands. Bernard Pivot dégusta l'un des *« mots de sa vie »,* une poularde de Bresse demi-deuil, truffée et servie dans une sauce mousseline. Les frères fondateurs, deux lauréats et une ancienne présidente du prix ont leur nom à la carte : tout client peut aujourd'hui savourer une salade Colette, une tarte fine Romain Gary au caviar, un vol-au-vent façon frères Goncourt, et, pour les gourmands, une madeleine de Proust géante accompagnée de chocolat fondu et de crème fouettée.

Olivier Cariguel

En débat

LE GENRE DES PRIMÉS

La prestigieuse distinction a presque exclusivement été décernée à des romans. Rien n'oblige le jury à s'y restreindre, mais le voir s'ouvrir à d'autres formes de littérature a encore du mal à passer.

Régulièrement, le débat revient sur le tapis suscitant cartons rouges d'un côté, bâillements ou ras-le-bol de l'autre. Tel ou tel ouvrage plébiscité par le public et la critique n'aurait pas le droit de figurer dans la sélection du Goncourt au motif qu'il ne s'agirait pas d'un roman. Ce fut le cas, en 2002, pour *Les Ombres errantes* de Pascal Quignard ; en 2012 pour *Congo* d'Éric Vuillard ; et cette année, la discussion pourrait s'appliquer à *Triste tigre* de Neige Sinno.

Qu'en dire ? Le premier était présenté par l'éditeur comme un essai – et la plupart des amateurs de Quignard le jugent inclassable, comme l'ensemble de son œuvre. Le deuxième porte sur sa couverture rose la mention « récit ». Et le troisième est décrit par l'autrice elle-même comme une immersion. Une plongée « *dans une conscience, dans ce qui se passe dans ma tête quand je pense à (réfléchis à, me souviens de, essaie de raconter) ça* », c'est-à-dire les viols qu'elle a subis dans son enfance par son beau-père. Une œuvre inclassable, donc, aux dires de Neige Sinno, qui considère que son livre n'est ni une fiction, ni une autobiographie, ni un récit. Et tant pis si le jury du Femina l'a inscrit dans sa première sélection de « romans ».

On se souvient également de la déception générale quand *Le Lambeau,* de Philippe Lançon, n'a pas été retenu par le jury du Goncourt, en 2018, car il n'était pas une fiction. L'ouvrage dans lequel le journaliste relatait l'attentat du 7 janvier 2015 dans les locaux de *Charlie Hebdo,* et les nombreuses opérations subies des suites de ses blessures, a finalement obtenu le Femina. Prix Femina qui récompense « *une œuvre de langue française écrite en prose ou en vers* », sans aucune exigence de vérité ou de fiction.

Enfin, nous pourrions citer le Goncourt de l'année dernière, finalement remis à Brigitte Giraud pour *Vivre vite*. Un texte présenté comme un « *récit* » où elle détaille la succession d'événements ayant mené à la mort de son compagnon. Il l'a emporté en 2022 à l'issue de quatorze tours de scrutins, par six voix contre cinq au *Mage du Kremlin* de Giuliano da Empoli. Mais ce dernier avait reçu plus tôt le grand prix de l'Académie française. Pas sûr que le genre littéraire ait grand-chose à voir là-dedans.

LA MEILLEURE FAÇON DE TRANCHER

Que dit exactement le testament des frères Goncourt ? Le prix doit récompenser « *une œuvre d'imagination* » et sera donc décerné « *au meilleur roman, au meilleur volume d'impressions, au meilleur volume d'imagination en prose, et exclusivement en prose, publié dans l'année* ». Ce souci de la prose est important : il s'agissait là de le distinguer du prix de poésie remis par l'Académie française. Un terme aussi vague qu'« imagination » devrait permettre une certaine largesse d'esprit, tout comme l'énumération qui suit, et récapitule à peu près tous les genres de proses pratiqués à l'époque. L'imagination ne concerne pas seulement le fond, elle peut aussi s'appliquer à la forme, diront certains. En 2020, c'est autour de ce débat passionné que le sort de *Yoga* d'Emmanuel Carrère a été tranché.

Sélectionné dans la première liste du Goncourt, le livre de l'auteur *D'autres vies que la mienne* a créé une polémique quand Hélène Devynck, l'ex-épouse d'Emmanuel Carrère, a dénoncé un faux récit autobiographique ne respectant pas sa vie privée. *Yoga,* disait-elle, laissait trop de latitude à l'imagination de son auteur. Pas assez, à en croire la décision du jury du Goncourt, qui a finalement décidé d'écarter le titre de sa deuxième sélection. Ce n'était pas une œuvre « d'imagination », mais un texte à la lisière de la vérité et de la fiction. Il suffirait donc de choisir son camp. À bon entendeur. ■

Gladys Marivat

En haut : Pascal Quignard.
Ci-contre : Brigitte Giraud et Philippe Lançon.

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN – BERTRAND GUAY/AFP – CHRISTOPHE ARCHAMBAULT/AFP

Mise au point

DES AUTRICES HORS GONCOURT

En cent vingt ans d'existence, l'académie, réservée à ses débuts aux *« seuls hommes de lettres »*, n'a couronné que treize romancières. Un déséquilibre révélateur de la place mineure accordée aux femmes dans le domaine de la création.

« *Dans le meilleur des cas, ces jolis animaux atteignent à l'intelligence du singe* », lit-on, à propos des femmes, dans le *Journal* des frères Goncourt. « *Sa pensée moud dans le vide* », poursuivent-ils. « *Superficielle dans la conversation, intrigante, moralement méprisable* », la femme est également « *dépourvue de sens littéraire* ». Si le fameux *Journal* de « Juledmond » épingle sans complaisance leurs contemporains des deux sexes, une distinction s'impose : « *Il y a des hommes, il y a une femme.* » Autrement dit : toutes appartiennent à la même espèce, aucune n'est à sauver. Comment s'étonner qu'au moment de fonder la première académie Goncourt seuls « *dix hommes de lettres de talent* » fréquentant le « Grenier » du 53, boulevard de Montmorency soient admis à remettre ce qui allait devenir le plus prestigieux des prix littéraires ?

Dès 1904 pourtant, soit un an après la remise du premier prix Goncourt à John-Antoine Nau, une femme, Myriam Harry, fait partie de la sélection, et son roman *La Conquête de Jérusalem* s'impose même comme favori. Le jury lui préférant Léon Frapié, vingt-deux collaboratrices du magazine *La Vie heureuse* l'accusent de misogynie et fondent, en réaction, le prix Femina. Il faudra attendre 1944 pour qu'une lauréate (Elsa Triolet, pour *Un accroc coûte deux cents francs*) soit récompensée par un Goncourt, mais le prix suscite des commentaires extrinsèques à la qualité de l'œuvre. « *Les Goncourt ont fait coup triple,* commente Paul Léautaud, *la dame Triolet est russe, juive et communiste. C'est un prix cousu de fil rouge.* » L'académie compte alors parmi ses membres Colette qui, après Judith Gautier (fille de Théophile), est seulement la deuxième femme à faire partie du jury. C'est sous sa présidence que sera élue la seconde lauréate en 1952 : Béatrix Beck, pour *Léon Morin, prêtre.*

LES GRANDES OUBLIÉES

En cent vingt ans de Goncourt, seules treize femmes ont obtenu le prix, dont quatre depuis le début des années 2000. Treize lauréates, mais combien d'oubliées ? Si Simone de Beauvoir, Edmonde Charles-Roux, Marguerite Duras et Paule Constant ont reçu le précieux sésame, l'absence de Françoise Sagan, Marguerite Yourcenar, Violette Leduc et Annie Ernaux détonne (au même titre, au demeurant, que celle de Saint-Exupéry, Céline et Le Clézio).

Le 10 juillet 2022, Didier Decoin, actuel président de l'académie Goncourt, déclarait dans les colonnes du *Journal du Dimanche* : « *On aimerait couronner davantage de livres écrits par des femmes, mais ils manquent à l'appel.* » Une affirmation corroborée par l'enquête menée en 2016 par le ministère de la Culture sur la situation économique des auteurs du livre, avec 38 % d'autrices recensées dans l'ensemble du paysage littéraire français. Au-delà du jury Goncourt (qui se rapproche désormais de la parité en comptant quatre femmes pour dix membres), le profil type du juré reste celui de l'homme blanc aux tempes grisonnantes. Une surreprésentation du masculin dans les élus comme dans les électeurs qui n'est que le reflet de la place historiquement réservée aux femmes en littérature, et plus généralement dans le domaine de la création. Dans *Cachées par la forêt* (La Table Ronde, 2018), l'historien Éric

Dussert exhume de l'oubli cent trente-huit femmes de lettres (dont certaines auraient mérité leur Goncourt) et écrit : « *Au moment où l'on apprend que, peut-être, la première femme créatrice de littérature était une princesse mésopotamienne de la ville d'Ur, Enheduanna, prêtresse d'un culte oublié et poète sumérienne devançant de deux mille ans Homère, il est l'heure de s'interroger sur nos prétendus acquis.* » ■

Laëtitia Favro

En haut à gauche : Myriam Harry, à l'origine du prix Femina en 1904.
Ci-dessus : Elsa Triolet, première femme lauréate du Goncourt en 1944.

COLLECTION DUPONDT/AKG IMAGES – AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Sélection

DIX GONCOURT À RELIRE OU…

Les amateurs de littérature connaissent bien les récents prix Goncourt. Mais les plus anciens ? Petit florilège d'excellents livres primés sortis des mémoires… et d'erreurs de casting dispensables.

LÉON FRAPIÉ
La Maternelle
1904

On déplore souvent les difficultés de l'école publique, notamment de la maternelle ; mais qu'en était-il au début du siècle dernier ? C'est le sujet de *La Maternelle* de Léon Frapié, prix Goncourt 1904. Ce roman raconte l'histoire d'une jeune diplômée qui, forcée de prendre un emploi d'institutrice à Montmartre, découvre la terrible condition des enfants pauvres, l'inadaptation totale de l'enseignement qui leur est proposé, et l'absurdité des conditions de travail – classes de soixante élèves, etc. Mari d'une institutrice, Frapié n'a pas eu à chercher loin pour documenter ce roman fidèle aux préceptes du naturalisme, un peu vieilli mais toujours poignant.

FRANCIS DE MIOMANDRE
Écrit sur de l'eau…
1908

Comme il a du charme, ce petit roman de Francis de Miomandre, jeune dandy pétillant arrivé de Marseille, dont c'est le premier livre publié ! C'est justement dans cette ville que réside le héros, Jacques de Meillan, un garçon désinvolte et pensif, qui soupire après l'amour et se prépare pour son premier bal. « *Léger comme une bulle, inconsistant, bizarre* », selon les mots d'André Gide, *Écrit sur de l'eau…* est un lauréat surprenant, d'une frivolité absolue, en décalage complet par rapport à l'époque dominée par des romans naturalistes autrement plus sérieux… Son prix ne rapportera pas grand-chose à l'auteur, car l'éditeur, l'imprévoyant Sicard, n'a pas su le réimprimer assez vite pour en profiter !

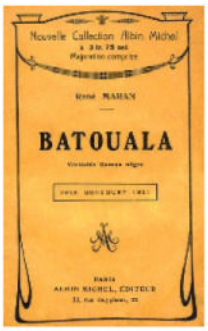
ALPHONSE DE CHÂTEAUBRIANT
Monsieur des Lourdines
1911

Alphonse de Châteaubriant (avec un t) est infréquentable aujourd'hui car il fut un collaborateur fervent, partisan de l'Allemagne hitlérienne. Son œuvre antérieure à la guerre demeure néanmoins appréciée des amateurs, notamment *Monsieur des Lourdines,* prix Goncourt 1911, qui connut dans les années 1960 un joli retour de flamme en livre de poche. M. des Lourdines est un « *gentilhomme campagnard* », fier de son beau domaine dans le Poitou. Il risque hélas de tout perdre à cause des folies de son fils, un enfant gâté qui dilapide des fortunes chez le tailleur et aux tables de jeu. Un beau livre sur les rapports père-fils, la mésentente et l'ingratitude, qui mérite d'être redécouvert.

ERNEST PÉROCHON
Nêne
1920

À première vue, le Goncourt 1920 ne fait pas envie : un auteur au nom pittoresque, un titre cryptique, des airs de roman régionaliste, une préface de l'éditeur berrichon Gaston Chérau qui promet « *un beau roman de chez nous* »… Et pourtant ! *Nêne,* l'histoire de cette jeune femme embauchée dans les Deux-Sèvres au service d'un veuf pour s'occuper de ses deux enfants, reste tout à fait lisible aujourd'hui. Le style limpide est un peu daté, mais il a de la patine, et l'attachement de l'héroïne aux enfants donne lieu à une belle étude de caractères. Pérochon est l'auteur d'un autre roman fameux, *Les Gardiennes,* adapté en 2017 par Xavier Beauvois. Pas si oublié que ça, Ernest !

RENÉ MARAN
Batouala
1921



René Maran fut, en 1921, le premier auteur noir – il était d'origine martiniquaise – récompensé! Fonctionnaire en Afrique équatoriale française, c'est pour tromper l'ennui qu'il écrivit *Batouala,* un « *roman nègre* » où il entendait parler de l'Afrique en adoptant, pour une fois, le point de vue d'une tribu, et non celui d'un colon. Sa critique des abus du colonialisme lui vaudra de sévères reproches, *La Dépêche coloniale* allant jusqu'à voir dans le choix de l'académie Goncourt « *une mauvaise action* » politique… Cet intéressant roman vaut encore aujourd'hui pour ses descriptions minutieuses des paysages et coutumes tribales, celles-là mêmes qui lui furent reprochées par la critique à l'époque.

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES
La Marge
1967

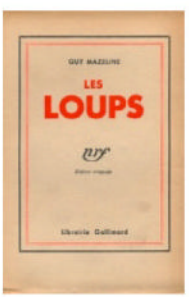
Elle est certes passée de mode, la prose souveraine et raffinée d'André Pieyre de Mandiargues, et ses romans ont moins marqué que ses contes et récits brefs, remis à l'honneur en 2009 dans un beau volume de la collection « Quarto ». Pour la petite histoire, il paraît que *La Marge* fut en 1967 un second choix du jury Goncourt, qui se plaignait de ne pas trouver dans la production de l'année un lauréat plus jeune… Mais qu'importe, ce roman méritait son prix et vaut la peine d'être rouvert: dérive hallucinée d'un homme dans les bas-fonds de Barcelone, au contact des prostituées et des marginaux, il a conservé tout son mystère, sa noirceur, son impassible beauté.

… À DÉFINITIVEMENT OUBLIER

HENRY MALHERBE
La Flamme au poing
1917

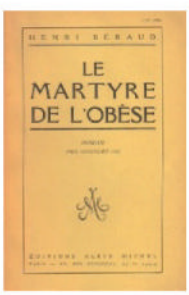
Roman du journaliste Henry Malherbe, *La Flamme au poing* méritait-il le prix? Pas sûr, si l'on s'en tient à ses seules qualités littéraires. Mais en 1917, l'heure n'est pas à l'art pour l'art: comme elle l'avait fait en 1916 avec *Le Feu* d'Henri Barbusse, l'académie se devait de couronner un combattant animé de la flamme patriotique, pour remobiliser troupes et opinion. Peu importe que Malherbe frôle la caricature quand il parle des « *Teutons* », et l'emphase quand il parle des poilus, « *soldats habillés d'un bleu clair, zébré de boue blonde* », qui sont « *le ciel et le sol de France en action* »…

GUY MAZELINE
Les Loups
1932



On est injuste avec Mazeline. Tout le monde regarde ses *Loups* comme la pire erreur de casting du prix Goncourt, au motif qu'il a ravi la place au *Voyage* de Céline. Mérite-t-il pour autant le dédain universel? Allez, soyons honnête: on peine à entrer dans cette copieuse saga classique sur une famille d'industriels normands au XIXe siècle, « *ampoulé*[e] *et boursouflé*[e] *par l'abus des épithètes et des adverbes, emmêlé*[e] *dans l'écheveau d'une intrigue de guingois* », selon les mots de Thierry Clermont. De toute façon, le livre est introuvable, sauf chez les libraires d'anciens.

HENRY BÉRAUD
Le Martyre de l'obèse
1922



L'auteur de ces lignes a plus d'une fois tenté de lire *Le Martyre de l'obèse,* acheté dans une solderie pour son titre aguicheur, et pour son prix Goncourt 1922. Las! Il a toujours abandonné avant la fin. Elle est pourtant drôle, cette comédie sans prétention sur un obèse, ami d'un couple, qui, le jour où Madame s'enfuit, part avec elle autour du monde, tandis que Monsieur les pourchasse. De là à la lire en entier… On peut voir à la place l'adaptation de Pierre Chenal, qui date de 1933, ou lire *Le Vitriol de Lune,* paru l'année précédente et couronné conjointement.

PAUL COLIN
Les Jeux sauvages
1950

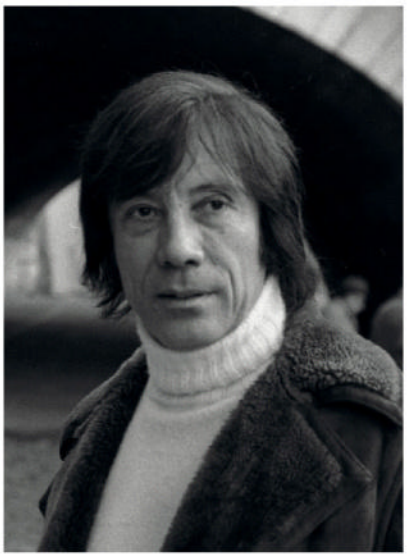
Paul Colin est couronné à 30 ans pour son premier roman. Paul Colin? L'histoire l'a oublié, et pour cause: il ne publiera en 1959 qu'un autre livre, puis se retirera pour s'occuper de son domaine vinicole. Étrange histoire d'enfants livrés à eux-mêmes dans la campagne solognote, *Les Jeux sauvages* n'est pas dénué d'un certain charme, sans avoir de quoi marquer. En 2008, un futur membre du jury Goncourt, Pierre Assouline, s'étonnait dans *Le Monde* qu'un roman « *aussi insignifiant* » ait pu être publié. Paul comment, déjà?

Bernard Quiriny

Au sujet du prix

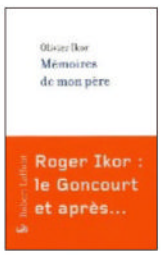
L'ENCRE COULE À FLOTS

Si le Goncourt suscite comédies et tragédies, il était naturel qu'il devienne un thème littéraire, dont se sont emparés bien des auteurs, témoignant de leur expérience ou explorant son histoire.



L'histoire et les tribulations du Goncourt ont donné du grain à moudre à quantité de témoins et d'observateurs. Qu'ils soient lauréats, auteurs, jurés, critiques, avocats ou universitaires, leurs volumes – une cinquantaine dont une bonne trentaine uniquement sur le prix – ont contribué à entretenir le feuilleton de la vie littéraire entre vérités et légendes, secrets et fantasmes. Parmi *Les Bêtes à Goncourt,* titre de l'opuscule de Roger Gouze publié en 1973, des lauréats ont publié des livres plus personnels et plus touchants, non sans douleur. Un écrivain n'est pas forcément préparé ou apte à une telle consécration. Professeur de lettres agrégé au lycée de Haguenau, Jean-Louis Bory, couronné en 1945 pour son premier roman, *Mon village à l'heure allemande,* eut « *les pattes brisées* ». Il n'avait que 25 ans. En matière de tsunami intérieur et familial, la grande référence est *Le Prix d'un Goncourt,* récit autobiographique et journal de la dépression de Jean Carrière, lauréat 1972 pour *L'Épervier de Maheux,* qui s'écoula à près de 2 millions d'exemplaires. Passé de l'état d'auteur discret à celui de vedette, il a franchi d'un bond les étapes de la notoriété. Une série de malheurs s'abattit sur lui, son père mourut d'un accident en pleine tournée « *harassante* » des librairies à Nancy où Carrière, épuisé, avait accepté de promouvoir son livre lors d'une ultime rencontre. Elle devait signer la fin des « *niaiseries rabâchées devant les micros et les caméras* ». Pour lui, « *le prix Goncourt est l'archétype de l'arme à double tranchant, et la tâche la plus urgente pour un écrivain qui l'a obtenu est de s'en faire blanchir par l'oubli* ».

Un fils de lauréat a même écrit sur la vie après le Goncourt. Elle n'a pas été très heureuse. Journaliste et romancier, Olivier Ikor avait 7 ans lorsque son père, Roger, reçut le Goncourt 1955 pour *Les Eaux mêlées,* deuxième tome d'une saga historique, « Les fils d'Avrom », qui a pour thème l'intégration en France d'une famille juive fuyant les pogroms tsaristes. Dans *Mémoires de mon père,* il raconte sa redécouverte de l'œuvre paternelle et comment le prix « *s'abattit comme une déferlante* » sur Roger et les siens. Ils faillirent « *s'y noyer* ». En contrepoint, le portrait biographique de Roger Ikor, figure intellectuelle socia-



En haut : Jean Carrière, lauréat en 1972, auteur du *Prix d'un Goncourt,* récit autobiographique sur le tsunami interieur et familial qui suivit la consécration. En bas : Roger Ikor, couronné en 1955, dont la vie après le Goncourt est au cœur de *Mémoires de mon père,* sorti en 2013 et écrit par son fils, Olivier Ikor.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2022/BRIDGEMAN IMAGES – AFP

liste méconnue et engagée à la fin de son existence contre les dérives sectaires après le suicide de l'un de ses enfants, pointe la stérilisation (temporaire) de l'imagination : le prix Goncourt l'empêcha pendant longtemps d'élargir son univers littéraire hors de la thématique juive.

ARPENTER LA VIE LITTÉRAIRE

Trente-trois ans après sa consécration surprise en 1990 pour son premier roman, *Les Champs d'honneur*, Jean Rouaud dévoile les coulisses de « *la transmutation de la citrouille en carrosse, du marchand de journaux en Prix Goncourt* ». Sa *Comédie d'automne* est un retour vers le passé écrit avec humour et flegme. Sa solide personnalité a résisté au « grand barnum ». Kiosquier avenue de Flandre dans un quartier populaire du 19e arrondissement parisien, il a d'abord été préservé de la pression par sa qualité d'outsider. Son ascension vers le Goncourt relève du conte de fées. Fait unique dans l'histoire du prix, Hervé Bazin lui écrivit une lettre officielle pour lui demander de candidater en envoyant « *à toute son équipe* » (formule signée Rouaud) son livre qui ne figurait pas dans la première liste. Jérôme Lindon, par souci d'économies, s'était dispensé de le leur faire parvenir. Lindon – c'est une révélation du témoignage de Jean Rouaud – avait misé sur l'autre premier roman de la rentrée, *Lisbonne, dernière marge* d'Antoine Volodine. L'attachée de presse de la maison le recommandait aux journalistes au détriment de celui de Jean Rouaud qui intégrera, à la surprise générale, la deuxième liste d'octobre. À la fin, l'« *employé de presse au plus bas de l'échelle* » bat « *le favori* », Philippe Labro, homme de réseaux et patron de radio.

Le Goncourt, érigé en symbole de la passion française des distinctions, a inspiré un court essai à Arnaud Viviant, critique littéraire et juré des prix Décembre et de Flore. Dans *Station Goncourt*, il reconnaît être juge et partie. Les prix sont « *des machines kafkaïennes qui semblent avoir été inventées pour déchirer sans cesse l'écrivain entre son désir symbolique de littérature, et son désir prochain de reconnaissance littéraire* ». Parlant d'expérience, et à l'aide de références butinées çà et là, il brosse un panorama à l'humeur confraternelle. Une pente chronologique a conduit le journaliste et romancier Pierre Assouline, élu en 2012 à l'académie Goncourt, à arpenter cent dix années de vie littéraire chez les Goncourt au micro de France Culture en 2013. *Du côté de chez Drouant* reprend ces entretiens mais développés et enrichis. Le tableau serait incomplet sans faire place à un détracteur. La pochade survoltée de Iegor Gran, *Le Truoc-nog*, s'attarde sur le calvaire enduré par « *Goncourable* », figure de l'écrivain français qui se monte la tête, semblable à « *un malade qui somnole tranquillement dans la salle d'attente alors que le médecin, lui, est déjà au courant du terrible diagnostic* ». Nouvelle confirmation qu'un livre, étoilé par le Goncourt ou pas, a vraiment le pouvoir de changer une vie. ■

Olivier Cariguel

Jean Rouaud.

JF PAGA/GRASSET

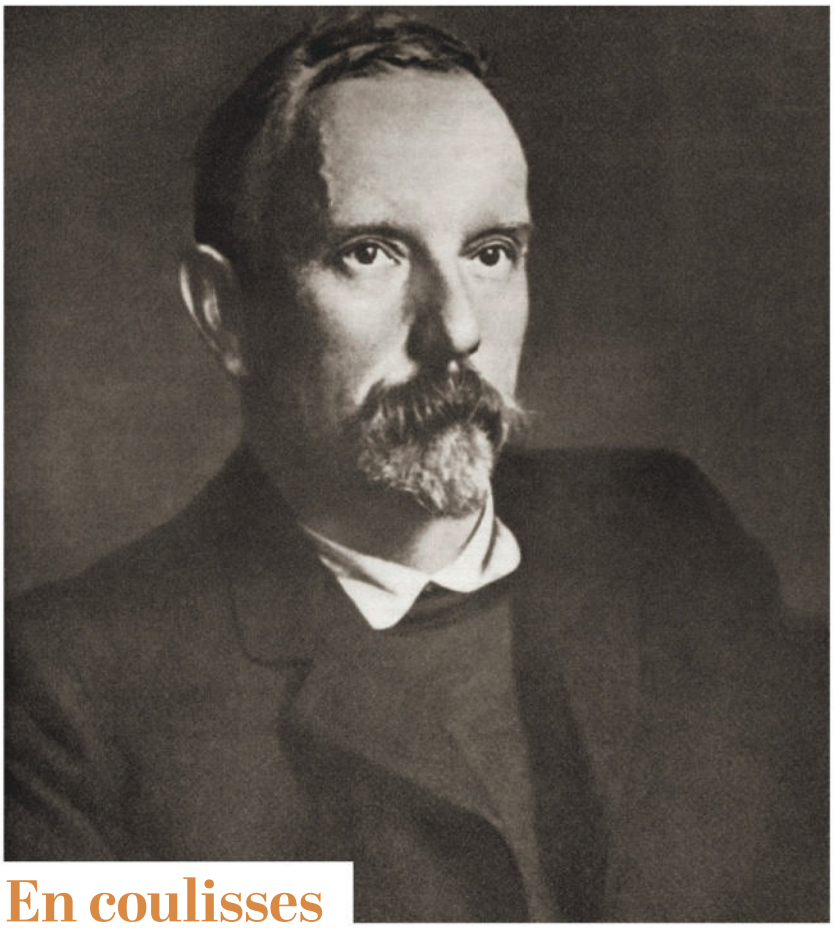
1903-2023, UNE LONGÉVITÉ HONORÉE

Pour ses 120 ans, le prix Goncourt méritait bien une telle somme, exhaustivement offerte par deux historiens chevronnés.

En partant du testament d'Edmond de Goncourt, Catherine Valenti et Jean-Yves Le Naour, spécialistes, l'une des héritages culturels, l'autre du XXe siècle, ont reparcouru l'histoire du prix jusqu'à Brigitte Giraud, lauréate 2022. Ils se sont donné la peine de lire chaque roman primé et de les resituer dans leur contexte, année par année. Leur somme a du souffle. C'est une chevauchée de longue haleine, une chronique au style alerte, un ouvrage encyclopédique de référence. Cette profondeur de champ fondée sur de nombreuses sources (excepté les archives de l'académie, précieuses pour le décompte des votes) met au jour la tonicité des débats, les surprises, les polémiques, les rancunes immortelles, les exclusions au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et les démissions, certaines fracassantes, qui ont rythmé la vie du plus prestigieux prix littéraire français. En cent vingt ans, des lauréats, sans parler de quelques jurés, sont passés à la trappe. Prix Goncourt 1915 à l'unanimité, *Gaspard* de René Benjamin n'était qu'une suite de *« clichés navrants sur les soldats de 1914 »* au moral d'acier. Trente années plus tard, l'un des jurés avoua que c'était un mauvais choix ! Il réglait ses comptes avec Benjamin, élu entre-temps au sein des dix et pétainiste fervent, inscrit sur une liste noire à la Libération. La postérité est impitoyable pour les livres garantis d'époque ou consacrés du fait de la stratégie d'éditeurs. *Les Bagages de sable*, un roman d'Anna Langfus sur le génocide juif, doit son couronnement en 1962 aux appuis de Gaston Gallimard parmi des jurés qu'il édite. Longtemps décrié, l'attelage Gallimard-Grasset-Seuil nommé « Galligrasseuil », un mot-valise dont la paternité est disputée (Bernard Frank ou l'éditeur Pierre Belfond ?), a depuis perdu de sa vélocité. L'aréopage des jurés, lui, a su se régénérer sur la durée. **O.C.**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

120 ANS DE PRIX GONCOURT. UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE FRANÇAISE
JEAN-YVES LE NAOUR, CATHERINE VALENTI
576 P., OMNIBUS/PERRIN, 27 €



UIG/UIG/AKG IMAGES

En coulisses

L'ACADÉMIE VUE PAR JULES RENARD

Membre du jury Goncourt de 1907 à sa mort en 1910, Jules Renard dévoile ce qui s'y joue dans son célèbre *Journal*. Et ce n'est pas toujours glorieux…

Il fut bien content, Jules Renard, d'être nommé en 1907 au couvert de Huysmans, décédé la même année : friand d'honneurs, toujours en quête de reconnaissance, admirateur avoué d'Edmond de Goncourt, il avait besoin aussi de la rente annuelle de 4000 francs offerte aux membres du jury, pour garantir leur indépendance. Dès le début, il s'acquitte consciencieusement de sa tâche : il reçoit les lauréats pressentis venus se faire connaître, lit les romans avec soin, vient aux délibérations avec des notes. Las ! Il est le seul. Très vite, il confie à son *Journal* ses désillusions sur le Goncourt. Aux réunions, les commérages vont bon train. Ses collègues, qu'il n'estime guère, parlent moins de littérature que d'argent, de bonne chère, de politique. L'affaire Dreyfus est dans tous les esprits ; Daudet, Élémir Bourges, Rosny aîné affichent leur antisémitisme, au désespoir du dreyfusiste Renard. *« C'est un milieu où, si l'on ne se surveillait pas, on lâcherait très vite ses amis juifs et les idées auxquelles on doit tenir. »*

Surtout, le manque de sérieux des délibérations l'afflige. Rosny aîné, sourd comme un pot, n'entend que la moitié de ce qui se dit. De temps en temps, *« il chante, ou siffle, ou va chercher son pardessus pour le mettre sur ses épaules »*. Paul Margueritte, lui, sèche les réunions, outré que Renard ait été pris à la place de son frère Victor ; mais il vote quand même par correspondance, sans avoir débattu, au mépris du règlement ! Observateur impitoyable, Renard note les conversations, les répliques, les blagues un peu grasses entendues aux réunions ; le *Journal,* note Stéphane Gougelmann, spécialiste de Jules Renard, devient *« un formidable bêtisier »*. Daudet parle d'une femme dans un salon, qui a un cordon sous ses jupes. *« On a tiré : c'était un ténia. »* Comme on le voit, ça vole haut. Les votes, eux, font l'objet de multiples pressions, sans que cela émeuve grand monde. La relation par Renard du vote de 1907 est édifiante. Deux ministres, Clemenceau et Poincaré, ont carrément écrit à Octave Mirbeau pour soutenir le journaliste Jean Vignaud, auteur de *La Terre ensorcelée*. Le même Vignaud a également intercédé en faveur du juré Paul Margueritte pour qu'il vende un roman au *Petit Parisien*. Valeur du service : 15000 francs ! Le prix ira finalement à Émile Moselly, l'auteur de *Terres lorraines* ; mais quelle désillusion pour Renard !

Sans doute le récit du *Journal* est-il partial, car il ne note que les mauvais côtés de l'académie, passant sous silence les bons moments, qui ont sans doute eu lieu ; mais le ton dominant est donné, celle d'une terrible déception. Au bout de quelques mois, Renard pense même à démissionner, à cause d'un article ordurier de Daudet sur Zola, dont il admire l'engagement dreyfusiste. *« Irai-je tout de même dîner ce soir avec Léon Daudet chez Goncourt ?* se demande-t-il. *Est-ce que je ne devrais pas envoyer toute cette Académie à la balançoire ? Oui, si j'étais riche*. » Bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis cette époque lointaine où l'académie, toute neuve, n'avait pas encore sa respectabilité d'aujourd'hui. Qui sait si un émule de Renard ne se cache pas parmi les jurés actuels, qui, comme lui, note ses impressions dans un journal ? Il nous permettra de savoir, un jour, si les mœurs académiques ont changé depuis lors… ■

Bernard Quiriny

Écoutez

EUROPE 1 MATIN ET *LEVEZ-VOUS DU BON PIED*

7H - 9H

DIMITRI PAVLENKO
SONIA MABROUK
GASPARD PROUST

Europe 1

Capa Picture s / Europe 1

L'auteur franco-suisse a publié fin août *La Troisième Main*, un roman fantastique (dans tous les sens du terme) sur un homme nanti d'un bras en plus. Lui-même est un talentueux touche-à-tout, à la fois auteur, magicien et mille autres choses. *Lire Magazine* l'a rencontré chez lui, à Paris.

Arthur Dreyfus
AUX MAINS D'ARGENT

Au début du XIXe siècle, on rêvait comme Victor Hugo d'être « *Chateaubriand ou rien* ». À la fin du XXe, à Lyon où il est né en 1986, le jeune Arthur Dreyfus se voyait plutôt avec la cape et la baguette de sorcier d'Harry Potter, ainsi qu'il nous le raconte assis dans le salon de son appartement parisien, non loin du parc des Buttes-Chaumont : « *L'existence humaine est lourde, souvent chargée… Quand on ne vit pas dans une famille déchirée, il y a des moments dans l'enfance où l'on est libéré de ce poids grâce à l'imaginaire. Par exemple, le dimanche matin, quand on mange son bol de céréales devant la télé, les dessins animés,* Inspecteur Gadget… *C'est l'équivalent de la prise de drogue à l'âge adulte, mais pour les enfants – on est hors du réel, immergé dans quelque chose d'autre, qui nous fait plaisir et n'est pas mauvais pour la santé. J'éprouvais aussi ça en lisant* Harry Potter *à 8 ou 9 ans : j'étais prêt à sauter le dessert pour replonger dans mon lit et dans mon livre. J'ai repensé à cette sensation en écrivant* La Troisième Main *: je ne faisais pas un nouveau* Harry Potter, *mais je voulais trouver une poésie, que le lecteur puisse se sentir dans un autre monde en me lisant, qu'il y croie. Enfin, le personnage de Potter est un modèle pour le mien : j'aimais l'idée d'un petit garçon défaillant, pas comme les autres, dont la différence devient la force, puis le destin.* »

Le héros de *La Troisième Main* est un jeune homme qui, en 1914, vit une expérience peu banale : une sorte de nouveau Frankenstein lui greffe au ventre le bras d'un soldat allemand – un bras qui suit ses propres humeurs et entraîne le pauvre garçon dans toutes sortes de péripéties burlesques, tant professionnelles que sentimentales.

FAÇON TRENET PLUTÔT QUE DUSTAN

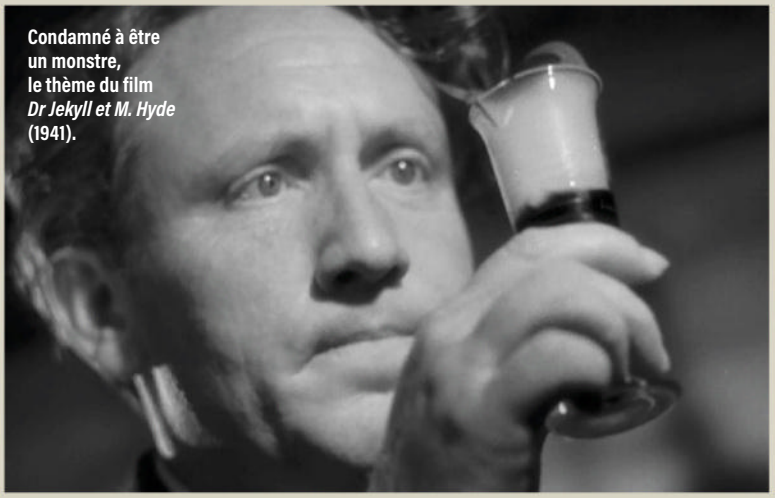
On sent à la lecture du livre, à la fois farfelu et profond, que cela ne vient pas de nulle part, ce que Dreyfus nous confirme : « *Ma mère voulait m'appeler Paul, mais elle y avait renoncé pour que je n'aie pas "P.D." comme initiales. À 15 ou 16 ans, quand mes parents ont découvert mon homosexualité, ils l'ont très mal vécu. Mon père m'a lancé des imprécations, il m'a assuré noir sur blanc que ma vie serait un désastre, que la société me tournerait le dos, que je passerais pour un monstre, etc. C'est de là, au fond, qu'est né mon roman : avoir été transpercé par quelque chose que vous n'avez pas choisi, qui est vivant, et qui va transformer votre vie, et le regard que les autres portent sur vous. La troisième main de mon livre n'est pas qu'une métaphore de la pulsion sexuelle, elle incarne tout ce qui bouillonne en nous, que l'on n'arrive pas à contrôler, que l'on cache, que l'on apprivoise peu à peu…* »

Bien que Dreyfus, homme affable et drôle, ne soit pas du genre à se victimiser, on sent que ses années de lycée à Lyon restent une blessure. Il comprend alors qu'il doit partir pour Paris, « *ville de l'art et de l'amour* », et met les bouchées doubles pour être pris en prépa dans la capitale. Bingo : il n'est pas reçu à Poudlard, mais encore mieux, à Henri-IV. À lui « *la vie de bohème, façon Charles Trenet plus que Guillaume Dustan* » : « *Je pense à sa chanson* Revoir Paris, *aux quais de Seine, au bois de Vincennes. Dans la cour d'Henri-IV, j'avais trouvé un endroit où, en montant sur une poubelle, on pouvait escalader et faire le mur – ça m'est arrivé souvent. Je n'étais pas du tout alors dans la folie des nuits parisiennes, dans un tourbillon sexuel. J'étais romantique, à la recherche de rencontres joyeuses et poétiques…* »

Amicalement, il se lie régulièrement avec des gens plus âgés, tels Noël Herpe, Marceline Loridan-Ivens, Dominique Fernandez ou l'auteur de théâtre Pierre Barillet : « *Pierre est la personne qui a le plus compté pour moi. Quand on me l'a présenté, il n'avait pas loin de 90 ans, et il est devenu mon meilleur ami. Pierre a écrit* Potiche *et* Fleur de cactus, *pièce qui, avec Lauren Bacall et Ingrid Bergman, est restée très longtemps à l'affiche à Broadway. Il avait très bien connu Trenet et Cocteau.* » Et Arthur de nous montrer, sur le mur qui lui fait face, plusieurs dessins de Cocteau que Pierre Barillet lui avait légués à sa mort en 2019.

UN GRAND-PÈRE RÉSISTANT

Le rapport aux aînés, la filiation, c'était le sujet du premier roman de Dreyfus, *La Synthèse du Camphre*, paru chez Gallimard en 2010, où il rendait hommage à son grand-père maternel : « *J'ai grandi avec le récit de sa déportation. C'est lui qui a été mon père, plus que mon père biologique. Résistant, il faisait passer des parachutistes français et anglais en Espagne avant d'être arrêté. C'était un homme complet, un chimiste qui aimait la littérature, l'histoire, la peinture – alors que j'ai l'impression, aujourd'hui, que les ingénieurs sont rarement émus par Botticelli… Il est mort à 100 ans et a toujours défendu mordicus la vie. Rien n'était plus précieux à ses yeux. Je me dis parfois que mon instinct de survie vient de lui. J'ai hérité d'une vie qui a failli ne pas exister et a rejailli comme par miracle. Parfois, ça a un sens concret pour moi, même si la déportation peut mener vers des zones d'ombre…* » •••



Condamné à être un monstre, le thème du film *Dr Jekyll et M. Hyde* (1941).

ESTHÉTIQUE DE LA DIFFORMITÉ

Greffé aux obsessions de l'auteur, *La Troisième Main* joue avec les codes du genre, prenant la forme d'une épopée fantasque et lumineuse où se loge une métaphore de notre inconscient.

Parfois, un écrivain a un coup de génie. C'est ce qui est arrivé à Arthur Dreyfus il y a dix ans quand il a eu l'idée de départ de *La Troisième Main*. Un garçon sans histoire né à Besançon, Paul Marchand, va voir sa vie être transformée par la Première Guerre mondiale. S'approchant trop près du front où explosent des obus, il reçoit dans le ventre le bras d'un soldat allemand et tombe dans le coma. À son réveil, il s'aperçoit qu'un savant maléfique lui a greffé ce maudit bras, et qu'il ne pourra jamais s'en débarrasser. Il est condamné à être un monstre. Le lecteur pense à des grands classiques (*L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde* de Stevenson, *La Métamorphose de Kafka*) autant qu'à des films (*Edward aux mains d'argent* de Burton). Et il n'est pas au bout de ses surprises. Il ne suffit pas d'être touché par la grâce de l'inspiration : encore faut-il savoir ensuite dérouler la pelote – ce que Dreyfus fait ici avec brio pendant près de 500 pages picaresques, souvent tordantes, puis plus sombres et touchantes alors qu'on s'approche de la fin. C'est qu'elle est intenable, cette main ! Elle permet à Paul de briller dans une usine de boulons puis comme magicien, elle joue divinement Bach, dessine à merveille des estampes japonaises ; mais d'un autre côté, elle peut avoir envie d'étrangler un passant, ou être traversée d'idées scabreuses… Avec les femmes, Paul connaîtra tout : une fiancée farouche le fuira effrayée par sa bizarrerie, une cocotte plus expérimentée trouvera en sa compagnie un plaisir inédit. Sans que cela ne pèse jamais, le roman est, on l'aura compris, une réflexion sur nos pulsions plus ou moins refoulées, sur notre inconscient, sur la part tour à tour lumineuse et noire qui s'agite en nous malgré nous. On applaudit des deux mains – ou plutôt des trois.

L.-H.L.R.

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LA TROISIÈME MAIN
ARTHUR DREYFUS
496 P., P.O.L, 24 €

Tout au long des années 2010, on voyait Arthur Dreyfus comme un jeune homme sage et travailleur, publiant régulièrement et multipliant les activités à côté (magicien, réalisateur, auteur de sketches et de chansons pour d'autres). En 2021, il tombe le masque en sortant chez P.O.L *Journal sexuel d'un garçon d'aujourd'hui*, une somme de 2 300 pages (!) où il rapporte par le menu toutes ses aventures. On lui demande par quel livre il est entré dans la littérature gay. *Tricks* de Renaud Camus ? *« Non, j'ai préféré les récits d'Hervé Guibert. Mais l'écrivain qui m'a le plus touché dans ce domaine est un disciple d'André Gide, Pierre Herbart. Son livre* L'Âge d'or, *une merveille de douceur, m'a bouleversé… »*

EXPÉRIMENTATION LITTÉRAIRE ET TOURS DE MAGIE

En lisant *Journal sexuel d'un garçon d'aujourd'hui,* où Dreyfus flirte avec une forme de folie, basculant à la fin dans le « chemsex », on pense pour le coup moins au charme de Charles Trenet qu'au jusqu'au-boutisme suicidaire de Guillaume Dustan : *« Ce que j'aime beaucoup dans l'écriture de Dustan, c'est que, devant une de ses pages, qu'on aime ou pas, on a envie de la terminer. Il y a chez lui quelque chose de brûlant, de l'ordre du hara-kiri. Quand je le lis, j'ai l'impression de voir quelqu'un qui se scarifie, qui risque parfois de s'ouvrir les veines. Par cette opération, il accède parfois à des vérités supérieures. Ayant moi-même une vraie tendance à l'autodestruction, je le lis non pas avec méfiance mais avec des frissons. Ses livres ne sont pas des thrillers, mais on est happé… Il est sans excuse, sans pudeur, il y a chez lui très peu de culpabilité. C'est aussi cette absence de culpabilité qui l'a fait plonger, car elle est un surmoi, un garde-fou – expression qui dit bien ce qu'elle dit. Dustan est allé trop loin et il en est mort, très tôt, à 39 ans. À cause, ou plutôt grâce à mon grand-père, je n'ai pas le droit de me griller autant que lui. Sans doute ai-je un côté plus bourgeois – mais peut-être que non… »*

La Troisième Main prouve à ceux qui en douteraient encore que Dreyfus est un authentique artiste, capable de transcender ses névroses par sa créativité narrative et formelle. Y a-t-il trouvé une liberté supplémentaire ? *« Oui, je pense que de tous mes livres, c'est celui que j'ai eu le plus de plaisir à écrire. Il y a un côté ludique. J'ai des histoires loufoques dans la tête, mais je ne les écrirai pas parce que je pense qu'on n'y croirait pas. J'ai écrit celle-ci car elle*

METRO GOLDWIN MAYER

« Ayant une tendance à l'autodestruction, je lis non pas avec méfiance mais avec des frissons »

touchait en moi des choses vitales. Alors, bien sûr, je joue avec les stéréotypes du roman-feuilleton, avec des chutes de chapitre du genre : "Le pire était encore à venir…" *Mais ce n'est pas que de la fantaisie surréaliste, c'est nourri par mes obsessions, comme les obsessions d'Oscar Wilde nourrissent* Le Portrait de Dorian Gray. »

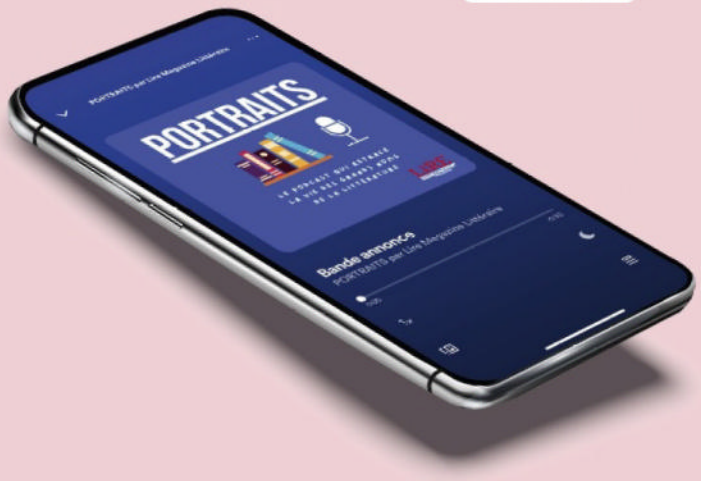
Comment compléter ce portrait d'Arthur Dreyfus ? À la fin de l'interview, il nous bluffe en nous faisant un tour de magie – on apprend à cette occasion qu'il donne actuellement des cours à Sophie Calle. Toujours bien entouré, Dreyfus trace sa route, avec cette particularité qu'il fuit l'institutionnalisation à laquelle il semblait promis pour tenter des expériences littéraires de plus en plus originales, voire marginales, tout en réussissant à trouver un public – *La Troisième Main* a atteint 7 000 exemplaires vendus. Se voit-il ainsi, de plus en plus underground ? « *Pendant les dix ans où j'étais publié chez Gallimard, j'étais heureux de rendre fier mon père. Mais cette institutionnalisation dont vous parlez m'effrayait. Quand j'arrivais dans les locaux, j'avais le cœur qui battait, je tremblais. J'aimais beaucoup mon éditeur, Jean-Marie Laclavetine, mais moins le bâtiment, ce paquebot écrasant avec des messieurs en cravate kaki qui chuchotent dans les couloirs et qui parlent d'inédits de Proust. P.O.L, où je suis publié depuis deux ans, est une maison plus* queer *au sens large – au sens de l'étrange, de l'expérimentation. Ma place est plus là-bas. Après, j'ai le syndrome de l'imposteur classique : quand je termine un texte, je ne pars pas du principe que la publication est acquise. Je m'attends toujours à ce qu'un éditeur se décide enfin à me dire que je suis nul !* » Qu'il ne compte pas sur nous pour l'inciter à raccrocher : à la rédaction de *Lire Magazine*, on serait tous prêts à s'arracher un bras pour savourer plus souvent des livres aussi stupéfiants que *La Troisième Main*. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Christophe Boulze pour *Lire Magazine*

Duras, Rousseau, Colette, Tolstoï…

Leurs vies comme vous ne les avez jamais entendues



Portraits, Un podcast de LiRE magazine

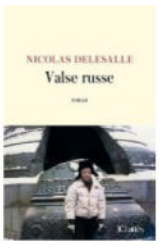
PATRICIA REZNIKOV

La danse du courage

Une danse à multiples temps, une valse-hésitation entre certitudes et questions, entre évidence et dégoût. Il fut un temps où Nicolas Delesalle était russe et fier de l'être. Et même s'il ne parle pas la langue, il s'est toujours su différent. Son visage aux pommettes hautes, sa babouchka mélancolique qui fumait des menthols pour oublier sa vie d'immigrée, le Noël et la Pâques russes fêtés selon un calendrier mystérieux. Sa mère, professeure de russe excentrique, a œuvré à lui transmettre cette identité. Des voyages organisés par maman en Russie soviétique, l'amour rencontré à 16 ans dans le train la Flèche rouge qui reliait Moscou et Léningrad l'ont conforté dans l'idée d'une appartenance. Devenu reporter, il a même embarqué avec lui sa génitrice comme interprète. Mais en 2022, sentant l'offensive imminente de Poutine contre l'Ukraine, il décide de s'y rendre une semaine avant que le premier missile ne tombe sur Kiev. Delesalle et son photographe se retrouvent dans le Donbass, en quête d'un poste avancé sur le front. Viennent alors les premiers doutes. Que fait-il ici ? Cette guerre n'est pas la sienne. Après l'attaque il doit évacuer vers Lviv depuis la gare de Zaporijjia dans un train hors d'âge avec des civils. Il a soudain le sentiment d'être à sa place, au cœur de la tragédie, pour témoigner. Les anecdotes s'enchaînent. Ainsi Sacha, vieux soldat qui pilota des hélicos au-dessus de Tchernobyl en 1986. À 73 ans, il a voulu participer encore à l'effort de guerre, alors on l'a envoyé sur le front. Là on lui a confié un jeune Russe de Wagner, un prisonnier échangeable un jour contre un Ukrainien. Les deux hommes s'apprivoisent, jouent aux échecs. Peu à peu, Sacha, qui a perdu son fils, se prend d'affection pour le jeune orphelin, emprisonné pour vol puis recruté par Prigojine. Une victime, en somme, une de plus. Rien n'est simple dans cette histoire, surtout pas le cœur des hommes et leurs déchirures intérieures. Au cours de multiples voyages à l'Est, cherchant l'âme russe, témoin de la montée inexorable de Poutine, Nicolas Delesalle a compris une chose : il est avant tout un Français et un Européen. Il nous donne avec cette *Valse russe* l'histoire forte d'un héritage qui éclaire et humanise un homme.

> RIEN N'EST SIMPLE, SURTOUT PAS LE CŒUR DES HOMMES

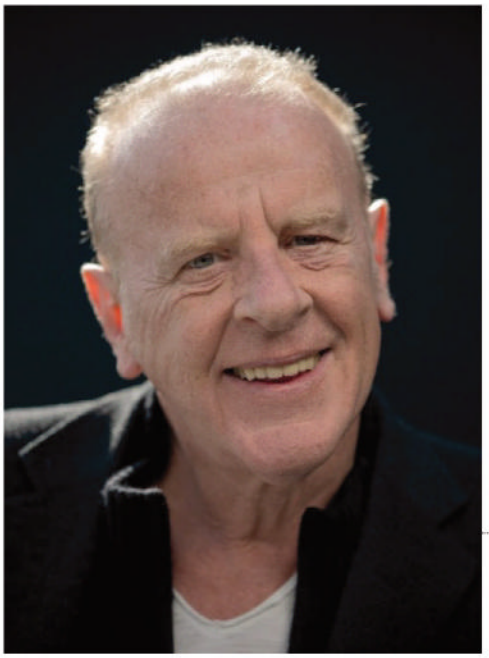
Olesya Khromeychuk vit à Londres où elle enseigne l'histoire de l'Europe centrale. Alors qu'elle a quitté l'Ukraine depuis ses 16 ans, l'engagement de son frère Volodia, volontaire dans les forces ukrainiennes, a rebattu les cartes de son identité. Fébrilement, elle, l'antimilitariste, envoie alors à son frère pendant deux ans de quoi tenir sur le front. Elle lui choisit longuement, avec amour, des bottes solides et chaudes, mesurant ainsi les paradoxes qui sont entrés par effraction dans sa vie. Lorsqu'en 2017 vient l'annonce du décès de Volodia, il lui faut alors revenir à Lviv, la ville d'enfance, pour les funérailles. Scène déchirante des bottes retrouvées dans ses affaires rendues par l'armée et de la cagoule trouée par la balle fatale. Refusant l'idée d'héroïsme, elle admire pourtant le courage de ce frère à la personnalité riche, complexe, libre avant tout. Dans le téléphone de Volodia, elle découvre des images et des vidéos prises par lui sur le front. Revenue à Londres, entre crises de panique et désespoir, elle décide de monter un spectacle autour de ces témoignages. Finalement, elle aussi a trouvé le courage. Et nous livre avec *La Mort d'un frère* une très belle réflexion sur le prix de la liberté. ■



★★★☆☆
VALSE RUSSE
NICOLAS DELESALLE
208 P., JC LATTÈS, 20 €

★★★☆☆
LA MORT D'UN FRÈRE
(THE DEATH OF A SOLDIER TOLD BY HIS SISTER)
OLESYA KHROMEYCHUK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CÉCILE DENIARD, 224 P., SEUIL, 21,50 €

AUDREY SOVIGNET



74

LA FOLIE **ROSA MONTERO**

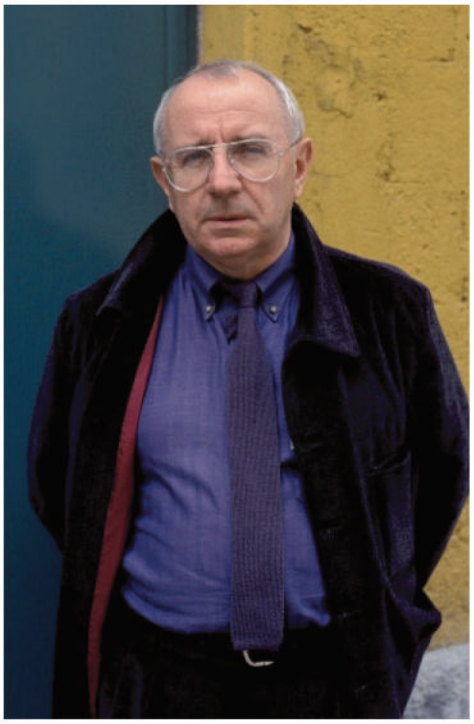
62

JEAN TEULÉ DE L'AU-DELÀ

LE CAHIER CRITIQUE

82

LUCKY LUKE REVU ET CORRIGÉ PAR BLUTCH



94

L'ESPRIT DES LIEUX SELON **PAUL VIRILIO**

LOÏC VENANCE/AFP – DR/MÉTAILIÉ – BLUTCH/DARGAUD 2023 – EFFIGIE/BRIDGEMAN IMAGES

JEAN TEULÉ

Le roi se marre

Comme un clin d'œil de celui qui ne voulait pas non plus mourir, un roman posthume de l'auteur sur Louis XI vient de sortir. Presque achevé, cet ouvrage atypique a été prolongé par sa bande d'amis.

L'instant LiRE: à la fnac

À retrouver sur leclaireur.fnac.com

PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE/MIALET-BARRAULT

Ce n'est pas parce qu'une œuvre est inachevée qu'elle n'est pas, au fond, terminée. Qu'elle n'existe pas dans une forme a priori définitive, un résultat abouti. Nous voilà aujourd'hui dans un cas d'école, dont on se serait volontiers passé tant on aimait l'auteur – en tant que plume et en tant que personne. « *Jean Teulé est mort. Jean aimait rire de la mort. Il se moquait de l'embarras des survivants. "Je vous préviens : je n'irai pas à votre enterrement", et il éclatait de ce rire énorme dont il avait le secret* », écrivent Betty Mialet et Bernard Barrault, ses fidèles éditeurs. « *Le 18 octobre 2022, une bactérie sournoise l'a foudroyé. Il laisse un vide, un silence, un manque insondable.* » On trouve étrangement ces lignes en plein milieu de son roman paru de manière posthume, et l'explication est simple : « *Il laisse aussi la première partie du manuscrit qu'il était en train d'écrire et que vous venez de lire.* » Son titre prend alors une signification bien particulière : *L'histoire du roi qui ne voulait pas mourir.* Il vient particulièrement en écho du présent objet puisque, malgré le décès de son auteur, l'aventure littéraire et éditoriale a continué, jusqu'à aboutir à ce livre, de fait forcément atypique. Des cas de romans inachevés et finalement parus de manière posthume, l'histoire littéraire en connaît beaucoup, et parmi les plus célèbres *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, *L'Homme sans qualités* de Musil, *Le Premier Homme* de Camus – ne parlons pas de certains textes, officiellement « terminés » mais sur lesquels auraient œuvré de petites mains au mieux créditées dans les remerciements (c'est une autre histoire)… Justement, ici, les proches de l'auteur du *Magasin des suicides* ont contribué, chacun à sa manière, à cette libre évocation d'un monarque souvent peu aimé (à raison !) : Louis XI.

AU ROYAUME DE LA FANTAISIE HISTORIQUE

Lorsqu'on le découvre, le réputé cruel souverain – alors âgé de 58 ans – n'a rien de flamboyant. « *En vieillissant, Louis XI a pris cher et semble malade, diminué. Son regard passe d'aigu à perdu.* » À vrai dire, « *ce roi chauve mal fagoté au tarin rouge* », on aurait même pu le « *prendre pour un bouffon ou un ivrogne* », et il en est hélas conscient. Pour lutter contre les ravages du temps, il s'entoure de diverses personnes, aux conseils plus ou moins avisés – tels que l'absorption de sang de tortues de mer du Cap Vert, des transfusions de sang d'enfants ou de « *la limaille d'or immergée dans du lait d'ânesse* »… Dans sa résidence royale du Plessis-lès-Tours, le roi ressasse le bilan de sa vie, dans ses aspects les plus glorieux (notamment l'arrêt de la guerre contre les Anglais, avec force diplomatie, la création de la Poste, l'établissement d'unités de poids et mesures dans tout le royaume, la libération de prison de François Villon…), sans forcément se rendre compte de la plupart de ses barbaries (on dit qu'il aurait fait empoisonner son propre frère Charles, et passons sur sa manière de considérer son épouse Marguerite d'Écosse, décédée à l'âge de 20 ans…). Ainsi, lorsque le ministre des Finances vient lui rendre visite pour le prévenir d'une éventuelle jacquerie en raison du « *danger d'impôts trop gourmands* », il le fait immédiatement emprisonner – « *quel autre moyen aurais-je de sauver la gloire et l'autorité du roi ? Vous ne voudriez tout de même pas que mes sujets se disent que Louis le Onzième a fait une bêtise ?* ». À ses côtés, son barbier et petite frappe Olivier Le Daim (ou Le Diable, Le Génie malfaisant) observe, et agit l'air de rien. Tout comme le chambellan

Philippe de Commynes ou l'astrologue Simon de Phares, en cette fin de règne. Celle d'un « *être impitoyable* » – tels sont les derniers mots écrits de Jean Teulé qui, s'il n'a pas pu poursuivre son roman, a vu toutefois son travail aujourd'hui édité grâce à l'intervention des autres. Comme un relais passé, un « cadavre exquis ».

Ainsi, au-delà de l'hommage à son ami, Philippe Jaenada rappelle la nature des romans de Jean Teulé, qui relèvent davantage de la fantaisie historique, de la fable paillarde enlevée, de la comédie du pouvoir que de la biographie universitaire. Souvenez-vous, entre autres, du *Montespan*, *Ô Verlaine* ou *Je, François Villon*. À partir des notes laissées, l'auteur de *La Petite Femelle* reprécise l'angle choisi pour *L'histoire du roi qui ne voulait pas mourir,* rappelle le véritable passé du souverain – et les controverses sur sa vie – et s'interroge sur quelques points précis (notamment la passion de Louis XI pour les animaux). À travers des textes, photos ou dessins – qui dépassent les simples annexes –, Florence Cestac, Philippe Druillet, Enki Bilal, Dominique Gelli, François Delebecque, Benjamin Planchon prolongent ce roman en suspension – tel l'avis du lecteur, au fond, plongé dans ses projections –, comme si celui-ci refusait lui aussi le départ de son auteur. Qui aurait souhaité cette épitaphe pour lui-même, et qui lui ressemble tant : « *Et paf!* » ■

Baptiste Liger

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
L'HISTOIRE DU ROI QUI NE VOULAIT PAS MOURIR
JEAN TEULÉ
224 P., MIALET-BARRAULT, 21 €

La langue de la renaissance

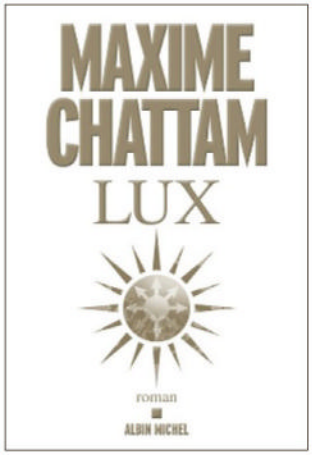
Brutalement disparue le 21 octobre 2022 à Paris à l'âge de 63 ans, Lori Saint-Martin laisse un grand vide dans le vaste monde des lettres francophones. L'écrivaine, traductrice et critique, née en Ontario de parents anglophones, avait fait dans sa prime adolescence le choix radical et crucial de parler et d'écrire en français, ayant senti très tôt que cette langue correspondait à sa vraie identité. *Pour qui je me prends,* publié de manière posthume, raconte l'histoire de cette réécriture de soi.

Relisant son journal intime, Lori Saint-Martin revoit la petite fille issue d'un milieu modeste et peu éduqué, élevée dans une ville à la mentalité étriquée. Quand elle parlait en français à la maison, sa mère lui demandait « *Who do you think you are?* » (« Pour qui te prends-tu ? »). Voici un texte rageur, qui est aussi un texte de réconciliation, un astre brillant pour l'éternité. ■ **Gladys Marivat**

★★★☆☆
POUR QUI JE ME PRENDS
LORI SAINT-MARTIN
160 P., L'OLIVIER, 17 €

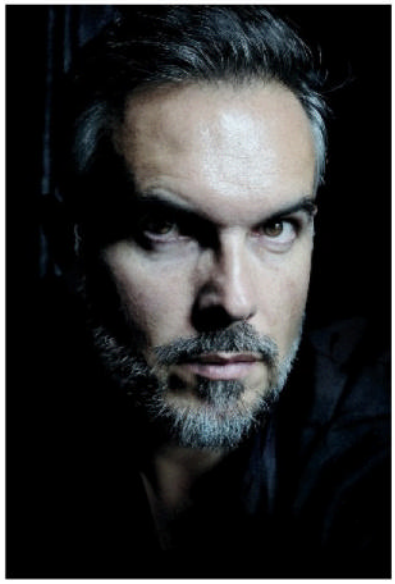
Maxime Chattam
Lux

Zoé a réalisé un vieux rêve : cette somptueuse maison au bord d'un lac, au Vésinet, où elle vit désormais avec sa fille, Romy, lycéenne. Mais très vite, c'est l'alerte *« grade 4 »* dans tout le nord de la France. Une furieuse tempête approche. Nous sommes dans un futur proche (probablement dans trois ou quatre décennies), et l'on comprend vite que le dérèglement climatique a habitué l'humanité à de tels ouragans. Celui-ci a fait sombrer la vie de plusieurs personnages. Mais ce n'était que l'annonce d'une menace aux contours défiant toutes les connaissances. Au-dessus de l'Atlantique, une *« boule d'un blanc doré »* de 800 mètres de diamètre gravite à un kilomètre de haut. Menace nucléaire ? Début d'une nouvelle extinction massive de l'espèce ? Message des dieux ? Tout autour de la Terre, les complotistes complotent, les scientifiques boguent et les armées s'affolent. À l'ONU, on monte une mission, à proximité de la *« boule »* : cinq cents personnes sur une énorme plateforme baptisée *« LUX »*. Des experts, mais aussi des *« personnes reconnues »* dans d'autres domaines. Comme Zoé, comme Romy. *Lux* change plusieurs fois de forme, sans jamais perdre sa trame ni son fond. L'auteur conserve sa manière de faire monter le suspense (chapitres courts qui alternent entre les protagonistes), dans ce nouveau roman d'espionnage, d'aventures et postapocalyptique tendance techno-thriller. Avec une foule d'enjeux, des histoires d'amour, de sexe et même la question du genre. ■



LUX
MAXIME CHATTAM
512 P., 22,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Hubert Artus



RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

2002
Maxime Chattam a 26 ans lorsqu'il publie son premier roman, *L'Âme du mal* (Michel Lafon). Tueurs en série, profileurs et actions situées aux États-Unis seront les ingrédients de ces premiers thrillers de Chattam, lui qui avait auparavant suivi une formation en criminologie.

2006
Devenu un auteur remarqué, il signe aux éditions Albin Michel. Il enchaînera les cycles, les sagas et les romans unitaires, entre livres à suspense gore, thrillers fantastiques ou bien ésotériques, voire romans noirs.

2010
Parution de *Léviatemps*. C'est à l'occasion de la promotion de ce livre qu'il rencontre l'animatrice Faustine Bollaert, qui l'avait invité dans son émission sur Europe 1. Ils sont aujourd'hui mariés et ont deux enfants.

PREMIÈRE PARTIE

Émergence

1.

La tronçonneuse se mit à rugir et les dents de sa chaîne mordirent le tronc du chêne en projetant des esquilles de bois comme un geyser de sang.

C'était beaucoup trop pénible à regarder et bruyant pour que Zoé reste là, elle rentra dans la maison et le son devint à peine un feulement lorsque la lourde porte se referma. Elles avaient pourtant essayé de le faire repartir, ça leur avait coûté un bras de louer une minipelleteuse – alors que les engins de ce genre étaient mobilisés pour la reconstruction du pays –, juste pour replanter leur chêne adoré dans son trou d'origine. Mais rien n'y avait fait, pas même Romy qui venait lui parler le soir, une caresse en prime. L'arbre était mort et il fallait se résoudre à l'enlever avant qu'il ne devienne un danger pour la maison lors de la prochaine tempête. Sans lui, l'entrée dans le jardin ne serait plus pareille. Il manquerait. Il était l'unique être vivant qui avait vu le secteur évoluer depuis plus d'un siècle.

Zoé devait retourner bosser, ça lui occuperait l'esprit, sinon elle allait déprimer. Peut-être qu'elle mettait beaucoup trop d'affect dans cet arbre.

Elle alluma la bouilloire et se prépara un thé matcha avant de monter au deuxième étage, dans son bureau. Celui-ci occupait une grande pièce mansardée qui donnait sur le petit lac en contrebas. Zoé travaillait sur un modeste secrétaire ancien, sur lequel étaient posés son ordinateur portable, un carnet de notes avec stylo et une lampe. Rien d'autre. Elle avait besoin de dépouillement pour s'étaler mentalement. Mais la vue était inspirante, c'était le moins qu'on puisse dire. Le lac, et surtout les arbres au-delà, ainsi que quelques toits pointus qui en dépassaient çà et là. Le paysage avait un peu changé après la dernière tempête, la grade 4 d'avril, bien qu'assez étonnamment la nature soit vite repartie avec le printemps, et la plupart des arbres de la région avaient tenu.

Sauf mon chêne, se morfondit-elle en pivotant sur le siège tournant. Derrière elle, Zoé avait fait installer un sofa pour bouquiner, et elle avait rempli les étagères avec ses livres préférés. Elle avait toujours aimé lire. C'était sa détente. Son évasion pendant l'adolescence, son médicament pour s'endormir le soir, son palliatif pour supporter les rames bondées du RER lorsqu'elle partait travailler. La lecture lui avait ouvert beaucoup de portes. Pas seulement celles de l'imagination, de la culture ou des émotions : elle avait également perfectionné son anglais en s'immergeant dans G.R.R. Martin ou Stephen King dans leur langue natale, et ensuite sa connaissance des marchés pop, fantastique-fantasy-science-fiction, qui lui venait de là. Elle avait trouvé sa voie professionnelle par ce biais. Pour une fille qui avait abandonné ses études après les confinements Covid de 2020 et 2021, elle s'en était plutôt bien sortie.

Chargée des ventes internationales d'un groupe de production audiovisuel. Dont l'essentiel consistait en des séries, des animes et parfois quelques unitaires de genre. C'était la marque de fabrique de la maison : la culture pop, comme on appelait encore ça, même si ça commençait à sonner franchement désuet. Le style avait eu son heure de gloire dans les premières décennies du siècle, s'étirant jusqu'à aujourd'hui pour devenir limite ringard. Une mode parmi d'autres, qui reviendrait un jour, suffisait d'être patient.

Zoé était loin des plateaux de tournage et des stars qui faisaient rêver à la télévision ; elle, son job, c'était de refourguer ce qu'ils produisaient aux marchés étrangers et pour le prix le plus élevé possible. Des gros montants en jeu, même pour un univers en déclin. Responsabilités et salaire pas honteux, loin de là, surtout pour une nana qui n'avait aucun diplôme, juste un anglais soigné, une véritable connaissance du marché, et pas sa langue dans sa poche. Merci, entre autres, à ses lectures.

Ça, c'était sa première vie.

Ensuite, il y avait eu son mariage qui s'était transformé en quasi-divorce, une désillusion de plus, et pour finir le cancer d'Erwan. La claque finale.

Du genre à tout remettre en question. Se poser les bonnes en tout cas. Les vraies, celles qui dérangent. Suis-je heureuse ? Ai-je fait les bons choix parmi ceux sur lesquels je peux encore avoir un impact ? De quoi ai-je réellement besoin pour être épanouie ?

Pendant un an, Zoé avait tourné autour de ces questions. Le temps aussi que le deuil se fasse, qu'elle soit capable de s'ouvrir à une suite éventuelle. Ce n'était même pas une histoire de sentiments, encore moins de cul, là-dessus Zoé n'éprouvait pas de manque à ce moment-là. Seulement une question de timing. Que la peine, la désillusion et l'amertume retombent, se sédimentent pour que son horizon ne soit plus brouillé par une perception mal étalonnée. Et puis il y avait leur fille. C'était elle la priorité à cette période.

Quatorze mois très exactement après l'enterrement d'Erwan, Zoé se sentait prête pour autre chose. Elle ignorait quoi, donc s'inscrivit à un cours de salsa qu'elle abandonna presque aussi vite – trop de contacts physiques avec des inconnus à son goût. Elle prit des cours de cuisine, mais là encore cessa – trop gourmande pour ne pas goûter en permanence, elle dut faire un choix entre la balance de sa salle de bain et celle de la cuisine. Enfin elle s'impliqua dans une œuvre caritative locale qui lui fit comprendre qu'elle devait s'occuper d'elle en premier lieu avant de pouvoir donner aux autres pour de bonnes raisons.

SANS SAVOIR OÙ ELLE ALLAIT, ZOÉ DÉVERSA SON IMAGINATION, SON PLAISIR, ET LES MOTS S'EMBOÎTÈRENT

Autant d'échecs pas franchement glorifiants. Elle traversa une période de peu d'estime, craignant d'être superficielle, une de ces filles qu'elle avait tant critiquées, qui mettaient quantité d'énergie à entretenir leur physique et leur bien-être plutôt que de trouver le point d'équilibre entre soi et les autres. Zoé se demanda juste si elle n'était pas, en réalité, devenue *une grosse conne*.

C'est dans une papeterie que la suite s'enclencha. Elle y alla pour acheter un organiseur familial effaçable à aimanter sur le frigo, il y avait trop de rendez-vous auxquels elle et Romy •••

devaient se rendre et elles avaient besoin d'y voir un peu plus clair, lorsque Zoé tomba sur ce carnet à la couverture imitant les vieux livres reliés en cuir. Ses doigts glissèrent dessus, puis elle y revint pour l'ouvrir, sans bien savoir pourquoi, encore moins l'usage qu'elle pourrait en avoir. Caresser le vélin de ses feuilles lui donna la chair de poule.

Le soir même, sur le plan de travail de la cuisine, elle écrivait dedans la première page de ce qui deviendrait un roman. Sans savoir où elle allait, Zoé déversa son imagination, son plaisir, et les mots s'emboîtèrent. Au début, il y eut énormément de ratures, mais ça ne la dérangeait pas, elles étaient les hoquets de son esprit, et comme sa grand-mère le lui répétait : « C'est rien ma fille, le hoquet, c'est un organisme qui travaille. » Elle aimait ça, que son esprit travaille.

Zoé n'avait jamais véritablement écrit, elle n'y avait jamais songé à vrai dire. Mais tant et tant de lectures avaient imprégné leur marque dans sa façon de formuler sa pensée, dans l'expression de sa création, que les phrases coulaient.

Elle ne mit que les neuf mois d'une grossesse normale pour aller au terme de son livre. Neuf mois et trois carnets exactement. Romy fut la première lectrice, et c'est elle qui la poussa à envoyer son livre à un éditeur.

Zoé hésita un mois, et en mit un de plus pour tout retranscrire sur ordinateur, ce qui lui laissa le temps de trouver des noms et des adresses. Elle expédia son tapuscrit à six maisons d'édition, en format papier, ce que lui reprocha sa fille, ça n'était franchement pas très écologique alors qu'elle pouvait très bien le faire par e-mail. Zoé rétorqua que les mails aussi pompaient des ressources naturelles, et que pour quelqu'un qui prétendait à l'impression de milliers de pages potentielles en arbres morts, si elle commençait sur cette voie, il était préférable qu'elle ne soit pas éditée. Elles ne furent pas d'accord, et les éditeurs la contactèrent d'ailleurs par e-mail. Les trois premiers répondirent avant l'été suivant, il ne fallait pas être pressé. « C'est très bien mais non merci. » Mails de merde, les appela Zoé, et de temps en temps Romy lui demandait si elle avait reçu un nouveau mail de merde, mais non, rien ne venait. Il fallait croire que ce qui habitait sa tête n'intéressait pas, et Zoé s'était fait une raison. Elle avait adoré écrire, mais n'avait pas le talent pour publier, et ça n'était pas grave en soi. Rien ne l'empêchait de continuer, pour elle, et pour sa fille – jusqu'à ce que Romy se lasse de la lire, Zoé poursuivrait alors rien que pour son petit plaisir à elle. L'écriture était, à bien y réfléchir, un onanisme intellectuel, et donc un acte de jouissance personnel auquel on conviait les autres. Si personne ne voulait y participer avec elle, eh bien tant pis.

Cette image bancale, d'autant que son unique lectrice était sa fille, la mit très mal à l'aise et la conforta dans l'idée qu'elle n'était pas faite pour ça.

Un nouveau mail de merde tomba pendant les vacances de la Toussaint, soit huit mois après l'envoi du texte, et la bonne nouvelle, non sans ironie, le jour de la fête des Morts. En fait le courrier échoua dans sa boîte la veille, mais Zoé, nonchalamment, déjà déçue d'imaginer la réponse similaire aux précédentes, ne l'ouvrit que le 1er novembre.

L'éditeur était d'un enthousiasme galvanisant. Non seulement il avait adoré, mais était convaincu qu'il pouvait en vendre beaucoup et il lui enjoignait de l'appeler sans délai puisqu'il n'avait pu le faire – Zoé ne mettait jamais son numéro de téléphone, elle trouvait cela vulgaire. Le mot *vendre* lui avait déplu. Le fruit de son âme n'était pas un produit de consommation.

Elle constata bien vite qu'elle avait tort.

Le roman n'était même pas encore paru que l'éditeur lui demanda ce qu'elle avait en réserve, et quand il pourrait lire autre chose. Zoé réalisa alors qu'il était temps de se poser la vraie question. Celle qui les rassemblait toutes. Que voulait-elle faire de son existence ?

Elle donna sa démission la même semaine. Le grand saut. Une folie. Financièrement, si la maison était payée, son entretien allait engloutir au fil des années ce qui restait de l'argent légué par Erwan, Zoé devait gagner sa vie. Pour elle et pour Romy.

Pourtant elle n'eut pas peur. C'était le bon moment.

Le roman fit un carton en librairie. Elle ne récupéra qu'un petit pourcentage du prix de vente, ensuite les impôts lui en prirent plus de la moitié, mais ça lui convenait très bien ainsi. C'était déjà presque de l'argent volé. Du genre qu'on ne mérite pas. Là où la plupart des gens triment comme des bêtes pour des salaires dérisoires, elle toucha une somme importante pour avoir pris du plaisir à faire le job, et c'était pour ainsi dire une honte.

Zoé Margot (elle avait publié sous son nom de jeune fille) était célébrée pour la psychologie tout en dentelle de ses personnages. Une critique parue dans *Le Monde* l'avait éminemment flattée, au point qu'elle la découpa pour la conserver : « Zoé Margot dresse des portraits en trois phrases qui nous paraissent des vies entières, et brille dans les interactions humaines ; son art, ce sont les sentiments, et avec elle la littérature acquiert la même légèreté et pourtant si précieuse portée qu'une sagace discussion entre amis. » Cet article-là avait nourri son ego pour des années, même s'il gisait à présent dans un tiroir.

Le pari de tout plaquer était plus que réussi. Elle avait quitté un métier alimentaire pour vivre d'un acte qu'elle aimait profondément.

Le deuxième livre est toujours le plus difficile. Surtout quand le premier est un succès. Peur de ne plus y arriver, de décevoir, de forcément faire moins bien. Et presque sans surprise, c'est ce qui se produisit. Zoé était partie de trop haut pour espérer se maintenir. Les critiques furent tièdes, le public moins présent, et les ventes divisées par deux, ce qui restait beaucoup, mais à ce rythme-là Zoé estimait qu'elle aurait disparu des radars d'ici deux ou trois romans, soit à peu près rien dans une vie de romancière. En particulier lorsque celle-ci débute à peine.

Du triomphe euphorique à l'angoisse créative. Une banalité toute littéraire.

Zoé travaillait sur son troisième livre lorsque la tempête avait retourné le nord de la France, en avril. Jusqu'à l'été, elle avait fait comme beaucoup : elle s'était focalisée sur la reconstruction, mettant son manuscrit de côté. La maison avait peu souffert, mais le jardin était dévasté, ce qui n'était rien en comparaison du sort d'autres voisins. Zoé et Romy décidèrent d'offrir leur énergie là où elle serait véritablement utile, et elles s'engagèrent auprès du pôle d'urgence local, installé à la mairie du Vésinet. Elles s'occupèrent, entre autres, du recensement des besoins en eau potable, puis en électricité ; aidèrent à l'inventaire hebdomadaire des réserves de nourriture qu'il fallait ensuite distribuer, avec les trousses de première nécessité ; puis il fallut remplir les interminables questionnaires que les autorités envoyaient pour estimer les besoins immédiats, notamment financiers, et pour

cela il fallait recevoir longuement chaque personne qui demandait une forme d'assistance, et faire valider chaque cas par la mairie ; pour finir Romy passa deux mois de bénévolat pour les écoles élémentaires du Vésinet, l'idée étant qu'elles soient non seulement reconstruites avant la rentrée mais surtout décorées avec des fresques qui aideraient à atténuer les cicatrices du traumatisme, tandis que Zoé servait des repas à la banque alimentaire du centre-ville. Zoé comme Romy n'avaient pas d'obligations professionnelles directes, contrairement à beaucoup d'autres, elles n'avaient pas tout perdu dans la tempête, et elles s'efforcèrent d'être le plus utiles possible à la communauté. Compte tenu de la chance qu'elles avaient, elles estimaient que c'était une évidence et s'employèrent à n'en dégager aucune fierté déplacée.

En août, l'essentiel était réglé, à présent il fallait des moyens et des compétences très ciblés. Les deux femmes n'étaient plus aussi utiles, alors elles se recentrèrent sur leurs propres vies. Bien sûr, Zoé n'avait pas beaucoup avancé sur son roman depuis le printemps. Trop de choses lui passaient par la tête, elle n'arrivait pas à écrire si son esprit n'était pas parfaitement clair, libéré des préoccupations matérielles.

Mais il était temps de s'y mettre, son dernier bébé était sorti treize mois auparavant, et au rythme où elle avançait, le suivant arriverait deux ans plus tard, et encore, à condition de le terminer.

Le palier grinça dans le dos de Zoé, elle n'eut pas besoin de se retourner pour deviner que c'était René qui venait la rejoindre. Le golden détestait rester seul trop longtemps, même pour dormir. Il alla s'allonger au pied du sofa, sur l'épaisse moquette blanche, et soupira. Il attendit bien trente secondes et soupira encore. Pas très subtil.

— Ça va, oui je vais te sortir. Dis donc, tu pourrais être compatissant et me laisser bosser aussi.

Zoé fixait la page blanche sur l'écran de l'ordinateur. Elle leva les yeux vers les fenêtres du bow-window. La cime des arbres luisait sous le soleil de mi-octobre. Sous cette nature si paisible en surface, Zoé le savait, il y avait encore les stigmates de sa dernière colère.

Elle pivota vers René qui la fixait de ses yeux noirs.

— Bon. Tu veux aller te balader ?

Les oreilles reculèrent sur le crâne poilu.

— C'est parce que je t'aime, hein.

Mais au fond d'elle-même, Zoé était lucide : c'était encore un prétexte pour ne pas écrire. Ne pas se confronter au doute.

2.

Romy faisait tout ce qu'elle pouvait à vélo. Ça sculptait de belles fesses.

Adepte d'urbex – exploration urbaine de lieux abandonnés –, elle avait repéré un vieux bateau échoué sur les friches en bord de Seine, près du Mesnil-le-Roi, juste sous le pont de l'A14. Elle connaissait le coin, elle y avait déjà visité la villa Sapène, un manoir paumé en pleine forêt, surnommé le « bordel allemand » parce qu'il avait été une maison close pour les officiers de la Wehrmacht pendant la Seconde Guerre mondiale. Des murs froids qui résonnaient encore des événements sordides qui s'y étaient passés. Mais nulle trace d'un navire à l'époque, et pourtant la rive n'était qu'à une cinquantaine de mètres à travers la forêt

Cette fois, pas besoin de mettre son vélo dans un train, Romy avait pédalé tout du long, à peine vingt minutes de chez elle. Legging noir, baskets confortables et soutien-gorge de sport pour bien maintenir les seins – elle avait des implants mais ils lui faisaient mal lorsqu'elle partait dans des randos cross s'ils n'étaient pas bien soutenus –, et rien ne pouvait lui résister. Romy n'était pas une froussarde, ni face à l'effort ni face au défi. L'un comme l'autre ne se présentèrent pas cette fois, rien qu'une petite côte facile, et elle roulait au ralenti sur le chemin de halage en guettant la berge au-delà des arbustes. Idéalement, elle aurait adoré emmener René dans ses virées, être cette fille aventureuse avec un chien, un cliché romanesque en somme. Mais René avait mille ans. Au moins. Et l'urbex n'était pas pour les chiens.

La carcasse se profila un peu après le pont, et Romy estima qu'elle ne devait justement pas être loin de la villa Sapène. Elle avait lu que les officiers nazis s'y rendaient en bateau, même si celui qu'elle s'apprêtait à investir n'avait certainement rien à voir avec cette histoire.

Elle sortit la chaîne de son sac à dos et attacha son VTT de cross-country à un peuplier – la paye de son petit boulot de l'été dernier était passée dedans et pour rien au monde elle n'aurait voulu se le faire piquer –, puis chercha un accès praticable. Avec ce qui flottait, la principale difficulté, c'était de parvenir à monter à bord.

Sur le Discord d'urbex où Romy avait trouvé l'info, on parlait d'un bateau, mais c'était en réalité une péniche. Une grosse, avec deux ponts. Pour le transport de véhicules, devina Romy. Elle gîtait par le bâbord, du côté de la berge, ce qui serait plus pratique pour y grimper. La peinture s'écaillait, mangée par la rouille, et le morceau de coque que Romy pouvait distinguer portait une chevelure sèche qui témoignait de l'ancienneté du dernier entretien. La péniche avait fait plus que son temps et si elle était échouée là, c'était probablement parce que son armateur ne pouvait plus rien en faire. Le monde était une décharge pour les hommes, ce n'était pas nouveau. ■

L'INFO EN PLUS

Adaptation du roman de Maxime Chattam paru en 2018, *Le Signal* sera la première série française de Paramount +, service de vidéo à la demande disponible en France depuis fin 2022. Commencé en juin dernier, le tournage devait s'achever en octobre. La série, qui comptera six épisodes, sera réalisée par François Uzan (*Lupin,* sur Netflix). Au casting notamment : Clotilde Hesme et Grégory Montel, qui interpréteront ce couple dont la vie bascule à la suite d'un déménagement. Située aux États-Unis dans le livre, l'action sera ici transposée en Bretagne.

PANAYOTIS PASCOT

Confession d'un enfant du XXIe siècle

Sensation de la rentrée littéraire, l'humoriste voit son premier roman tenir le haut du classement des meilleures ventes depuis sa sortie en août. Inspirée de son parcours, cette autofiction a su saisir, avec force et sensibilité, l'air d'une époque.

C'est le charme des rentrées littéraires. Il y a toujours un invité surprise, un livre, un auteur qui parvient à se faire une place au milieu des titres attendus. Mais rarement un outsider s'est installé aussi aisément sur le podium. Au sommet du classement des ventes de livres, communiqué par GFK à l'instant même où l'on écrit ces lignes, loin devant Amélie Nothomb, Nicolas Sarkozy, Titeuf ou Michael Connelly, Panayotis Pascot est la sensation de la saison littéraire. Avec 70 000 exemplaires vendus en quelques semaines seulement : un chiffre qui donne le tournis à l'heure où le marché du livre tire la langue. *La prochaine fois que tu mordras la poussière* est un événement sans précédent, surtout pour un premier roman.

ALICE MOITI/STOCK

ANATOMIE D'UN SUCCÈS

L'histoire commence en 2020, en plein covid. Paloma Grossi, éditrice chez Stock, reçoit un texto de Panayotis Pascot : *« Un gentil message où il m'explique qu'il écrit et qu'il aimerait me faire lire quelques pages. Pour être honnête, je ne le connaissais pas. »* À l'époque, le jeune auteur n'a pas la même notoriété. Son premier seul-en-scène, *Presque,* a été reporté à cause de la fermeture des salles de spectacle. Il n'est qu'un jeune humoriste aperçu sur le plateau du *Petit Journal* et de *Quotidien*. *« Il devait y avoir une trentaine de pages, des textes épars,* se souvient Paloma Grossi, *en quelque sorte, le noyau de ce qu'est le livre aujourd'hui. J'ai tout de suite été saisie par la langue. J'ai été émue par son regard. »* Pendant presque un an, Panayotis Pascot envoie des textes à son éditrice. Ils les retravaillent, les coupent. Ils cherchent un fil rouge, une chronologie. Très vite, elle s'impose d'elle-même. Ce sera le lien au père. Ce père qu'il aime sans pouvoir lui dire, qu'il admire mais avec lequel il ne parvient pas à interagir. En partant de cette relation contrariée, le jeune homme de 25 ans façonne une autofiction bouleversante qui déjoue avec brio la défiance d'une critique médisante, craignant un énième témoignage de célébrités. Avec une langue crue, un redoutable sens de la formule et de l'image hérités du stand-up, il opère à cœur ouvert. Les affres de la dépression, la difficile affirmation de son identité sexuelle, l'écriture comme un refuge dans la nuit : rarement on ne se sera regardé les tripes avec autant d'honnêteté et de force.

Grand admirateur de Bukowski parce que sa littérature *« pue la sincérité »*, Panayotis Pascot se place dans les pas de son idole. *« On n'est pas dans un témoignage, il y a une véritable démarche*

d'écriture, insiste Paloma Grossi. *C'est pourquoi le livre est sorti en tant que premier roman dans la collection bleue, celle de littérature, en pleine rentrée littéraire.* » D'ailleurs, quand on demande à l'auteur de décrire son livre, la réponse fuse : « *C'est un roman d'amour, c'est comme ça que je l'ai écrit. Toutes ces choses vécues sont racontées avec le prisme de la fiction, il s'agit d'un ressenti sensible, d'une réflexion sur l'amour au sens large.* »

GÉNÉRATION DÉSENCHANTÉE

Si pour beaucoup ce succès est une surprise, chez Stock, cela faisait déjà un moment qu'on était confiant. Très tôt, la machine s'est mise en marche et partout les indicateurs étaient au vert. L'ouvrage circule dès le printemps dans les couloirs de la maison et séduit tout le monde. Manuel Carcassonne adore, tout comme les commerciaux, ravi de défendre un auteur avec un tel potentiel. Plus important encore, les libraires se passionnent pour le livre et s'engagent à le mettre en avant. Cerise sur le gâteau, Panayotis Pascot jouit d'une immense communauté sur les réseaux sociaux et l'annonce de la parution provoque un véritable raz-de-marée. Chose très rare dans la littérature blanche, on assiste à une vague de précommandes massive. Signe d'un incroyable engouement et d'un rêve pour n'importe quel éditeur : la conquête du public adolescent.

Aujourd'hui, le livre continue sa course folle et pourrait bien battre des records. Avec un tirage cumulé de 170 000 exemplaires, l'éditeur voit les choses en grand. Panayotis Pascot, lui, savoure cette entrée en littérature fracassante : « *C'est une chance énorme. Depuis sa sortie, je reçois énormément de messages, je croise des gens dans la rue qui viennent me parler du livre. C'est fou de se dire qu'il fait écho en eux. Je me souviens encore de ce que j'ai lu à l'adolescence et je sais à quel point ces lectures ont changé ma vie.* » Le romancier est devenu le porte-voix d'une génération troublée qui doute, qui souffre, ne sait plus trop comment aimer. Une jeunesse qui va chercher dans les livres du réconfort, mais qui a aussi envie d'être secouée. « La prochaine fois que tu mordras la poussière *est aussi désarmant que bouleversant*, conclut Paloma Grossi avec fierté, *parce qu'il touche à ce qu'on aimerait toujours faire avec le récit de soi, allez tellement loin dans l'intime qu'on touche à l'universel.* » ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
LA PROCHAINE FOIS QUE TU MORDRAS LA POUSSIÈRE
PANAYOTIS PASCOT
240 P., STOCK, 19,50 €

Sous les projecteurs

Le passé finit toujours par vous rattraper. Même quand on est une star à la vie privée farouchement préservée, comme l'héroïne du nouveau roman de GILLES PARIS.

Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, et c'est chose faite. Dans son nouveau roman où strass et paillettes se mêlent à d'impénétrables mystères – du moins presque –, Gilles Paris propulse son lecteur dans *Les 7 Vies de Mlle Belle Kaplan*, illustre star de cinéma au caractère enflammé bien loin des codes hollywoodiens. Soucieuse de préserver sa vie privée, la jeune femme se tient à distance des nouvelles technologies et des réseaux sociaux, attisant la folie des fans. Une lettre anonyme arrive pourtant, faisant émerger avec elle son passé jusque-là à Montréal ainsi qu'une activité plus proche de la pègre que des caméras. L'auteur d'*Autobiographie d'une courgette* construit un personnage aux multiples facettes qui déroute et fascine par sa beauté, son élégante pudeur et sa soif de liberté. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
LES 7 VIES DE MLLE BELLE KAPLAN
GILLES PARIS
224 P., PLON, 19,90 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Les hauts Mehstî

Elle s'appelle Mehstî – du moins la connaît-on sous ce nom – qu'on peut prononcer Mehsitî, Mahsâti, Mehsati ou Mehsoti… Mais qui est donc cette poétesse persane des XIe et XIIe siècles, évoquée entre autres dans *Le Livre divin* de Fariddudine Attar ? Difficile à dire, et c'est peut-être tout ce flou qui a séduit Atiq Rahimi, dans ce bel hommage sous forme de tutoiement. *« Toute tentative de faire peindre ton portrait en mots ou en images est vaine »*, écrit-il ainsi dans *Mehstî, chair des mots*. L'existence même de Mehstî est remise en cause, et l'auteur de *Syngué sabour* a décidé de se servir de ce *« mutisme de l'histoire littéraire »*. Lui, *« l'ex-exilé afghan, dont la langue maternelle est la même »* que celle dont il retrace l'histoire. Issue d'une famille *« bien éduquée »*, Mehstî aurait été repérée à l'adolescence par le sultan du royaume de Khorâsân, lui valant de fréquenter la cour, où elle rencontre son futur mari, le poète Khatib. Mais au-delà du destin de la femme de lettres, c'est surtout la beauté de ses mots, souvent gorgés d'érotisme paillard, qu'Atiq Rahimi veut mettre en lumière. Mais les quatrains de Mehstî prennent une autre dimension quand elle écrit, par exemple : *« On ne peut nous retenir jusqu'à la vieillesse/Dans une triste cellule/Celle qui a des mèches comme chaîne/On ne peut l'enchaîner dans le foyer. »* Au moment où le Prix Nobel de la paix salue l'Iranienne Narges Mohammadi, ces vers peuvent être vus comme *« une arme politique contre la barbarie humaine »*. Mais quel est leur poids face à *« l'armée des ténèbres »* ?

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
MEHSTÎ, CHAIR DES MOTS
ATIQ RAHIMI
304 P., CALMANN-LÉVY, 17,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

ET AUSSI...

★★★☆☆
JE BOIRAI MON SANG
FRANÇOIS-XAVIER LEFRANC
368 P., ROBERT LAFFONT, 20,50 €

Il y a de fortes chances que vous ne connaissiez pas la vie d'Armand-Charles Tuffin, marquis de La Rouërie (1751-1793). Pour François-Xavier Lefranc, cette figure fantasque de la noblesse bretonne est un héros depuis l'enfance. C'est donc logiquement qu'à 62 ans le président du directoire du quotidien *Ouest-France* lui consacre son premier roman. Enfant bagarreur, le jeune Armand devint militaire. Devenu héros français de la guerre d'indépendance américaine, monarchiste libéral enfermé à la Bastille, il allait revenir dans sa région natale, pour être l'un des initiateurs de la contre-révolution chouanne. Chapitres courts, foule de personnages, dialogues à foison : le roman historique pur jus, qui ravira les amateurs. H.A.

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

ARLETTY, UN CŒUR LIBRE
NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES
500 P., CALMANN-LÉVY, 21,90 €

Parmi ses obsessions (les vêtements colorés, la musique classique, les abats...), notre chroniqueur en compte deux qui lui sont particulièrement chères : le cinéma français d'antan et l'Occupation. Pourquoi Nicolas d'Estienne d'Orves n'a-t-il pas écrit plus tôt sur Arletty ? Avec son mélange d'élégance aristocratique et d'esprit canaille, elle pourrait être l'une de ses héroïnes. Dans cet ample roman biographique, *Arletty, un cœur libre,* d'Estienne d'Orves se met dans la peau de l'actrice et fait défiler toute sa vie, de sa naissance à Courbevoie en 1898 jusqu'à sa mort en 1992 – elle était aveugle et fauchée. On croise tout le gratin du cinéma et de la littérature, dont bien sûr ses amis Carné et Céline. Un voyage au bout de la nuit d'Arletty. L.-H.L.R

HÉLÈNE CIXOUS

Douleurs de l'incendie

Les feux qui ont ravagé le Sud-Ouest l'été dernier ont ravivé les souvenirs de l'écrivaine d'origine juive. Histoires intime et collective se mêlent dans ce texte à la puissance d'évocation sans pareille.

Hélène Cixous est née en 1937 en Algérie, dans une famille d'origine juive allemande. À Oran, au 54 rue Philippe, au deuxième étage de l'immeuble où elle vit enfant, « *des informations venues de l'Enfer* » parviennent à ses proches. En 1938, la synagogue d'Osnabrück est incendiée. Certains, comme sa grand-mère Omi, fuient, d'autres restent et ne pourront bientôt plus quitter l'Allemagne, disparaîtront dans l'Holocauste. Inlassablement dans ses écrits, Hélène Cixous tente de comprendre pourquoi, alors que deux synagogues et lieux de culte sont détruits au cours de la nuit de Cristal, certains ont préféré rester plutôt que partir. Autant d'images ravivées quand, en juillet 2022, la Gironde est ravagée par de terribles incendies, qui rappellent à l'écrivaine ceux « *qui auront fait feu au long cours de* [s]a vie » : Osnabrück, Paris, Philadelphie, Dresde, Orléansville. « *Ici, dans le Sud-Ouest, où la mère forêt se tord en vomissant ses hurlements de fumées colossales, on utilise le mot "cramé". Je n'avais encore jamais senti cette odeur crématoire.* […] *Tous les animaux ont pris la fuite. La plupart des fugitifs des forêts n'auront pas atteint le salut. On le saura plus tard. La cache était trop loin. Ils ont pris leur course trop tard.* »

Entremêlant histoires intime et collective, subvertissant le langage et la syntaxe, Hélène Cixous dessine dans *Incendire** les contours d'un verbe qui, pour tout lecteur confronté aux images des flammes dévorant hier les synagogues et les quartiers juifs, aujourd'hui les maisons, les forêts et tous ceux qu'elles abritent, devient immédiatement familier. « *Incendire* » : un mot-valise comme seule Hélène Cixous sait en forger, pour confronter la langue aux limites de l'indicible, qui se distingue, voire s'oppose au verbe « incendier », puisqu'il ne s'agit pas de détruire mais de dire pour reconstituer ce qui a été englouti. « *Ce que je retiens des Incendies ?,* s'interroge l'écrivaine. *Quand l'Incendie s'arrête le feu continue sous la terre.* » Un livre porté par une écriture d'une puissance évocatrice unique, pour ne jamais oublier que « *l'incendie ne s'éteint jamais. Il se tait* ». ■

Laëtitia Favro

*À noter aussi la parution du recueil *Il faut bien aimer. Séminaire 2004-2007* (Gallimard).

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
INCENDIRE. QU'EST-CE QU'ON EMPORTE ?
HÉLÈNE CIXOUS
176 P., GALLIMARD, 19 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Une vie de sainte

Gérard de Cortanze serait-il le Nick Cave de la littérature française ? L'hypothèse peut surprendre mais, en 1992, le rockeur australien consacrait une chanson à Christine l'Admirable, figure mystique belge ayant vécu entre les XII^e^ et XIII^e^ siècles. Trente ans plus tard, Gérard de Cortanze reprend donc le flambeau en faisant d'elle l'héroïne de son nouveau livre, *Une jeune fille en feu*.

Stricte contemporaine de saint François d'Assise, Christine l'Admirable aimait comme lui parler aux animaux. On peut se figurer la vie de cette fille de paysans en pensant aux images de saint François, et en remplaçant juste la Toscane par la province de Limbourg. L'année de ses 15 ans, la petite Christine meurt. La suite est moins banale : alors que l'on célèbre ses funérailles, elle ressuscite en pleine messe et vole dans l'église ! Ici il faut choisir son camp : s'en moquer ou y croire, tels Cave et Cortanze. Décidant de vivre à l'écart du monde avec ses visions, Christine survivra à mille épreuves, notamment aux persécutions d'ennemis féroces voyant en elle une sorte de démon. Les modes littéraires passent, mais la vie de saint reste un genre vivant – souvenez-vous de Véronique Olmi avec *Bakhita*. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Les mots à ne plus écrire

L'émergence des *sensitivity readers*, ces relecteurs chargés de chasser des livres tout terme susceptible d'être perçu comme offensant, inquiète une partie du monde des lettres. En tout cas, ces ciseaux d'Anastasie venus d'Outre-Atlantique sont une excellente matière à dystopie, comme l'atteste *Sensibilités*, le dernier roman de Tania de Montaigne. Dans la maison d'édition « *Feel Good* », des employés rappelant les fameux limiers-robots de Ray Bradbury travaillent en ce sens à rendre « *heureux et calmes* » leurs lecteurs, alors que partout dans l'espace public leurs publicités hurlent autant d'injonctions au bonheur par la lecture. Employée zélée, la protagoniste travaille à pousser toujours plus loin le curseur de l'esprit *feel good*. Parmi ces mesures : instaurer un test ADN de légitimité afin de déterminer qui a le droit ou non d'écrire sur telle ou telle communauté. Mais, face aux plaintes de lecteurs qui se succèdent, une nouvelle mesure en cache toujours une autre, la purge lexicale n'en finit jamais de dépouiller les phrases de leur sens, jusqu'à éradiquer toute prise de risque. Ainsi, cette ingénieuse intrigue fonctionne impeccablement, au gré des surenchères qui se télescopent à l'infini comme des poupées gigognes. ■

Simon Bentolila

MATHIEU BOURGOIS/OPALE.PHOTO/ALBIN MICHEL - JF PAGA/GRASSET

★★★☆☆
UNE JEUNE FILLE EN FEU
GÉRARD DE CORTANZE
304 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

★★★☆☆
SENSIBILITÉS
TANIA DE MONTAIGNE
176 P., GRASSET, 18 €

3 RAISONS DE LIRE

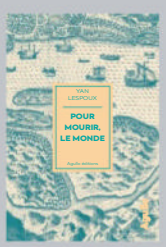
Pour mourir, le monde

Un souffle historique et romanesque
Janvier 1627, avis de grands vents sur le golfe de Gascogne. Aux abords de la côte du Médoc, un homme se noie. Il survivra. Comment ? Réponse, au bout de 400 pages. Cette scène du roman s'appuie sur un fait historique : revenue des Amériques, une armada portugaise sombra. Près de 2 000 morts, seulement 300 rescapés. Deux navires revenaient des Indes, cinq des Amériques. Partant de l'amont (1616) pour aller en aval (1688), ce roman porte sur l'histoire coloniale portugaise, dans la courte période où ce pays appartenait à la couronne d'Espagne.

Une épopée palpitante
Pour mourir, le monde compte trois héros (et pas mal de personnages secondaires) : Fernando Texeira, engagé à 15 ans dans l'armée pour aller sécuriser les Indes portugaises, mène une vie faite de voyages, de trafics et de malchance ; Marie, fille des Landes arrivant à Bordeaux, contrainte de pactiser avec une bande de pilleurs d'épaves ; Diogo Silva, enfin, fils d'une famille ayant fui l'Inquisition, qui vit dans les colonies, à Salvador de Bahia. Lors de l'invasion de la ville par les Hollandais, il rejoint la résistance portugaise. Ces destins chavirés vont se croiser.

Un changement de braquet réussi
Ce premier roman vient après un recueil de nouvelles publié il y a deux ans : *Presqu'îles*, autour de la région natale de l'écrivain : le Médoc. Passant aux grands empires coloniaux de l'Ancien Monde, Yan Lespoux démontre une puissance d'allonge remarquable, tirant sur tous les fils sans jamais trop tirer à la ligne.

Hubert Artus



★★★☆☆
POUR MOURIR, LE MONDE
YAN LESPOUX
432 P., AGULLO, 23,50 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
MOI ET FRANÇOIS MITTERRAND
HERVÉ LE TELLIER
112 P., FOLIO, 6,90 €

Une nouvelle édition de ce court texte du prix Goncourt 2020, toujours aussi drôle et aussi pertinent. Membre de l'Oulipo, Hervé Le Tellier a imaginé une correspondance entre François Mitterrand et lui : il envoie des lettres de plus en plus personnalisées, l'Élysée répond avec la même lettre type que Le Tellier/narrateur interprète selon ses désirs. Une sorte de contrainte liée à la force d'une fiction autosuggérée. Le texte est souvent joué au théâtre ; en ce moment au Rive Gauche, à Paris, par Christophe Alévêque. **Éric Libiot**

★★★★☆
L'INVENTEUR
MIGUEL BONNEFOY
192 P., RIVAGES POCHE, 8,70 €

Franco-vénézuélien, l'auteur allie le plaisir de la langue française au romanesque baroque de l'Amérique du Sud. On a pu le constater dans *Sucre noir,* on le relève encore dans *L'Inventeur,* vraie-fausse biographie d'un génie oublié, Augustin Mouchot, qui découvrit l'énergie solaire. La puissance de l'imaginaire au service d'un récit qui rend hommage à ces inventeurs (et artistes ?) passés à côté d'une gloire pourtant méritée. Formidablement composé, ce roman est une ode à la liberté de l'écrivain. **E.L.**

★★★★★
LE CŒUR NE CÈDE PAS
GRÉGOIRE BOUILLIER
1280 P., J'AI LU, 12 €

Ce n'est pas un roman-fleuve (1280 pages au compteur pourtant), c'est un roman-torrent qui charrie un fait divers (la mort d'une femme dans l'indifférence) et divers faits, mille digressions, des fausses pistes et une enquête menée par le détective Grégoire Bouillier, qui semble être proche de l'auteur, et son assistante Penny. Le privé tente de reconstituer la vie de cette femme. Mais n'est-ce pas ce que fait un romancier à la recherche de ses personnages ? Vertige… **E.L.**

LAURA EL MAKKI

Une nuit sans fin

Pour son premier roman, la biographe des sœurs Brontë choisit le conte apocalyptique. Envoûtant.

Il est mort, il est mort le soleil. Un matin dans un village isolé, sans histoires, le jour ne se lève pas. La nuit s'abat sur le monde et semble partie pour durer. L'obscurité a fait disparaître la faune et la flore et empêche la technologie de fonctionner. Seule une lune immense éclaire cette communauté déboussolée. Dans la pénombre, quatre personnages tâtonnent, essayent d'avancer. Anna, la jeune fille qui vient de goûter pour la première fois à l'amour est la seule à s'émerveiller de cet étrange dérèglement de la nature. Ethel, la néorurale en proie au doute constant, y voit quant à elle un funeste présage. Pour Josselin, défiguré dans un accident et qui blâme la terre entière, la coupable ne peut être que cette femme étrange, aux allures de sorcière, installée en marge de la communauté. Gautier, lui, n'est qu'un enfant à l'imagination débordante qui tente de percer les mystères du monde des adultes.

Productrice de radio, à la tête de podcasts à succès comme *Un été avec Proust* sur France Inter, biographe des sœurs Brontë ou du pionnier de l'écologie littéraire Henry David Thoreau, Laura El Makki signe un premier roman brillant qui se joue de notre obsession pour l'effondrement. Bien loin de la collapsologie ambiante et de sa soif de chaos, *Combien de lunes* est une fable écopoétique envoûtante dans laquelle la nuit devient le catalyseur de nos angoisses et bouleverse notre rapport à la nature et aux êtres. ■ **Léonard Desbrières**

★★★★☆
COMBIEN DE LUNES
LAURA EL MAKKI
160 P., LES ESCALES, 20 €

Le plus beau métier du monde

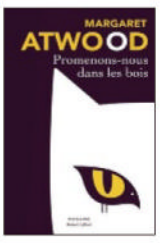
Fraîchement retraité, Mittelmann dresse le bilan doux-amer de trois décennies à enseigner la philosophie, d'une Côte d'Azur honnie à une « *banlieue de banlieue* » parisienne cossue qu'il méprise. Écrivain confidentiel et amoureux impuissant face à l'usure du temps, lui qui considérait son métier comme « *un obstacle à son épanouissement* » aura vécu en salle de classe l'essentiel de ses réussites, tout en y trouvant un exutoire à ses frustrations. Trois cours mémorables et pléthore de descriptions bien troussées jalonnent son épopée immobile. *Les Désarrois du professeur Mittelmann* livre un authentique point de vue de professeur, sans misérabilisme, mais avec humour et style : Éric Bonnargent s'avère ici un fameux pédagogue. ■ **Antoine Faure**

★★★☆☆
LES DÉSARROIS DU PROFESSEUR MITTELMANN
ÉRIC BONNARGENT
288 P., LE SONNEUR, 18 €

PHILIPPE MATSAS/LES ESCALES

De bonnes nouvelles

Après *Les Testaments,* Margaret Atwood rappelle, avec *Promenons-nous dans les bois,* qu'elle excelle aussi dans la forme courte. Si la première et la troisième partie de ces quinze textes dépeignent le crépuscule d'un couple contemporain, Tig et Nell, les huit nouvelles centrales offrent un corpus nettement plus fantastique, saugrenu, singulier. Il y est question d'un entretien médiumnique avec George Orwell, de la mort d'une philosophe grecque, d'une maladie du futur hautement contagieuse, d'un escargot réincarné en humain – ça ne lui plaît guère –, ou d'une fable narrée à des Terriens par une sorte de poulpe extraterrestre (« *Si mon apparition vous dérange vraiment, vous pouvez toujours fermer les yeux* »). Ailleurs, côté mortels, côté « normalité », on parle deuil, amitié, souvenirs, amour, on évoque le « *désastre dans lequel la planète est embringuée* », c'est drôle souvent, déchirant parfois, profond toujours. Margaret Atwood a perdu son second mari en 2019 ; il était atteint de démence. Au lecteur de décider ce qui relie ces récits entre eux – de tracer, au cœur de la forêt, sa propre histoire. ■ **Fabrice Colin**



★★★☆☆

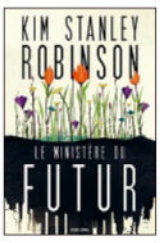
PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS (OLD BABES IN THE WOOD)

MARGARET ATWOOD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR MICHÈLE ALBARET-MAATSCH 368 P., ROBERT LAFFONT, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Mission Terre

L'Américain Kim Stanley Robinson est un romancier qui s'appuie sur les savoirs les plus pointus pour imaginer le futur. Quand il nous raconte la colonisation de *Mars la Rouge,* cela donne à rêver ; quand il s'attaque, comme ici, au réchauffement climatique, cela fait peur ! Et cela débouche aussi sur un curieux roman, conté par une foule de narrateurs – glaciologues, pilotes, terroristes, otages – et qui tend vers l'essai. Car Robinson ne se contente pas d'exposer notre désarroi planétaire : il invente des solutions. Comme la création d'un *Ministère du Futur,* instance internationale chargée de défendre les générations à venir. Par la mise en place d'une monnaie carbone ou par des pompages sous les glaciers arctiques afin de les arrimer au sol. Et par des attentats visant les industriels polluants et les dirigeants des Gafam. Deux personnages principaux nous guident dans cette jungle d'idées parfois contestables : Mary, qui dirige le ministère du Futur, et Frank, survivant d'un épisode de canicule qui a tué 20 millions d'Indiens. Leur mission : sauver le monde et sauver le roman en lui donnant de la chair. Pari réussi : on dévore ce texte qui nous balade du pessimisme le plus noir aux espoirs les plus fous. ■ **Alexis Brocas**



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆

LE MINISTÈRE DU FUTUR (THE MINISTRY FOR THE FUTURE)

KIM STANLEY ROBINSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLAUDE MAMIER, 628 P., BRAGELONNE, 25 €

Le patient du docteur Bovary

Après deux recueils de nouvelles, Jaume Cabré publie *Consumés par le feu,* empruntant à nouveau le sentier du roman tout en initiant le lecteur à l'art de l'incompréhension. Dès l'enfance, Ismaël est accusé par son père, atteint de démence, d'être le meurtrier de sa mère. L'internement paternel oblige le jeune homme à intégrer un foyer dans lequel il s'initie à la lecture. Cette découverte le guidera vers une carrière peu fructueuse de professeur. Au même moment, il retrouve Leo, son amour d'enfance. Si la jeune femme cultive l'art du secret, elle devient le but ultime d'Ismaël après quinze ans de séparation. De malheureux incidents viennent pourtant perturber ses rêveries : il sera bientôt impliqué dans l'assassinat d'une octogénaire et dans un accident avec une portée de marcassins, avant d'arriver dans un hôpital fantasmagorique où l'infirmier Youri, « *Docteur Bovary* » et « *Jivago* » mènent curieusement l'enquête. Celui que l'on accuse de tous les maux n'a aucun souvenir des récentes péripéties, prend la fuite et rencontre sur son chemin d'autres âmes fort originales… Avec ses vigoureux dialogues sans fin et sa logique narrative proprement déconstruite, cette aventure ubuesque remplit son pari. Et ajoute à l'absurde une touche de romantisme. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆

CONSUMÉS PAR LE FEU (CONSUMITS PEL FOC)

JAUME CABRÉ

TRADUIT DU CATALAN (ESPAGNE) PAR EDMOND RAILLARD, 160 P., ACTES SUD, 19,80 €

LUIS MORAKZM AGENCY/ROBERT LAFFONT – SEAN CURTIN/BRAGELONNE – DR/ACTES SUD

ROSA MONTERO

Portrait de l'artiste en camisole

Les écrivains sont-ils des êtres humains comme les autres ? Sont-ils voués à l'extravagance ou à la folie ? Dans ce livre inclassable, la romancière espagnole explore les rapports entre création et déséquilibre mental.

DR/MÉTAILIÉ

Célébrée en Espagne et reconnue en France, où les éditions Métailié ont déjà traduit douze de ses ouvrages, Rosa Montero s'était déjà intéressée, dans *La Folle du logis* (2004), aux mécanismes délétères de l'inspiration. Vingt ans plus tard, elle poursuit ses recherches dans *Le Danger de ne pas être folle,* sur un mode plus introspectif, elle que les crises en tout genre n'ont guère épargnée. Les romanciers appartiennent-ils par essence à une race plus vulnérable ? Faut-il, pour bien écrire, être incapable de vivre raisonnablement ? *« C'est précisément de ça que parle ce livre. Du lien entre la créativité et une certaine extravagance. Du rapport que la création entretient avec l'hallucination. Ou de savoir si être artiste te rend plus enclin au déséquilibre mental, comme on l'a soupçonné depuis la nuit des temps. »*

La racine latine *inventio* et ses dérivés sont à l'honneur, qui apparaissent plus de trente fois dans ce texte vivifiant : l'écrivain est cet affabulateur pathologique qui, ne se satisfaisant pas du réel, le recrée ou le réarrange à sa guise – une activité qui n'est pas sans risque. *« Je fais partie de la statistique générale,* confesse Rosa Montero, *de ces 25 % d'individus qui développeront un problème mental au cours de leur vie, et aussi, par conséquent, de la statistique particulière des écrivains cinglés. »* Pas de quoi rire, ni de quoi se vanter. Comme le montre Stefan Zweig dans *Le Combat avec le démon,* qui évoque les destinées funestes de Kleist, Hölderlin, Nietzsche (Montero, elle, cite longuement les destins tragiques d'August Strindberg, Emily Dickinson ou de Sylvia Plath), l'aventure créatrice peut se solder par une défaite irrémédiable.

Les fous sont-ils enclins à l'écriture, ou les écrivains à la folie ? Études à l'appui, l'écrivaine commence par dresser la liste des troubles qui les menacent. Bizarreries, panique globale, inadéquation au réel (qui

se traduit, chez elle, par une invincible étourderie), sensation de déconnexion, complexe d'imposture, immaturité, hypersensibilité, désinhibition cognitive… N'en jetez plus ! Véritables éponges sensorielles, les auteurs reçoivent, dans un savant désordre, les signaux désordonnés du monde et se voient contraints de les « *traiter* », comme on filtrerait, à l'entrée d'un bal masqué, des visiteurs plus ou moins désirables et dangereux. Ironique dilemme : ils dépendent également de leur bon vouloir. La tension permanente qui en résulte ne fait pas toujours d'eux des individus très recommandables. La création est une lutte ; la mènent-ils convenablement ?

REMÈDE CONTRE LE NÉANT

Assiégés au cœur d'une forteresse qu'ils ont eux-mêmes bâtie, les romanciers ont besoin du regard d'autrui qui, seul, peut valider leurs secrètes manœuvres. Dans les cas les plus extrêmes, l'idée du suicide surgit. Le pacte avec le « *dieu sauvage* », cependant, est moins une solution que la conclusion désolante d'un processus brassant les forces sombres de l'inframonde : un appel sans écho, une fuite sans retour. Le paradoxe (la vie des écrivains en déborde), c'est que l'on écrit aussi pour se prémunir contre l'angoisse du trépas. Mais il y a pire, peut-être, que la vie arrêtée : l'inspiration tarie. Et Rosa Montero de citer, au crépuscule de sa carrière, la grande Ursula K. Le Guin, avec laquelle elle correspondait. « *Ma quête d'une histoire, quand je perds patience, ne consiste pas tant à chercher un sujet qu'à attendre une rencontre avec un inconnu* […]. *Les moments où personne ne traverse le paysage sont silencieux et solitaires. Ils peuvent durer longtemps, au point que j'en viens à croire qu'il n'y aura plus jamais personne sauf une vieille femme stupide qui écrivait autrefois des livres.* » Le remède contre le néant ? Inventer, encore et toujours. Se réécrire.

À ce propos, Rosa Montero met malicieusement son lecteur en garde : « *Et maintenant, laisse-moi t'avouer quelque chose : dans ce livre que tu es en train de lire, il y a aussi de la fiction.* […] *Certains ingrédients qui sont imaginaires.* » Ce qui rend d'autant plus troublante l'existence de cette Barbara, double vaguement maléfique de l'autrice qui, depuis des décennies, se fait passer pour elle et à laquelle la Madrilène, à la fin de cet ouvrage aussi humble que passionnant, rend un hommage tout à fait inattendu. On ne peut pas faire confiance aux écrivains : voilà ce qui les rend si indispensables. ■

Fabrice Colin

★★★★☆
LE DANGER DE NE PAS ÊTRE FOLLE (EL PELIGRO DE ESTAR CUERDA)
ROSA MONTERO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR MYRIAM CHIROUSSE, 288 P., MÉTAILIÉ, 20,80 €

Amours félins

Après le grand succès de son roman *Les Mémoires d'un chat*, Hiro Arikawa donne cette fois dans la nouvelle à travers sept histoires attachantes autour de nos félins préférés. S'il est possible de lire les deux ouvrages séparément, y persistent quelques clins d'œil qu'il est agréable de retrouver autour du jeune Satoru et de son premier chat, Hachi. L'écrivaine japonaise aborde aussi des thématiques complexes autour de la perte de l'être cher, explore une fois de plus les langages plausibles de l'animal avec une imagination fascinante, mais *Au revoir les chats !* déborde avant tout d'humour, de tendresse, et l'ouvrage décortique merveilleusement le lien unique qui peut se créer entre un être humain et son chat. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
AU REVOIR LES CHATS ! (MITORI NEKO)
HIRO ARIKAWA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR SOPHIE RÈFLE, 240 P., ACTES SUD, 21,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1er NOVEMBRE.

AUDREY SOVIGNET

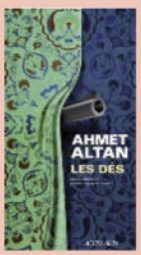
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Cœur de gangster

Des écrivains, nous attendons la même chose que des équipes de foot : qu'ils gardent le niveau qui les a fait couronner ! Prix Femina étranger avec le tendre *Madame Hayat*, le Turc Ahmet Altan revient avec *Les Dés*, portrait d'un psychopathe d'autant plus réussi qu'il est attachant. Cela se passe à Istanbul, au début du siècle dernier, alors que l'Empire ottoman se meurt dans une corruption sans fin. Ziya, 4 ans au début du récit, est pétri d'admiration pour son frère Anef, gangster bravache aux gifles proverbiales qui place l'honneur plus haut que la vie. Cela paraît bien pittoresque mais vaut à Anef de mourir à 28 ans, non sans avoir transmis à son frère ses valeurs criminelles. Résultat, à 16 ans, Ziya abat froidement l'assassin d'Anef et part en prison – mais la mafia tcherkesse, à laquelle sa famille appartient, lui trouve une sortie. Et c'est là que le roman se dépasse. Voilà Ziya à Alexandrie, épris d'une étudiante en médecine qui ne le sauvera pas. Ziya jouant tout l'argent qui passe entre ses mains pour retrouver l'impression de temps suspendu qui le prend dans ses accès de violence. Il y aura d'autres femmes et des chances de salut, mais que peut une conscience enfermée si jeune dans un cadre de pensée où ceux qui tuent pour l'honneur sont des héros ? Un caïd post-adolescent qui croit sa petite légende plus forte que la réalité ? Et devinez qui gagne à la fin, quand se fomente un attentat ? Avec sa belle plume à la fois narrative et introspective, Altan réussit quelque chose de rare : donner un supplément d'âme à l'un des archétypes les plus fondamentaux de la littérature.

Alexis Brocas



★★★★☆
LES DÉS (ZARLAR)
AHMET ALTAN
TRADUIT DU TURC PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES, 208 P., ACTES SUD, 21,80 €

3 RAISONS DE LIRE

LE NOUVEAU ROMAN D'AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

Pour son sens du monde

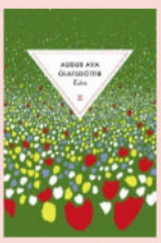
Correctrice pour une maison d'édition, mais surtout linguiste spécialiste des langues en voie d'extinction, Alba enchaîne les colloques autour du monde, donc les voyages en avion, et réfléchit à compenser son empreinte carbone. Pour cela, il lui faudrait planter 5600 arbres. Elle s'y attelle donc, et s'installe à la campagne. Au contact des habitants, mais aussi des réfugiés syriens et irakiens qui arrivent là, elle découvre une autre façon de s'inscrire dans le monde.

Pour ses sujets graves abordés avec poésie

Partant d'une réflexion sur la façon dont disparaissent les langues et les dialectes, Ólafsdóttir aborde avec poésie l'extinction du vivant et le réchauffement climatique. Le récit de plantations devient une composition sur les racines citoyennes et les exilés déracinés. La thématique linguistique traite des outils de communication de transmission et d'héritages.

Pour son efficacité

Si l'intrigue tarde un peu à se mettre en place, on retrouve ce que l'on apprécie de longue date chez l'Islandaise : réalisme social, lyrisme, humour cocasse. On est définitivement saisi par sa finesse pour dépeindre, avec simplicité, la complexité des existences contemporaines, par sa façon de raconter concrètement et symboliquement comment les enjeux locaux sont aussi globaux, et vice versa. Par cette grâce, enfin, qui lui permet d'inscrire de grandes questions dans un roman assez court. **Hubert Artus**



EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN SCANNANT CE QR CODE

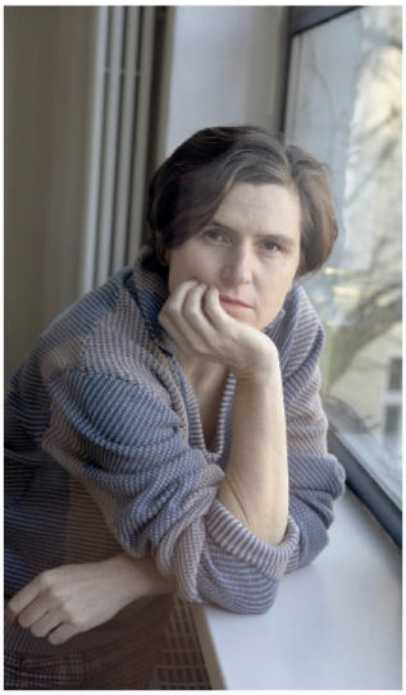
★★★☆☆

ÉDEN (EDEN)
AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR
TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY
256 P., ZULMA, 21,50 €

JUDITH SCHALANSKY

Avant que tout ne s'efface

Après *L'Atlas des îles abandonnées* et *L'Inconstance de l'espèce*, l'écrivaine et graphiste allemande touche au cœur de son obsession de la disparition avec un livre magnifique.



On n'y voit que du feu. Les choses dont Judith Schalansky fait l'inventaire dans son ouvrage hybride, entre document, récit et livre d'artiste, ont souvent été passées par les flammes. Ainsi d'un tableau du peintre allemand Caspar David Friedrich, détruit par un incendie en 1931 au Palais des glaces de Munich. Ou du tigre de la Caspienne, dont le dernier spécimen empaillé a brûlé avec le muséum d'histoire naturelle de Takchent autour de 1960.

En introduction des douze chapitres d'*Inventaire de choses perdues*, l'écrivaine décrit, avec peu de mots et force puissance évocatrice, la négligence ou le mépris à l'origine de disparitions majeures. Il faut imaginer les descendants d'Armand Schulthess brûlant les livres fabriqués à la main ainsi que la merveilleuse « encyclopédie à ciel ouvert » que l'artiste suisse avait patiemment établie dans une forêt du Tessin au début des années 1940. Et que penser de l'absurde sort réservé au palais de la République à Berlin ? Bâti après-guerre par la RDA sur les ruines du château de Berlin, il fut désossé en 2005 pour cause d'amiante. En 2020, un nouveau château, mélange incongru de moderne et de faux ancien, est reconstruit au même emplacement.

Judith Schalansky sait nous émouvoir, provoquer nostalgie ou colère en nous, pour ces choses perdues dont on ignorait parfois jusqu'à l'existence. Habilement, elle met en scène une narratrice obsédée par sa quête. Pourquoi sommes-nous ainsi chavirés ? La réponse se trouve peut-être dans le texte relatant la découverte de Tuanaki par le capitaine Cook en 1777. Un siècle plus tard, l'atoll disparaît, après son immersion probable des suites d'un séisme. Bien sûr, l'atoll, habité, existait avant le XVIII[e] siècle. Qui sommes-nous pour dire qu'il n'existe plus, maintenant qu'il est sous l'eau ? Nous regardons les cartes magnifiques et les photos du livre. Toujours, quelque chose échappe à notre vue. Quelque chose de fragile, qui est peut-être notre propre vie, ses traces, sa réalité. ■ **Gladys Marivat**

★★★★★

INVENTAIRE DE CHOSES PERDUES (VERZEICHNIS EINIGER VERLUSTE)
JUDITH SCHALANSKY
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR LUCIE LAMY
256 P., YPSILON ÉDITEUR, 24 €

REN FIETZEK/YPSILON

Habité par l'absente

Le seul texte long signé par Nìkos Kokàntzis lui vaut une place de choix dans la littérature grecque du siècle dernier. *Gioconda* est le récit sensuel et poétique de l'amour que l'auteur vécut adolescent avec sa voisine juive dans une Thessalonique sous occupation nazie, et auquel la déportation mit un terme tragique. Avec *Le Vieil Homme et l'Étrangère,* le public francophone peut désormais le découvrir auteur d'écrits plus courts aux formes variées, de la fable à la nouvelle en passant par le livret d'une adaptation de *Gioconda* en opéra. On le devine hanté par le souvenir de la très jeune femme de sa vie tant la mort et la perte planent sur ces dix histoires. Un vieux sage aide une séductrice à fuir la vindicte de villageois, mais un destin aussi funeste l'attend ailleurs. Un homme doit trouver la femme idéale et la tuer, faute de quoi une société secrète le supprimera. Un médecin brusquement quitté par sa femme se remémore leur couple qu'il croyait parfait. L'humour et l'étrange viennent tempérer avec bonheur la mélancolie de l'ensemble, rappelant que Kokàntzis, qui étudia la psychiatrie, connaissait l'humanité bien au-delà des drames de l'amour. ■ **Antoine Faure**

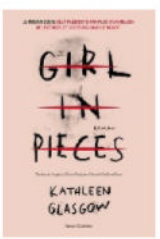
Réparons les vivants

Ce livre, dont la traduction nous parvient sept ans après sa publication américaine, a été fortement plébiscité. Et sans doute par nombre de jeunes gens connectés à TikTok, où le roman de Kathleen Glasgow a été très commenté, et qui se seront reconnus en Charlie, 17 ans. La jeune fille, qui s'automutile, incarne une détresse adolescente dont nous autres adultes avons oublié la noirceur, si tant est qu'on l'ait connue. Ainsi, *Girl in Pieces* se veut d'abord un baume, appliqué par une autrice qui déploie très bien son récit, sans fard, et sa galerie de personnages secondaires, ses ambiances. À Tucson, Arizona, où « *la chaleur étouffante* » règne, l'espace qu'occupe Charlie est resserré : quelques rues, le bar où elle fait la plonge, sa chambre miteuse, la baignoire où elle se recroqueville. Après un séjour en clinique spécialisée, et alors que les lendemains sont si difficiles à imaginer, elle doit trouver « *où mettre les morts, les vivants, ces gens qui planent* » au-dessus d'elle. Avec adresse, Kathleen Glasgow pointe en parallèle la misère et les problèmes d'addiction d'une partie de la population américaine, et recolle les morceaux éparpillés d'un espoir qui tient surtout à l'entraide et à la gentillesse. ■ **Juliette Savard**

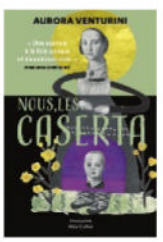
Folie argentine

C'est une « *présence préoccupante* » : non seulement habitée, la voix de la narratrice de *Nous, les Caserta* est de nature à posséder tout lecteur en quête de fortes sensations ésotérico-littéraires. Haïe et crainte par ses parents, dans une société bourgeoise argentine confite en dévotion, Chela porte les stigmates de la folie, perçue à travers le prisme de la démonologie encore en vigueur dans les années 1920. Éprise des *Illuminations* et des *Chants de Maldoror,* elle raconte l'enfance dans la demeure hostile, ausculte les sentiments les plus écorchés, sans tomber dans le tire-larmes ; car il s'agit là d'une folie insoumise et loin d'être aussi nihiliste qu'il n'y paraît. À l'adolescence, son récit prend momentanément la forme d'un rapport rendu par une psychologue, laquelle conclut : « *C'est pour ça que je suis partie. Que j'ai renoncé à mon travail bien avant de pouvoir l'achever. Parce que je suis une femme de science, pas une exorciste.* » Mais le prisme diabolique se retire quelque peu quand vient l'âge d'aimer, avant le départ au Chili de la jeune femme devenue romancière prometteuse. Il est temps de sortir du purgatoire cette immense écrivaine argentine qu'est Aurora Venturini (1922-2015). ■ **Simon Bentolila**

★★★★☆
LE VIEIL HOMME ET L'ÉTRANGÈRE (ENNÉA ISTORÍES KAI ÉNA LIMPRÉTO)
NÌKOS KOKÀNTZIS
TRADUIT DU GREC PAR HÉLÈNE ZERVAS, 168 P., L'AUBE, 17,90 €



★★★☆☆
GIRL IN PIECES (ID.)
KATHLEEN GLASGOW
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTEL PARIS, 448 P., ANNE CARRIÈRE, 23 €



★★★★★
NOUS, LES CASERTA (NOSOTROS, LOS CASERTA)
AURORA VENTURINI
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ANNE PLANTAGENET, 230 P., ROBERT LAFFONT, 19,90 €

DR - CAROLINE KING PHOTOGRAPHY/ANNE CARRIÈRE - SEBASTIÁN FREIRE/ROBERT LAFFONT

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
BOUM, BOUM, BOUM,
NICOLAS GIACOBONE
288 P., 10/18, 8,30 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Une narration chorale faite de chapitres courts oscillant entre passé et présent, une réflexion sur la création, l'identité et la transidentité… Ce thriller nous conduit entre Buenos Aires et New York où Juan, artiste, et sa compagne Augustina, *« femme dans un corps d'homme »*, sont en escale. Un drame va bientôt rassembler une mosaïque de personnages. Et l'on est saisi de bout en bout. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
DES MILLIERS DE LUNES
SEBASTIAN BARRY
304 P., FOLIO, 9,20 €

Dans les années suivant la guerre de Sécession, l'esclavage est aboli, mais les ségrégationnistes et autres ennemis des Peaux-Rouges digèrent mal leur défaite… Winona, jeune Indienne rescapée de la tribu Lakota, se fait violer par un épicier après l'avoir éconduit. Sa famille adoptive décide de la venger. Porté par une écriture lyrique et brutale, ce roman puissant capture l'essence de l'Amérique impitoyable de l'époque. **S.B.**

★★★☆☆
LES CRIMES DE NOS PÈRES
ÅSA LARSSON
736 P., LE LIVRE DE POCHE, 10,40 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 NOVEMBRE.

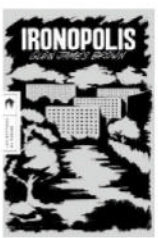
Avec ce sixième opus, la fameuse série d'Åsa Larsson touche à sa fin. On y retrouve Rebecka Martinsson, procureure adjointe dans la ville de Kirma. Sur une île du nord de la Suède, on découvre deux cadavres, celui d'un alcoolique, et d'un boxeur disparu il y a des décennies. L'enquête conduit Martinsson à se plonger dans son histoire familiale, mais elle est surtout prétexte à ausculter le cœur des Suédois et leur difficile rapport au passé. **S.B.**

GLEN JAMES BROWN

Retour vers le No Future

Le Britannique livre un roman ouvrier teinté de fantastique. Une réussite.

Né aux premières heures du gouvernement Thatcher, élevé dans les logements sociaux du nord de l'Angleterre, Glen James Brown était aux premières loges pour assister à la désindustrialisation brutale de son pays et à l'abandon progressif des grands ensembles, pourtant autrefois berceau d'une classe moyenne florissante. Dans son premier roman *Ironopolis,* il imagine les derniers jours de la cité ouvrière fictive éponyme. Au milieu de ces tours de béton condamnées à la destruction, il entremêle le destin de six personnages dans un roman choral troublant. Une mère au foyer au caractère bien trempé, le fils du caïd de la cité, des courses de lévriers: on plonge dans une chronique sociale drôle et acide avant que le récit ne devienne soudainement insaisissable. Comme si le poids du réel se faisait trop écrasant, le fantastique s'invite à la fête sous les traits d'une étrange sorcière, de légendes et de mystères. Admirateur de George Perec autant que des Angry Young Men, grand fan de séries Z d'horreur, kitsch mais terriblement angoissantes, Glen James Brown mélange brillamment toutes ces influences et s'impose comme le nouveau trouble-fête du roman britannique. Un vrai punk du Nord. ■ **Léonard Desbrières**



★★★★☆
IRONOPOLIS (ID.)
GLEN JAMES BROWN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLAIRE CHARRIER, 496 P., TYPHON, 23 €

Blessures irlandaises

Sept ans. C'est le temps qu'il aura fallu à l'Irlandais Darragh McKeon pour se remettre à l'ouvrage. Sept ans pour digérer le succès de son premier roman, *Tout ce qui est solide se dissout dans l'air,* best-seller mondial (récompensé dans ces pages du prix du premier roman étranger) qui nous racontait au plus près de l'horreur la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Cette fois, c'est dans les cicatrices encore béantes de l'histoire de son pays que l'écrivain plonge sa plume acérée. Sur son lit d'hôpital new-yorkais, Simon repense au drame qui a bouleversé sa vie et provoque encore chez lui de violentes crises d'épilepsie. C'était il y a plus de trente ans, le 8 novembre 1987. À Enniskillen, en Irlande du Nord, on célébrait le dimanche du souvenir, l'hommage de toute la Grande-Bretagne aux soldats tombés en temps de guerre. Un moment funeste choisi par l'IRA pour frapper. Dans *Le Dimanche du souvenir,* qui rappelle *Le Vent se lève* de Ken Loach, où les vies intimes viennent se fracasser contre les idéaux politiques, Darragh McKeon interroge les contradictions de la lutte armée. À travers les yeux d'un adolescent, il raconte les conséquences d'un conflit sanglant sur une génération d'enfants traumatisés par une guerre pour la liberté. ■ **L.D.**

★★★☆☆
LE DIMANCHE DU SOUVENIR (REMEMBRANCE SUNDAY)
DARRAGH MCKEON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR CARINE CHICHEREAU, 240 P., BELFOND, 22 €

SUSAN BARKER/ÉDITIONS DU TYPHON

CRAIG DAVIDSON

Un recueil princier

Si Stephen King n'est pas avare de compliments à l'égard de ses disciples revendiqués, l'écrivain canadien pourrait bien mériter un adoubement définitif. Plus dérangeantes qu'horrifiques, ces nouvelles en sont une nouvelle preuve.

Une femme survit à l'accident qui a tué son mari sur une route isolée en plein hiver. Cherchant à sauver son nourrisson malgré la douleur et le froid, elle passe en revue ses sentiments paradoxaux de mère aimante et de femme empêchée. Un vétéran de la guerre d'Irak devient chauffeur de bus scolaire. Parmi ses passagers figure la fille d'un autre ancien Marine, dont la grave maladie pourrait bien avoir été causée par l'usine chimique du coin… à moins qu'elle ne soit, à sa manière, une mutilée de guerre elle aussi. Placé avec son jumeau dans une maison de correction, un gamin observe les manigances toujours plus cruelles de son frère, qu'il est le seul à comprendre tout à fait. Un chirurgien pédiatrique virtuose né atrophié du côté gauche brave sa faiblesse en disputant des compétitions de bras de fer entre deux urgences vitales.

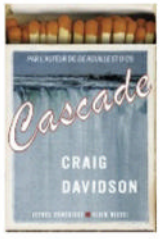
L'ART DE FAIRE NAÎTRE LA TENSION

C'est devenu une marque de fabrique : Craig Davidson fait preuve de la même précision lorsqu'il dissèque les chairs malmenées et les psychés tourmentées. Le malaise du lecteur vient d'abord de la justesse méticuleuse avec laquelle chaque corps est décrit, qu'on parle d'une souris tuée par un scorpion, d'un névrosé efflanqué en passe de commettre le pire, d'un grand prématuré opéré d'une tumeur ou d'un camionneur mort d'hypothermie. On s'aperçoit ensuite, par touches successives, de l'ambiguïté morale douloureusement vraisemblable des différents narrateurs, jusqu'à ce que chaque nouvelle s'achève sur une situation ouverte, jouant avec notre imagination. Tel Stephen King, qui loue son travail et qu'il cite comme principale source d'influence, Davidson sait camper des protagonistes attachants et susciter la tension. Déjà théâtre de son roman *Cataract City*, le Niagara Falls où se déroulent les événements de *Cascade* rappelle le Derry de l'auteur de *Ça* : on y plonge dans une Amérique anonyme où le danger rôde derrière la banalité du décor – bien qu'il s'agisse plutôt des ravages de la pollution et de la folie livrée à elle-même que de clown mangeur d'enfants.

Autre point commun avec King, savoir intéresser son lecteur à des sujets très divers en usant d'un grand luxe de détails techniques, qu'on parle ici de basketball, de chirurgie ou d'incendies criminels. Né en 1975, Davidson travaille lui aussi à une cadence soutenue, signant avec *Cascade* son dix-septième livre publié, et son œuvre inspire les cinéastes : on se rappelle *De rouille et d'os* de Jacques Audiard, tiré d'un recueil du Canadien daté de 2005. Enfin, les deux écrivains partagent le goût des pseudonymes : chez Davidson, les noms d'emprunt Patrick Lestewka ou Nick Cutter marquent une bascule dans le registre de l'épouvante. *Troupe 54*, signé Cutter, confrontait ainsi une bande de scouts à des parasites tueurs..., un roman dont furent soulignées les similitudes narratives avec *Carrie* – notamment l'insertion d'extraits d'articles et d'interviews – et que King qualifia « *d'horreur à l'ancienne à son meilleur* ». À propos du maître absolu du genre, Davidson estime « *impossible de* [se] *dissocier de son influence, comme l'instinct d'un caneton le pousse à reconnaître sa maman* ». Humour et simplicité achèvent de rapprocher l'élève de son mentor. ■

Antoine Faure

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
CASCADE (ID.)
CRAIG DAVIDSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ
256 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

VINCENT BOURDON/ALBIN-MICHEL

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU HARLAN COBEN ?

Puisque sa vie est foutue, David Burroughs s'est résigné. Voilà cinq ans qu'il purge sa peine, emprisonné à vie au pénitencier de Briggs (Maine) pour le meurtre d'un enfant de 3 ans, Matthew Burroughs. Son propre fils. Il n'a aucun souvenir de l'événement, mais tout l'avait accusé, et le procès fut vite plié. Sa femme s'est remariée, plus personne ne vient le visiter. Cependant, le récit débute avec un motif d'espoir : sa belle-sœur vient le voir, une photo à la main. Celle d'un garçon qui, croit-elle, est Matthew. Même tache de naissance, mêmes traits, avec les années de plus. Qui a pris le cliché ? Est-ce bien son fils ? Et alors, qui était l'enfant assassiné ? Pour le savoir, il faudrait rouvrir l'enquête et le procès. Il faudrait sortir. S'évader. Pas simple. Et une fois dehors, échapper à ceux qui, alors, auraient eu intérêt à inventer une telle machination contre lui. Le FBI pourrait entrer dans la danse. Cette photo rebat toutes les cartes. *Sur tes traces,* le cru 2023 de l'Américain, obéit à ses recettes habituelles. Mais l'intrigue s'accélère (nous n'en dévoilerons rien)… Et le suspense prend de l'envergure. Alternant le tragique et le cocasse, dynamitant les tabous familiaux, portée par des dialogues de feu, cette quête d'un père, dont les scènes finales sont renversantes, est un vrai roman criminel. **Hubert Artus**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
SUR TES TRACES
(I WILL FIND YOU)
HARLAN COBEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ROXANE AZIMI, 384 P., BELFOND, 22,90 €

Le mal en héritage

Diego Martín, universitaire et époux assez détestable, est de plus un meurtrier. Des notes désordonnées, qu'il rédige du fond de sa cellule, s'imbriqueront dans le récit et révéleront ses motivations. Mais ce qui compte, ce sont les causes, logées dans une histoire familiale où les hommes se sont transmis le mal. Pour remonter cette lignée noire, *Le Fils du père* alterne les lieux et les époques, entre 1936 et 2010. La malédiction vient d'un père que Diego a peu connu : après une rixe mortelle, Antonio s'était engagé dans la Légion étrangère. La malédiction vient aussi de la guerre : Simón, le grand-père, châtié à la place d'un autre, expédié sur le front russe avec la division Azul. Tout cela raconte une fatalité, mais n'explique pas pourquoi Diego y a cédé. Pour le comprendre, des histoires intimes dissimulées dans les plis de l'histoire collective, ramenant toutes au village qui est le berceau familial : elles disent la revanche des classes pauvres, l'exode rural, l'inceste, les silences coupables de l'Église. Colère et humanisme, évocations historiques et soin de l'intrigue : par cette composition magistrale, del Árbol nous ébranle, nous dérange, nous interroge et nous passionne. ■ **H.A.**

★★★★★
LE FILS DU PÈRE
(EL HIJO DEL PADRE)
VÍCTOR DEL ÁRBOL
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR CLAUDE BLETON ET ÉMILIE FERNANDEZ, 368 P., ACTES SUD, 23 €

Le son et l'asphalte

C'était au siècle dernier. L'arrivée d'une nouvelle génération de polardeux – Pouy, Daeninckx, Jonquet… Et parmi eux, Marc Villard, amoureux du jazz et du bitume. Petit à petit, il s'est fait un nom comme auteur de nouvelles, et dans le *serial killer* en particulier, jouant avec talent de sa petite musique qui sait trouver la note noire. *Ciel de réglisse* en est l'exemple type : deux grandes nouvelles et six autres très courtes, quelques pages, toutes liées au jazz. Elles éclairent le talent de Marc Villard : choper le moment précis, raconter l'instant. « En danseuse » parle d'immigrés, d'entraide, d'avenir pourri ; « Ciel de réglisse » d'un couple à l'arrêt, d'un amour impossible, d'une mort à la con. Plus le temps passe, plus Villard a la phrase juste, précise, simple. Il écrit au présent. Sans excès. L'amateur de musique qu'il est sait l'importance du mouvement, de la rupture et de la mélodie. Les personnages ne vivent qu'à s'occuper d'eux et de leurs proches. Mais ils fabriquent le monde sans le savoir. Villard le sait, qui s'occupe depuis longtemps de ces vies-là. Il leur donne du souffle, parfois un avenir, toujours de l'importance. Ce sont des gens d'ici, des voisins. On les croise sans les reconnaître. Mais Marc Villard est là. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
CIEL DE RÉGLISSE
MARC VILLARD
192 P., GALLIMARD/LA NOIRE, 17 €

DR/ACTES-SUD - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

MARIE DESPLECHIN

La traversée de sa vie

Pauline ne s'attendait pas à voyager ainsi sans son père. Dotée d'une forte personnalité, elle ne manque pas de le faire savoir, avec humour et ironie.

Appuyée presque lascivement sur le bastingage, Pauline ne transpire pas l'excitation du voyage, sur la couverture de l'album consacré à son histoire ! La voici pourtant à bord de *La Reine Astrid* en direction du Spitzberg et en compagnie d'une cantatrice, amie de son père. Qu'il est malin de la part de Marie Desplechin de nous raconter le voyage de cette jeune héroïne exclusivement de son point de vue en nous donnant à lire les lettres qu'elle écrit à son père. Cette enfant manie l'humour et l'ironie d'une main de maître ! Chaque détail révèle la personnalité de Pauline et la situation dans laquelle elle se trouve. Ainsi, elle varie astucieusement la façon de s'adresser à son destinataire et laisse pointer sa colère, sa tristesse, son intelligence des situations ou parfois une certaine mauvaise foi ! Se devinent les contours de sa vie, la disparition de sa mère, la grande absence de son père très riche, et la possible arrivée d'une nouvelle femme dans sa vie… Les personnages secondaires de *Pauline voyage* ne sont pas en reste. Mention spéciale à ce capitaine Ragnar, loin d'être dupe de ce qui se joue sur son bateau ! Le trait et le travail sur les couleurs de François Roca contribuent à embarquer le lecteur. ■ **Raphaële Botte**

★★★★☆
PAULINE VOYAGE
MARIE DESPLECHIN, FRANÇOIS ROCA
48 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 19 € (DÈS 7 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 8 NOVEMBRE.

Volatiles en folie

Implacable ! L'itinéraire se complique, le GPS ne répond plus, des éléments étranges surgissent… Juliette, ses parents et son petit frère étaient en route pour des vacances bucoliques dans un parc national où le père, passionné d'ornithologie, aurait dû pouvoir observer les oiseaux. Un premier volatile rôde bizarrement autour de Maxime, un autre s'écrase juste après sur le pare-brise. Ce n'est que le début… *Le Bureau des histoires étranges. Oiseaux de malheur* dose savamment ses effets pour amener lecteurs et protagonistes vers le cauchemar ! Imaginez le bruit incessant des becs sur la vitre et la taule… Un bon récit, agrémenté d'une illustration tout aussi élégante qu'oppressante, dans une nouvelle collection débarquée du Québec pour faire trembler les jeunes lecteurs. ■ **R.B.**

★★★☆☆
LE BUREAU DES HISTOIRES ÉTRANGES. OISEAUX DE MALHEUR
JOCELYN BOISVERT
128 P., FLAMMARION JEUNESSE, 10,90 € (DÈS 11 ANS)

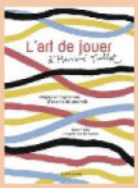
PAULINE VOYAGE, FRANÇOIS ROCA, L'ÉCOLE DES LOISIRS, 2023.

ET AUSSI…

★★☆☆☆
GWEN & ART ARE NOT IN LOVE
LEX CROUCHER
480 P., CASTERMAN, 17,90 € (DÈS 15 ANS)

La légende arthurienne n'en finit pas d'inspirer. Cette nouvelle visite pourra décontenancer ses plus grands adeptes, mais aura au moins le mérite de les surprendre ! Gwen et Art sont destinés l'un à l'autre depuis la naissance de Gwen. Mais l'amour ne va pas de soi et tous deux se haïssent. Il faut dire qu'ils sont attirés par d'autres. Gwen aime Bridget, Art, Gabriel… Le ton est résolument contemporain, les problématiques de l'intrigue tout autant, certaines situations surprenantes, mais les codes arthuriens demeurent. *Gwen & Art are not in love,* une étonnante version plus proche de la comédie romantique débridée que du roman de chevalerie. R.B.

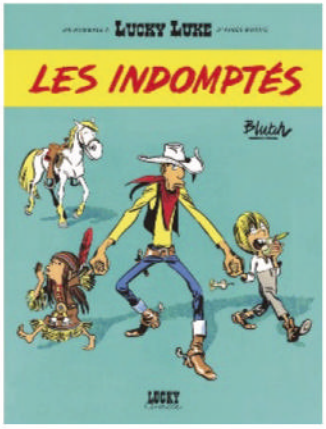
★★★★☆
L'ART DE JOUER
HERVÉ TULLET
288 P., BAYARD, 287 P., 39,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 NOVEMBRE.



***L'Art de jouer* n'est pas à destination des jeunes lecteurs, mais s'adresse aux parents, aux enseignants, aux bibliothécaires, aux passionnés… Il décrypte le travail d'un artiste n'ayant jamais cessé d'interroger sa façon d'aborder l'objet livre pour les enfants. Hervé Tullet a marqué et marque toujours le paysage de la littérature jeunesse. Les formes, les textures, les couleurs, les façons d'engager le lecteur, les jeux sur le rythme, les principes… sont autant de caractéristiques témoignant de l'approche si riche de cet auteur. Il est rare, dans le vaste espace créatif qu'est la littérature jeunesse, d'avoir la chance de se plonger dans l'univers d'un artiste. En voici l'occasion. Et c'est passionnant. R.B.**

Blutch
Lucky Luke. Les Indomptés

Il est l'homme qui tire plus vite que son ombre et touche à coup sûr sa cible ; il est l'homme capable de dessiner tout ce qui est possible, avec un tel talent que tout semble facile. Lucky Luke et Blutch. Les voilà associés dans *Les Indomptés,* qui appartient au rayon « hors de la piste Achdé » de la série, avec les versions de Prudhomme, Bouzard, König et Mawil. Blutch est au dessin et au scénario (comme toujours dans ses BD) et a imaginé un Lucky Luke tombant de Charybde en Scylla – c'est du grec et assez peu du Far-West mais l'idée est là : il arrête un ado qui essayait de voler Jolly Jumper, se fait tirer dessus par une gamine et son frère, est le témoin de l'explosion d'une maison puis tombe sur un magot, une famille en fuite, des bandits pas manchots, etc. Blutch a le récit alerte et la ligne suffisamment claire pour s'amuser des aventures luckyennes. Son trait ressemble à du Morris gavé aux dessins animés classiques. Mais c'est bel et bien du Blutch. On sait l'homme fin connaisseur du neuvième art et il revisite ici toutes les figures du héros inventé par Morris rapidement épaulé par Goscinny : le shérif et sa prison, le saloon et ses danseuses, les bigotes et l'institutrice, l'Indien et le colonel… En passant par Rubbish Gulch (« le ravin des déchets », drôle de nom pour un bled même dans le grand Ouest), Blutch en profite pour lancer quelques saillies sur l'époque actuelle et griffer le populisme ambiant. C'est fait avec légèreté. Comme tout le reste. Les indomptés : autant Blutch et Luke finalement. ■ **Éric Libiot**



LUCKY LUKE. LES INDOMPTÉS
BLUTCH
44 P., 13 €. COPYRIGHT DARGAUD/LUCKY COMICS.
EN LIBRAIRIES LE 1er DÉCEMBRE.

RITA SCAGLIA/DARGAUD

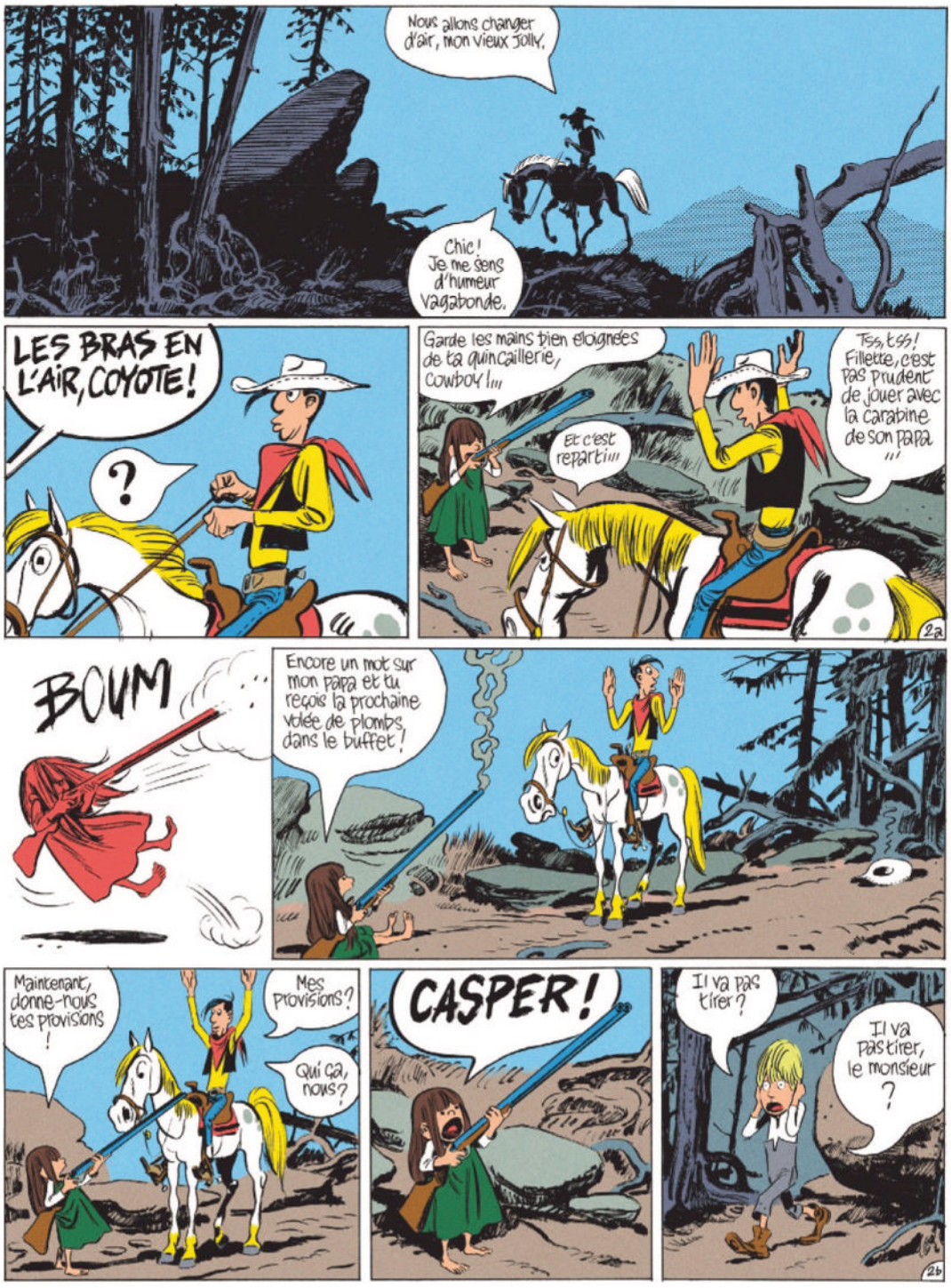
BIO EXPRESS

1967
Naissance de Christian Hincker à Strasbourg ; il tient son surnom, Blutch, de sa ressemblance physique avec le caporal Blutch, héros de la série *Les Tuniques bleues*. À peine passé la vingtaine, il travaille dans la presse BD : *Fluide glacial, (À suivre), Spirou,* puis commence à publier des albums.

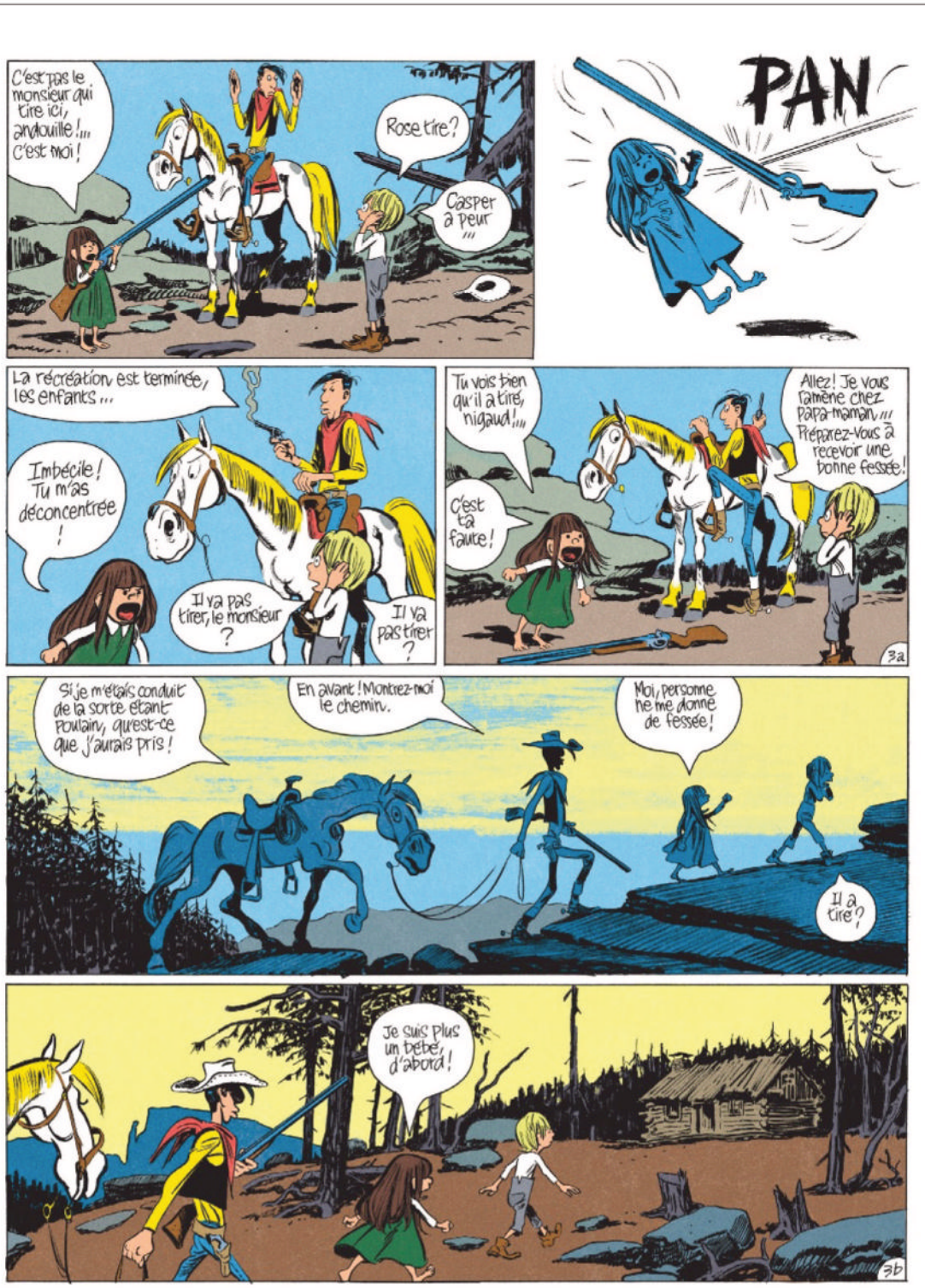
2000
Il obtient l'Alph-Art catégorie humour au festival d'Angoulême pour *Blotch le Roi de Paris,* nom du personnage de l'album, et sorte de double insupportable de Blutch. Avec *Vitesse moderne,* en 2002, rêverie autour de la création, il acquiert une notoriété publique et critique.

2009
Il obtient le grand prix de la ville d'Angoulême et rejoint les auteurs qui l'ont marqué : Moebius, Jijé ou Pellos. Grand cinéphile – il est l'auteur de *Pour en finir avec le cinéma* –, il conçoit l'affiche de plusieurs films d'Alain Resnais : *Les Herbes folles, Vous n'avez encore rien vu, Aimer, boire et chanter.*

BLUTCH/DARGAUD 2023



BLUTCH/DARGAUD 2023



5

BLUTCH/DARGAUD 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
UNE ÉDUCATION ORIENTALE
CHARLES BERBERIAN
160 P., CASTERMAN, 25 €

Charles Berberian donne de ses nouvelles. Expression à prendre au pied de la lettre : le père de *Monsieur Jean* se raconte dans *Une éducation orientale.* Titre à prendre au pied de la lettre : Berberian est né à Bagdad a vécu à Beyrouth et grandi à Paris. C'est un album qui mêle souvenirs, balade dans le Liban d'aujourd'hui, dessins pleine page, digressions, récit familial… Un récit hétéroclite qui s'invente une mémoire personnelle. Libre et attachant. E.L.

★★★★☆
RUE DU PRINCE
ÉMILIE ETTORI
144 P., MARABULLES, 30 €

Il faut sans doute ce très grand format pour pleinement apprécier le travail d'Émilie Ettori, architecte et autrice, qui passe son temps à dessiner les villes sous tous les angles. *Rue du Prince* est pourtant une ville imaginaire. Elle invente des quartiers, des bâtiments, fait vivre les habitants dont elle raconte les histoires. Le dessin est plein de vie, qui offre un autre regard sur ses lieux si familiers. E.L.

★★★★☆
PILL HILL
NICHOLAS BREUTZMAN
256 P., DELCOURT, 25,50 €. EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

Encore un récit (en partie) autobiographique… C'est vrai mais *Pill Hill* tire sa force d'une histoire qui parvient à mêler intelligemment cauchemar, réalité, rêve et péripéties quotidiennes… Pour raconter la vie d'un père et de son fils, Nic et Henry, fraîchement installés à Pill Hill, un quartier de Chicago, et qui découvrent des chewing-gums collés aux arbres. C'est à la fois étrange, flippant et passionnant. Cases carrées, couleur bleue : la rigueur est au rendez-vous ; le dessin est proche de celui de Daniel Clowes. E.L.

BEA LEMA

Voyage en mère agitée

À chaque rentrée son lot de découvertes : *Des maux à dire* est le premier album d'une jeune Espagnole. Un sombre récit personnel illuminé par une incroyable liberté artistique.

Très rapide (donc incomplète et à gros traits) histoire de la bande dessinée depuis cinquante ans : d'abord la BD romanesque, puis la BD libérée suivie par la BD politique et documentaire, enfin (mais sans doute pas), la BD nombrilisée, fictionnalisée ou pas. Ce n'est pas un reproche, c'est le sens artistique de l'époque, et si l'on veut bien passer un œil critique sur cette évolution, il y a à voir et à manger. Du bon et du mauvais, et les cases seront bien gardées. Mais en ce moment, la quantité importante de BD personnelles (histoire souvent traumatisante) permet de comparer les albums les uns avec les autres. Par exemple, au rayon c'est (sans doute) ma vie, *Des maux à dire* de l'Espagnole Bea Lema – une nouvelle venue (!) – est une merveille.

Le récit est, comme souvent, lumineux et sombre : c'est l'histoire de Vera, née en 1985 comme l'autrice, confrontée à une mère parano, malade, insupportable et difficile à vivre. Le sujet (la maladie) a été traité mille fois, le thème (comment s'en sortent les enfants ; donc « comment je m'en sors ») aussi ; reste la forme (dessin, mise en page) pour tenter de se singulariser. Et ici, n'était l'ambiance familiale, c'est un feu d'artifice : un dessin faussement enfantin (celui de Vera), une mise en scène d'une liberté totale, une invention graphique qui ne faiblit jamais, une richesse narrative exemplaire, tout fait naître une empathie émouvante envers cette jeune fille qui tente de guérir sa mère avec ses moyens dérisoires. N'en jetez plus ! D'accord. Mais lisez *Des maux à dire.* ■

Éric Libiot

★★★★★
DES MAUX À DIRE
BEA LEMA
181 P., SARBACANE, 25 €

ÉDITIONS SARBACANE, 2023

YOANN VORNIÈRE

Une touche qui fait du bruit

À tout juste 30 ans et après dix ans de galère, le mangaka français publie le premier volet de *Silence*, plébiscité par les libraires. Un récit initiatique ponctué de références à la culture française.

Il y a trois ans, Yoann Vornière était à deux doigts d'abandonner. Son ancien éditeur stoppait brutalement la sortie de sa première série manga. Deux ans et demi de travail jetés à la poubelle. « *Ça a été violent* », explique ce costaud trentenaire aux bras tatoués et à la queue-de-cheval impeccable. Il décide finalement de se laisser une dernière chance « *avec une histoire plus "shônen"* [à destination des jeunes garçons] », avant d'éventuellement passer à autre chose. Quelques semaines plus tard, le projet *Silence* est envoyé à tous les éditeurs. Trois sont intéressés, dont Kana, l'une des maisons historiques du genre. « *Mon œil a été attrapé par le visuel de couverture. Il a un sacré coup de crayon* », détaille Timothée Guédon, son éditeur désormais. « *Yoann a parfaitement étudié et compris la technique manga. Il a aussi cette touche européenne qu'on ne voit pas ailleurs.* »

Il faut dire que si l'histoire nous plonge dans une nuit éternelle où les humains vivent reclus et en silence, pourchassés par des monstres qui les attaquent au moindre bruit, le dessinateur y a glissé des références notamment à la souris verte ou à la potion magique de Panoramix: « *Il y a même un petit Marsupilami et un petit Astérix caché. Je voulais respecter les codes historiques du manga tout en y apportant ma touche française.* » Rien d'étonnant pour celui qui rêve de bande dessinée et de manga depuis qu'il a 6 ans, entouré d'une maman lectrice d'*Astérix* et de *Titeuf*, et d'un papa collectionneur de *Doctor Strange*. Enfant, il lisait aussi bien *Dragon Ball* que les mangas de Tezuka et les albums de Manu Larcenet, Joann Sfar ou Lewis Trondheim. D'ailleurs, quand il s'agit de trouver un stage de troisième au jeune Yoann, maman lui décroche une semaine dans l'atelier de l'auteur Tony Valente, devenu aujourd'hui LA star du manga français avec sa série *Radiant*. « *Sauf que le troisième jour, je me suis pété la cheville et que j'ai dû abandonner le stage. Il m'a laissé son mail et on a échangé.* » Deux redoublements et un bac raté plus tard, le jeune Yoann se lance.

Il publie quelques fanzines puis son premier livre *Jill & Sherlock* avec Jim Bishop, devenu son ami: « *Yoann, c'est un gros bosseur. Sa vie tourne autour de la BD et du manga, il n'y a que ça qui l'intéresse.* »

En ce moment, Yoann boucle déjà le troisième tome de *Silence*. « *Pour le quatrième volet, j'ai deux versions en tête, celle qui boucle l'histoire, et celle qui permet de la poursuivre, tout dépend du succès.* » Kana tablait sur une mise en place de 8 000 exemplaires. Les libraires en ont réclamé 12 000. ■

Mathieu Charrier

★★★★☆
SILENCE (T. 1)
YOANN VORNIÈRE
208 P., KANA, 7,70 €

Le monde est (Dr.) Stone !

Les lecteurs découvraient, il y a cinq ans, les aventures de Taiju et Senku. Dès les premières pages, une lumière vive transperce le ciel de Tokyo et transforme tous les humains en statue de pierre. Trois mille sept cents ans plus tard, Taiju se libère grâce à son ami Senku, génie des sciences, et tous deux veulent sauver le monde. L'arc narratif de *Dr Stone* est classique pour un shônen, mais l'originalité réside dans la dimension scientifique de ce manga; le duo expérimente tout un tas d'expériences pour recréer les inventions du passé, de la lumière au téléphone portable, en passant par le cola, le savon ou les antibiotiques. Dans ce dernier tome, les survivants vont enfin découvrir l'origine du mal « *Why-man* » en partant en mission sur la Lune. ■

M.C.

★★★☆☆
DR. STONE (T. 26)
RIICHIRŌ INAGAKI, BOICHI
208 P., GLÉNAT 6,99 €

2023 YOANN VORNIÈRE – KANA (DARGAUD-LOMBARD S.A.) – AUDE BOYER/KANA

ET AUSSI...

★★★★★
KAFKA (T. 2). LE TEMPS DE LA CONNAISSANCE
REINER STACH
1 232 P., LE CHERCHE MIDI, 29,50 €

Le deuxième tome de la biographie de Kafka par Reiner Stach reprend les choses où le premier les a laissées, au début de la Première Guerre mondiale. Kafka, 32 ans, travaille toujours au service public de l'assurance des accidents du travail, et accueille l'événement avec une phrase du *Journal* devenue célèbre : *« L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. – Après-midi, piscine. »* À nouveau, le travail de Stach force l'admiration : on retrouve la pénétration de l'analyse, la clarté des éléments de contexte, le franc-parler, la lucidité sur les limites de l'entreprise biographique. Ce tome, qui va jusqu'à la mort de Kafka en 1924, sera suivi l'an prochain d'un dernier consacré aux *« frühen Jahre »*, les années de jeunesse. Incontournable. B.Q.

★★★☆☆
LA PRINCESSE BIBESCO
AUDE TERRAY
400 P., TALLANDIER, 23,50 €

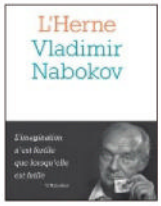
Biographe de Claude Pompidou et de Madeleine Malraux, Aude Terray se penche aujourd'hui sur la princesse Bibesco, née Marthe Lahovary, épouse du richissime prince roumain Georges Bibesco. Oubliée de nos jours, cette princesse-aventurière-écrivaine, souvent comparée à sa cousine Anna de Noailles, fit fureur avant-guerre avec ses romans et récits. Plusieurs biographies lui ont déjà été consacrées, mais les archives secrètes de l'État roumain, dévoilées récemment, ont apporté de nouveaux éclairages. Au-delà du portrait d'une femme *« frondeuse et cosmopolite »*, comme le dit le sous-titre, ce livre reconstitue surtout un monde disparu, celui des salons et des aristocraties européennes d'avant-guerre, tel que l'ont connu Morand et Proust. B.Q.

VLADIMIR NABOKOV - VÉRA NABOKOV

La légende continue

À travers leurs écrits ou des études passionnantes, l'auteur et sa femme n'en finissent pas de se dévoiler.

Les amateurs de Nabokov ont de la chance, ils ont sans cesse du neuf à se mettre sous la dent. En 2010, c'était la traduction française de *L'Original de Laura*, son roman inachevé. En 2017, le gros volume de ses *Lettres à Véra*, édité par Bryan Boyd. En 2021, le troisième tome des *Œuvres romanesques complètes* en Pléiade. Sans parler des études savantes, du récent *Nabokov, le jeu baroque* de Sabine Faye au recueil collectif *Nabokov et la France*. Et voici que L'Herne consacre à l'auteur de *La Défense Loujine* un copieux *Cahier* qui, comme à l'accoutumée, mélange des études, des documents anciens et de nombreux inédits, lesquels font d'emblée de ce volume une mine pour les amateurs : extraits d'une pièce de jeunesse en vers et en russe, essais sur la littérature soviétique ou sur Cambridge, *« cette petite ville de la province anglaise, où, telle une grande âme dans un corps minuscule, une antique université mène fièrement son existence »*, correspondances, notes préparatoires des romans, ainsi qu'une série de consignations de rêves entreprises à l'automne 1964, en vue d'une étude sur la prémonition… Les articles, eux, abordent Nabokov non seulement comme écrivain, mais comme exilé, comme passionné d'échecs, comme entomologiste chevronné et comme homme intime. Comme lecteur, aussi, avec ses jugements toujours tranchés sur les grands auteurs, dont Brice Matthieussent dresse un édifiant inventaire – Mann, Hemingway, Eliot et Sartre n'en sortent pas indemnes. Comme de juste, l'inoxydable *Lolita* fait l'objet d'un nombre respectable d'études, parmi lesquelles une analyse de Michel Ciment sur l'adaptation du roman par Kubrick, ainsi que la reprise d'un passionnant entretien avec Alain Robbe-Grillet pour *Arts*, en 1959. *Lolita* a beau cacher souvent le reste de l'œuvre, comment ne pas lui donner la place à part que la postérité lui a faite ? On mesurera d'ailleurs l'impact de son succès sur la vie de l'écrivain et de sa femme en lisant le *Journal* qu'a tenu Véra Nabokov à l'époque, pour documenter ce qu'elle nommera par la suite « l'ouragan », *« the hurricane Lolita »*. ■ **Bernard Quiriny**



★★★☆☆
CAHIER VLADIMIR NABOKOV
YANNICKE CHUPIN, MONICA MANOLESCU (DIR.)
272 P., L'HERNE, 33 €

★★★☆☆
L'OURAGAN LOLITA (JOURNAL 1958-1959)
VÉRA NABOKOV
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BRICE MATTHIEUSSENT, 128 P., L'HERNE, 14 €

MONDADORI PORTFOLIO/WALTER MORI/AKG-IMAGES

Trésors de Bob

Avec un lancement mondial, ce livre monument est appelé à faire date, à la fois par la démesure de sa publication et par l'abondance des documents qu'il contient. Ceux-ci proviennent des six mille pièces déposées par le Nobel de littérature 2016 à Tulsa, Oklahoma. On y trouve de quoi faire défaillir le collectionneur le plus aguerri : paroles de chansons autographes, brouillons, films, carnets, photographies, enregistrements, dessins, la plupart inédits. On l'a compris, *Mixing up The Medicine,* des premiers enregistrements à domicile au milieu des années 1950, en passant par les scènes de Greenwich Village, et jusqu'à *Rough and Rowdy Ways,* son dernier album enregistré, est une mine de découvertes. Qui connaissait le poème écrit pour Françoise Hardy, qu'il rencontra à Paris en 1966 ? Lettres de fans, témoignages, images couleur tirées de films de famille, mais aussi anecdotes inédites au sujet de grands titres comme *Mr Tambourine Man,* les trésors du Bob Dylan Center ne racontent pas seulement l'histoire d'un artiste d'exception. Ils recouvrent celle de plus d'un demi-siècle de contestation et de création aux États-Unis. Quant à Bob Dylan, il conserve son aura de mystère. La légende n'est pas entamée. ■ **Serge Sanchez**

Plume d'empire

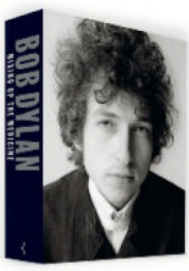
Qui a, mieux que, lui chanté la fin d'un empire ? Né en 1894 en Galicie, juif, engagé en 1916 dans l'armée autrichienne, journaliste à succès à Vienne et à Berlin, romancier exilé à Paris dès 1933, mort alcoolique à 44 ans, Joseph Roth fut redécouvert chez nous au début des années 1980 avec *La Marche de Radetzky,* somptueux roman qui couvrait l'histoire d'une famille vivant la chute de l'Empire austro-hongrois avec des accents dignes de Thomas Mann autant que de Lampedusa. C'est lui d'ailleurs qui donne son nom à ce recueil qui reprend six romans dont *La Marche* et sa suite, *La Crypte des capucins*, son premier roman, *La Toile d'araignée*, et les neuf chapitres inédits d'un livre inachevé, *Perelfter.*

Les blessures de l'Histoire qui marquèrent Roth n'ont jamais éteint ni son ironie ni son humanisme. On a parfois cru qu'il se laissait aller à la nostalgie, impression accentuée par ses démarches en faveur du roi Otto de Habsbourg. À la lecture de ces nouvelles traductions, il s'agit d'un contresens patent. Ce qui fascine Roth, c'est le processus de désagrégation, qu'il concerne un pays ou l'image d'un père, d'un empire ou d'une famille. ■ **Hubert Prolongeau**

L'art de l'enfance

Avec ce dixième recueil, Étienne Paulin confirme un talent reconnu depuis le prix Thyde-Monnier poésie de la SGDL en 2012 pour *Voyage du rien.* Incontestablement, notre homme a vocation de poète. De son autre métier, car les poètes mangent aussi, il est correcteur dans l'édition, comme l'avaient été avant lui Benjamin Péret et tant d'autres orfèvres de la typographie. Amateur de musique, car les poètes sont parfois mélomanes, il aime Bach, Schubert, Bartók… Il est bon de le savoir avant de lire ces *Poèmes pour enfants seuls,* tout en délicatesse et d'où il se dégage une harmonie subtile, une musique du dedans porteuse d'images inédites comme de délicieuses vignettes juste sorties de la presse et pleines encore de leur odeur d'encre fraîche.

Capturer la note d'un instant dans sa vigueur élémentaire, son énergie soudaine, voilà qui paraît simple. Mais il y a de l'audace à réveiller les rêves, saisir les réminiscences proposées par les hasards de la vie. Dans ses comptines savantes, Étienne Paulin se fait complice de la lune, du soleil, des oiseaux, mais aussi de la montgolfière, du remorqueur, de la couleur bleu, de ce qui nous allège et nous rajeunit l'âme à condition de savoir s'y arrêter. Il est aussi le maître d'un tendre bestiaire où se rencontrent chats, âne, poissons, corbeau, fourmis, de tout un univers infiniment précieux pour celui qui se désole parce qu'il sait qu'il va mourir et qu'il faut se dépêcher d'aimer. ■ **S.S.**



★★★★☆
BOB DYLAN. MIXING UP THE MEDICINE (ID.)
MARK DAVIDSON, PARKER FISHEL (DIR.)
TRADUIT DE L'ANGLAIS, 616 P., SEGHERS, 79 €

★★★★★
LA MARCHE DE RADETZKY, LA TOILE D'ARAIGNÉE, HÔTEL SAVOY…
JOSEPH ROTH
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR PIERRE DESHUSSES, 1 088 P., BOUQUINS, 32 €

★★★☆☆
POÈMES POUR ENFANTS SEULS
ÉTIENNE PAULIN
152 P., GALLIMARD, 17,50 €

BARRY FEINSTEIN/SEGHERS – AKG-IMAGES – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

V (Eve Ensler)
Faire face

Au cœur de cette compilation d'écrits rassemblés par la célèbre activiste et artiste féministe américaine d'aujourd'hui 70 ans, il s'agit de *« prendre acte »*. Un geste qui *« nécessite de se souvenir, de reconnaître les choses et d'en rendre compte. Il faut être capable d'une certaine humilité, être prêt à faire le bilan et à examiner en profondeur et courageusement ce qui est juste devant nous, mais que nous refusons de voir »*. « Prendre acte » donne même son nom à un chapitre entier de *Faire face* : chroniques pour *The Guardian* sur Trump ou la déconstitutionnalisation du droit à l'avortement aux États-Unis y côtoient des textes plus personnels où s'invite la poésie, et des discours, conférences ainsi qu'un sermon sur le pardon. Faisant mouche dans chacun de ces textes, Eve Ensler, qui signe désormais « V », n'a pas peur de se confronter à l'état de violence du monde tout en y opposant une combativité et une force d'imagination impressionnantes. On retrouve dans l'efficacité de l'écrit le talent de l'oratrice et de la performeuse à l'origine de la pièce culte *Les Monologues du vagin*, qui a rendu politique le récit de soi autour de l'organe sexuel féminin. Aussi engagée en tant que journaliste que comme écrivaine et dramaturge, elle démontre qu'accepter pleinement ses émotions n'infirme en aucun cas sa lucidité : *« Avançons toujours plus profondément dans la chambre noire de la vérité, qui nous appelle à être son complice. Disons ce que toutes les cellules de notre corps nous exhortent à taire. Franchissons les garde-fous, les tabous et les ronces du non-dit. »* ■ **Eugénie Bourlet**

FAIRE FACE. UNE VIE DE LUTTE ET D'ESPOIR (RECKONING)
V (EVE ENSLER)
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MONA DE PRACONTAL, 320 P., 20 €.
COPYRIGHT DENOËL.
EN LIBRAIRIES LE 1er NOVEMBRE.

PAULA ALLEN/DENOËL

BIO EXPRESS

1996
Première des *Monologues du vagin*, performance tirée de 200 témoignages de femmes portant sur le sexe, les relations et les violences de genre. C'est le début d'un succès mondial avec une traduction en 48 langues et des représentations dans 140 pays.

2006
Eve Ensler se rend en République démocratique du Congo où elle rencontre le dr Denis Mukwege, futur Prix Nobel de la paix. Elle y cofonde avec ce dernier et Christine Schuler Deshryver la Cité de la Joie, une fondation dérivée du V-day pour accueillir les femmes victimes de violences.

2019
Elle publie *Apology (Pardon)*, un texte choc qui prend la voix de son père défunt pour imaginer les excuses qu'il adresserait à sa fille qu'il a violée, battue et maltraitée pendant son enfance. L'ouvrage sensibilise à la question de l'inceste en tant que phénomène sociopolitique.

I
MURS

J'ai toujours été obsédée par les murs – qui a besoin de les construire, qui se voue à les démolir ? Murs. Frontières. Portes fermées. Que se passe-t-il derrière ? Prisons. Foyers pour S.D.F. Dépôts nucléaires. Centres de rétention. Pavillons de banlieue. J'ai passé une grande partie de ma vie à chercher des moyens d'y entrer.

J'ai été bénévole pendant neuf ans dans un foyer à New York où je travaillais avec des femmes sans logement, et pendant huit ans à l'établissement pénitentiaire de Bedford Hills où j'animais un groupe d'écriture destiné à des femmes emprisonnées pour crimes violents. J'ai interviewé des femmes dans des camps de réfugié·e·s au Pakistan et en ex-Yougoslavie. J'ai écouté des migrantes à la frontière sud des États-Unis par un froid glacial, et dans des centres de rétention à Brownsville, Texas. J'y ai trouvé des jeunes femmes et de jeunes mères avec bébés, désespérément en quête d'un endroit qui saurait les accueillir, réduites qu'elles étaient à fuir la violence et la pauvreté causées par les guerres impérialistes des États-Unis et par la crise climatique.

Dans tous ces lieux, il me brûlait de traverser les murs physiques des bâtiments, les clôtures en barbelé tout comme les récits figés et rigides qui non seulement invisibilisaient les femmes sans logement, les femmes incarcérées, les migrantes et les réfugiées, mais les présentaient sous un jour tellement inhumain.

Et, bien sûr, ma vie entière a été un voyage voué à abattre, petit à petit, soigneusement, mes propres murs psychiques – murs que j'avais été forcée d'ériger enfant pour survivre à une violence et des sévices sexuels graves. À être assez forte pour me souvenir de ce qui m'était véritablement arrivé, et assez forte pour écrire à ce sujet en espérant que cela puisse m'aider, moi et d'autres peut-être, à trouver la liberté.

Faites l'amour, défaites le mur
Berlin, novembre 1989

Le soir du 9 novembre 1989, le mur de Berlin a commencé à tomber.

Je savais qu'il fallait que j'y sois. Pour témoigner, pour vivre ce moment historique et imprévu. Il y avait toutes sortes de gens, en provenance des quatre coins d'Allemagne et du monde entier. On les surnommait les Mauerspechte (les pics-verts du mur). Ils étaient venus avec des marteaux, des burins et des masses de pro. Ils abattaient le mur, fragment multicolore par fragment multicolore. Voici un extrait de mon journal pendant ces jours de démolition.

16 novembre

Je me réveille avec une envie de salami et le jus de la viande mouchetée de gras coule en moi comme du supercarburant. La porte de la salle de bains est en biais et on se fait mal quand on entre. J'ai les lèvres gercées comme le ciment qui se fissure et mes yeux sont des graffitis. DIE MAUER.

Ils attendent à Brandenbourg. Perchés sur des miradors qui dominent l'Allemagne de l'Est. Mais aucun bulldozer ne vient. Les gardes cherchent des idées de photos plus astucieuses. Ils posent l'un avec l'autre, des roses ou des bougies à la main. Il ne manque plus qu'un numéro de claquettes.

Heinz Sokolowski, 48 ans, a été abattu le 25 novembre 1965 alors qu'il tentait de s'évader. Des enfants caracolent comme des chevaux de bois sur les pavés qui bordent le mur, ils ruent et chantent, cherchent des fragments de mur comme si c'étaient des œufs de Pâques. Les arbres perdent leurs feuilles. Ils sont presque nus. Des hélicoptères de l'armée survolent les lieux. Un groupe de garçons frappe un autre jeune avec un journal. Un chauffeur de taxi passe à l'Est. Quand on regarde par les trous du mur, on voit un étrange kaléidoscope ciselé par le martèlement humain. De l'autre côté, c'est austère et modeste. Il n'y a pas de graffitis ni de gobelets de bière vides, pas de projecteurs éblouissants, de vêtements Benetton ou de costumes de Batman. C'est vide comme une scène de théâtre. Il pourrait se passer n'importe quoi. Toute la journée, le fleuve de l'attente enfle, mais le matériel n'arrive pas.

J'arrache des morceaux du mur comme des dents récalcitrantes.

À Checkpoint Charlie, il y a un Mickey Mouse peint sur le mur. Des Américains mangent des saucisses noyées de ketchup Heinz.

Au musée, une femme est allongée toute nue, une dalle de béton entre les jambes. Les barbelés traversent la tête des gens. Lorsqu'il sera tombé, nous devrons penser dans d'autres directions que l'est et l'ouest. Nous allons lever les yeux vers le ciel et nous poser des questions sur l'ozone ; nous allons regarder nos arsenaux et nous demander ce qu'y font toutes ces armes nucléaires. Les drapeaux s'agitent encore, mais il n'y a pas de nations. Il y a un mur et il s'effondre.

Le pain est aussi dur que nos épaules gelées et je demande qu'on me réchauffe le goulash. Le soleil disparaît pendant que nous longeons le mur en contournant le bunker d'Hitler. Une chose sombre se lève et je sens de la suie dans ma bouche. Le mur devient une immense pierre tombale pour des sépultures anonymes et nous marchons sur les morts. J'appelle M. ; sa voix est un fauteuil et je m'y laisse tomber en agrippant le téléphone vert de l'hôtel. À notre retour, il y a la lune au-dessus de Brandebourg, du vin chaud et de la bière. Un homme en noir à la moustache impeccable joue de l'orgue de Barbarie, tandis qu'une femme déguisée en ours fait applaudir la foule à coups de sifflet. Plus la Polizei afflue, plus les gens boivent. Il est minuit. Les journalistes des télés américaines présentent leurs reportages. Nous trouvons du strudel aux pommes tiède à la crème anglaise, et c'est bon comme si ma mère m'aimait.

17 novembre

Elle est au chaud dans le lit et sent l'oignon. Nous chuchotons pendant que la lune se lève sur une cuisine de Berlin sous le givre. Il y a toujours une odeur de brûlé. Elle pénètre dans tes vêtements et tu croirais que tu as fait cuire de l'agneau sur un gril.

Il y a d'énormes ballons orange et jaunes à l'effigie de •••

Gorbatchev, son visage se presse contre la fenêtre où nous buvons notre thé. Diana Ross chante dans un café disco des années soixante-dix. Au zinc, un gars mécontent fait d'immenses ronds de fumée. Une barmaid a un bouton de fièvre. Les queues pour entrer en Allemagne de l'Ouest étaient si longues qu'ils ont cessé de contrôler les passeports. Ici, de l'autre côté, personne ne fait de courses. L'Est poursuit sa progression vers l'ouest tel le Missouri. Si ce n'était le communisme, on penserait à la morale puritaine. Le gouvernement continue d'annoncer la révolution, mais tout a changé aux yeux des Allemands de l'Est qui scrutent les vitrines de Benetton.

Au mur, c'est un défilé international – le soleil est une boule à facettes qui fait clignoter les couleurs des peintures délavées, les slogans et les graffitis sous un vent glacial. Une femme aux cheveux blancs, joues roses et panier au bras, racle la peinture qui s'effrite et recueille la poussière. Un grand gars assène des coups de tout son corps, en soulevant des gerbes de débris. Un homme en chemise écossaise escalade une brèche déchiquetée; il perd une chaussure et son ami la lui remet au pied. À chaque fois que quelqu'un commence à marteler, les gens se rassemblent comme un chœur autour de la soprano. C'est un opéra. Faites L'AMOUR, DÉFAITES LE MUR.

Nous partageons une salade, du fromage, des olives, diverses laitues, et la vinaigrette est sucrée à nos lèvres. Elle me masse le dos sur un banc, au centre de Berlin.

Il est 17 heures au Woolworth. Nous sommes à la recherche d'un marteau et d'un gant gauche. À l'intérieur l'éclairage est vif et le magasin bondé. Les Allemands de l'Est vont et viennent avec frénésie, des paniers orange vides à la main. Ils les tiennent à la verticale comme des écureuils pendus par les pattes. ENFIN LIBRES. LIBRES TÉMOINS DE NOS PRIVATIONS. Une musique d'ascenseur flotte au-dessus de ces clients désorientés, comme un visa refusé.

Dans l'obscurité froide nous nous sentons ramenés vers le mur, où l'air sur les pavés nous engourdit les pieds. Nous y trouvons un Rom qui vient à son endroit habituel tous les soirs, et qui martèle pour pouvoir passer son corps, martèle pour pouvoir aller s'asseoir avec le garde de l'autre côté. Nous restons debout près de lui dans cette folle nuit de novembre et fermons les yeux comme des enfants. Une pluie de cailloux s'abat sur nous, et ce n'est qu'une chose de plus qui éclate.

Ladies
1989

Les années quatre-vingt de Ronald Reagan et de sa politique du ruissellement furent catastrophiques pour les pauvres et les classes moyennes. Les États-Unis souffrirent d'un chômage élevé, de la destruction du logement à prix abordables, de la désinstitutionalisation des patients psychiatriques jetés à la rue sans traitement, et de coupes draconiennes dans l'aide sociale. De nombreuses personnes ont été ainsi menacées de se retrouver sans logement. On estime le nombre des sans-logement aux États-Unis durant cette période de deux cent cinquante à cinq cent mille. Un jour, dans ma rue à Manhattan, je n'ai plus pu continuer à passer devant tant de gens qui avaient faim et souffraient. Encouragée par ma chère amie Paula Allen, j'ai rejoint le Centre d'accueil Olivieri de la 30e Rue en tant que bénévole. J'ai tiré ma pièce, Ladies, *de cette expérience. Elle avait pour cadre le paysage existentiel d'un foyer pour femmes sans logement et sans abri à New York, et s'inspirait librement des femmes que j'avais entendues au fil des huit années passées là-bas.* Ladies *fut donné en 1989 au* Theater at St Clement's, *dans une mise en scène du* Music-Theatre Group. *Aujourd'hui il y a plus d'un demi-million de personnes sans logement aux États-Unis. En moyenne, une personne sans logement ne dépasse pas l'âge de cinquante ans. Voici des monologues inspirés par des femmes que j'ai rencontrées.*

Nickie

C'est ce qui arrive quand on vit à la rue depuis trop longtemps. Tout se mélange, comme des œufs brouillés pas cuits. Chaque partie de toi dégouline dans l'autre. Tes émotions sont comme tes affaires que t'as fourrées dans un putain de sac Woolworth à deux balles. Au bout d'un moment tu sais même plus ce qu'y a dans le sac et t'en as plus rien à fiche. Tout ce que tu sais, c'est qu'il est lourd et que tu dois le trimballer partout avec toi parce qu'aucun endroit n'en veut. Aucun endroit te laisse le mettre là. Et un soir tu finis par dire Et merde, fait chier le sac, et tu le laisses. Tu sors, tu reviens deux jours plus tard et il est plus là. Tu te comportes comme si t'étais vraiment furieuse. Qui a fait ça? Qui a pris mon putain de sac? J'ai tout, dedans. Mais, au fond de toi, t'es soulagée parce qu'il a disparu et, du coup, toi aussi, d'une certaine façon, tu as disparu, et tu te sens mieux comme ça. Enfin, en quelque sorte. ■

L'INFO EN PLUS

Eve Ensler se prénomme désormais « V », une simple initiale qui, à elle seule, dit l'ensemble des actions qu'elle mène depuis vingt-cinq ans. Forte du succès des *Monologues du vagin,* elle fonde le V-Day dès 1998. Chaque année, la pièce est jouée et enrichie par de nouveaux acteurs et au-delà de l'espace du théâtre, dans des campus et centres sociaux. Mouvement d'envergure mondiale, le V-Day lutte plus largement pour *« mettre fin aux violences contre les filles et les femmes (cisgenres, transgenres et de genres divers) et contre la planète ».*

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU

L'HISTOIRE DU ROI QUI NE VOULAIT PAS MOURIR

Le roman inachevé de

JEAN TEULÉ

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *L'histoire du roi qui ne voulait pas mourir*
pour 49€ seulement au lieu de ~~100 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/01/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

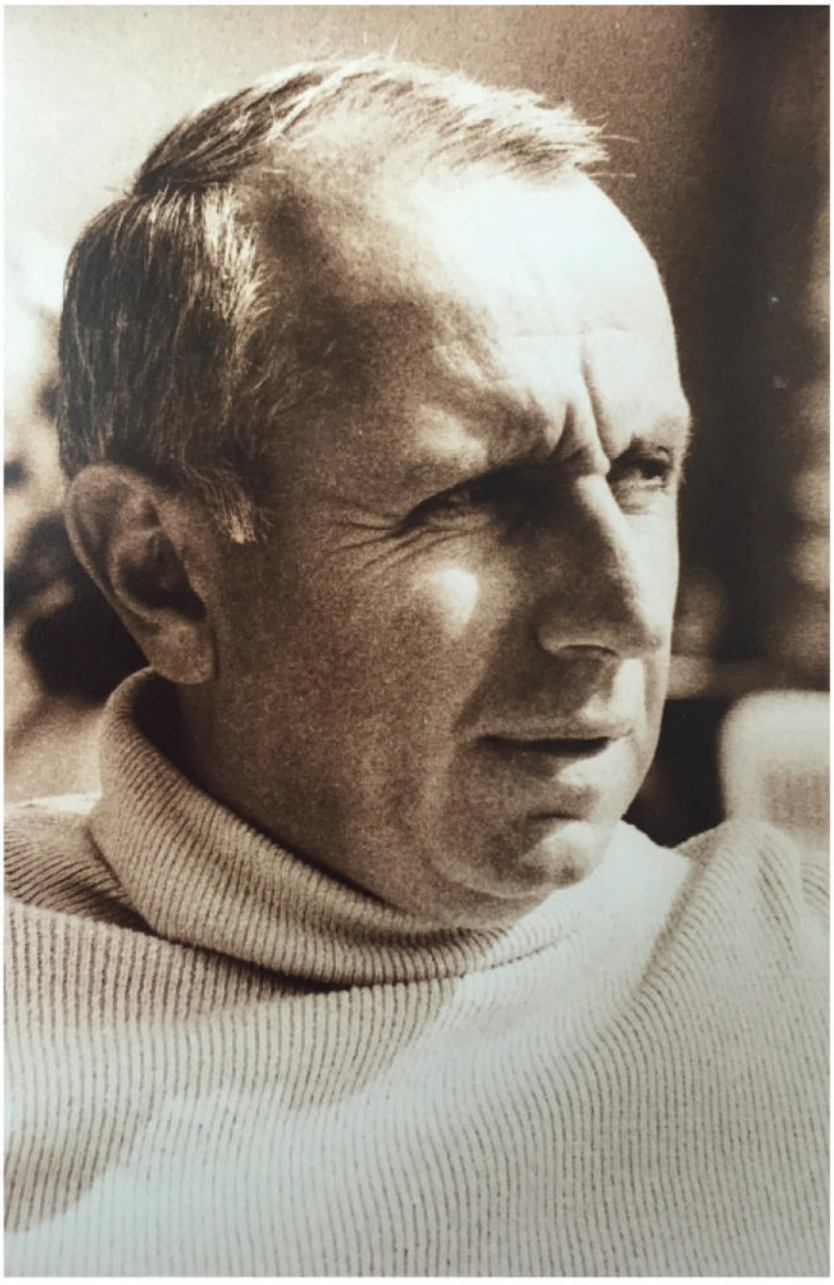
OMLM524

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

PAUL VIRILIO

Pensée à longue portée

La sortie des œuvres complètes de l'urbaniste et philosophe permet de mieux cerner cet homme aux multiples facettes. Qui sut jongler avec différents centres d'intérêt pour mieux affirmer ses théories.



SOPHIE VIRILIO FONDS/SEUIL

Il a été célèbre comme le penseur de la vitesse jusqu'à ce qu'il eût atteint le terme de sa trajectoire. Avec la publication de ses œuvres complètes dans le volume *La fin du monde est un concept sans avenir,* Paul Virilio (1932-2018) renaît sous l'aspect d'un « *bunker littéraire et critique* » de plus de mille pages (il a consacré une exposition à ces constructions militaires en 1975, « Bunker archéologie »), où se trouve rassemblée la production de toute une vie, signe que les éditions du Seuil parient sur la place que son héritage pourrait occuper, à l'avenir, dans notre histoire intellectuelle en France et au-delà. Ce pari rend visible la diversité d'un auteur capable de scruter sans ciller diverses formes de violence, d'observer sans sombrer les destructions en cours et de développer sans noirceur une esthétique de la disparition, et permet d'explorer ses diverses facettes.

Le premier Virilio est urbaniste. Il a commencé sa carrière en concevant des églises de béton proches du mouvement brutaliste. Il a fait la promotion de la fonction oblique, favorisant l'instabilité et les équilibres dynamiques, contre les angles droits. Dans ses textes consacrés à la ville, il aide à déjouer les dispositifs trop évidents, observant par exemple comment les écrans, plus encore qu'ils ne donnent quelque chose à voir, fonctionnent comme des « *lampes témoins qui s'allument et éclairent pour donner à voir ce qui se tient, ici ou là* ».

LA VITESSE COMME OUTIL DE DOMINATION

Cette « *innovation inouïe d'un temps-lumière continu* » est, selon lui, « *l'invention scientifique majeure depuis celle du feu d'une lumière indirecte, suppléant la lumière directe du soleil ou de l'électricité* ». Au cours des années 1980, convaincu que les bâtiments et les villes ne peuvent plus servir de protection contre la puissance destructrice de la guerre ou la surveillance de l'État, il s'éloigne de l'architecture. Fini le temps des bunkers. La ville à proprement parler est en voie de disparition, car l'espace vivant qu'elle désigne est remplacé par des territoires en tension fabriqués par les technologies.

Logiquement, le second Virilio est donc un théoricien des communications, des déplacements, des transferts d'information. De là vient son intuition principale : la vitesse est un outil de domination où s'expriment pouvoir et violence. Les inégalités sont d'abord des différences de vitesses où des technologies sophistiquées – pas seulement

des barrières mais aussi des règles, des contrats, un appareil bureaucratique – filtrent et ralentissent certaines populations pendant que les autres accélèrent.

Mi-sérieux mi-moqueur, il nomme « *dromotique* » l'étude de cette course *(dromos)* qui constitue la contamination effrénée de notre espace-temps. Dans cette temporalité, où l'archivage de l'expérience se superpose en permanence à l'expérience vécue, l'enregistrement et la démultiplication écrasent la vie dans des boucles de consommation et de rediffusion sans fin. En d'autres termes, « *la perspective du temps réel* […] *de la vidéo n'existe que par l'inertie de l'instant présent* » : là où tout est capté, plus rien ne bouge. Cette situation, où la vitesse paradoxalement brise les dynamismes, ouvre sur une pensée de « *l'accident* » : lorsque les dysfonctions font événement, elles révèlent soudain les rouages de la machine. Et puisque la délocalisation technologique de l'action et de la réaction implique « *la délocalisation de tout accident* », le dromologue peut alors annoncer, sans craindre de paraître apocalyptique, « *l'accident général* ». Comment l'éviter ?

Pour répondre à cette question, le troisième Virilio est un homme de lettres dont le talent d'écrivain constitue la dimension la plus politique de son travail. Claires et brillantes, ses phrases sont des interventions verbales destinées à mettre des mots là où l'accélération vide les images de leur capacité à constituer du sens. « *Ne conviendrait-il pas,* se demande-t-il, *d'envisager une sorte de droit à la cécité* […] *? Ne devrait-on pas exiger rapidement la baisse d'intensivité de la diffusion des apparences ?* » Loin de défendre la politique de l'autruche, Virilio ménage son accès à ce que trop d'abondance occulte en glanant chez d'autres des citations cinglantes – « *l'instant est inhabitable comme le futur* » (Octavio Paz), « *supprimer l'éloignement tue* » (René Char)… – avant que sa propre plume ne prenne le relais. Ainsi, ce qui reste de la fréquentation de ces mille pages, ce sont paradoxalement des formules exceptionnellement resserrées. « *Le sédentaire est désormais celui qui est partout chez lui.* » ; « *Si Dieu a toujours besoin des hommes, la guerre non ou si peu… sinon comme victimes.* » ; « *La vérité des phénomènes est toujours limitée par leur surgissement.* » ; « *La vitesse, c'est la vieillesse du monde.* » ■

Maxime Rovere

★★★★★
LA FIN DU MONDE EST UN CONCEPT SANS AVENIR. ŒUVRES (1957-2010)
PAUL VIRILIO
1248 P., SEUIL, 48 €

Et maintenant…

Dans *Le Temps du monde,* Francis Wolff constate que la physique moderne ne pose pas la question de la nature du temps : un escamotage commencé avec Galilée qui réduisit le temps à un paramètre des équations du mouvement, continué par Newton qui en fit un absolu de nature mathématique, avant que la théorie de la relativité puis les théoriciens contemporains n'en fassent « *une donnée émergente de l'univers* ». La philosophie, parallèlement, a réduit le temps à la temporalité, autrement dit à la manière dont le psychisme fait l'épreuve du temps. L'auteur se propose de tenter de recoller les morceaux d'un concept qui a volé en éclats en empruntant une troisième voie : celle du « *temps du monde* » qui conduit, sinon tout droit du moins après de claires et patientes analyses, à s'interroger sur la question centrale du Maintenant. Non moins rebelle au concept, non moins encline aux images, l'existence du Maintenant noue le mystère du temps et celui de l'existence : tout ce qui existe (a existé ou existera) existe maintenant. ■

Jean Montenot

★★★☆☆
LE TEMPS DU MONDE
FRANCIS WOLFF
272 P., FAYARD/HISTOIRE DE LA PENSÉE, 20,90 €

MATHIEU ZAZZO/PASCO/FAYARD - AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Le temps suspendu

Le dernier livre du professeur Nicolas Beaupré, *En temps de guerre. 1914-1918,* est un essai brillamment articulé et documenté qui interroge les expériences du premier conflit mondial à travers le prisme du temps. *« Le passé devient un avant qui semble bien lointain même s'il ne date que de quelques jours, le présent est en partie confisqué par les contraintes imposées ; quant au futur, il devient bien vague et incertain en l'absence des fameuses échéances personnelles. Puis la menace de la mort affecte plus profondément encore le rapport à l'avenir, mais de manière moins uniforme et très différenciée selon les individus. »*

L'une des évocations les plus émouvantes de ce livre reste un monument commémoratif de Barlach, créé en 1927. Une photo montre une sculpture horizontale en bronze aux cheveux courts, ni homme ni femme, un ange sans ailes aux bras croisés et aux yeux fermés, suspendu dans la nef de la cathédrale de Güstrow. *« L'ange horizontal et suspendu incarne, en même temps qu'il le conserve, ce "temps de la guerre". Le monument met les morts à l'abri de l'oubli en même temps qu'il les représente de manière métaphorique et symbolique. […] Il rappelle, par sa présence flottante et immobile, qu'il y eut un temps de guerre. »* **L'ange n'échappera pas aux horreurs de la prochaine guerre, fondu en 1941 par les nazis parce que considéré comme de l'art dégénéré. Il sera répliqué en 1953 et installé de nouveau au-dessus du baptistère.**

« Le Schwebende – littéralement "Le flottant" – invitait, et invite encore, le spectateur à la réflexion, à la méditation intérieure. Il demeure comme une flottante incarnation du deuil, de la tristesse, de ce "temps suspendu", entre la vie et la mort. »

★★★★☆
EN TEMPS DE GUERRE. 1914-1918
NICOLAS BEAUPRÉ
380 P., PUF, 25 €

TIMOTHY SNYDER ▪ VERA GRANTSEVA

Les fictions du Kremlin

Dans un essai agressif mais très informé, l'historien américain fait le procès de la Russie de Poutine comme régime du mensonge généralisé, tandis que la politiste russe questionne l'apathie de ses concitoyens.

On présente souvent la guerre d'Ukraine comme la réaction de la Russie face à l'extension vers l'est de l'Otan sur fond d'un conflit larvé entre l'« *Occident collectif* » et les « *pays du Sud global* ». Si elle n'est pas dénuée de toute pertinence, cette vision géopolitique ne colle pas avec de nombreux faits. Ne serait-elle donc, pour une grande part, que la reprise du récit propagé par Moscou pour justifier une invasion relevant en réalité de raisons intérieures, selon le schéma classique d'un pays qui se crée des ennemis fictifs pour renforcer sa cohésion ?

> UN POUVOIR QUI NIE LA FACTUALITÉ ET L'IDÉE DE VÉRITÉ AU PROFIT DE FICTIONS DONNÉES POUR TELLES

C'est ce soupçon qui rapproche deux livres d'ambitions inégales. *La Route pour la servitude,* de Timothy Snyder, est de prime abord déroutant : l'auteur y déroule un quasi-pamphlet contre Poutine, accusé, via son entreprise de désinformation sur le Net lors des votes pro-Brexit puis pro-Trump en 2016, de vouloir pervertir nos démocraties. La chose, on le sait, se discute ; mais Snyder en profite pour donner une définition éclairante de la démocratie comme un régime doté d'un « *principe de succession* » de ses dirigeants, là où les autocraties, adeptes d'une « *politique d'éternité* », n'opèrent cette transition qu'au travers de crises interminables. Snyder fait aussi grand cas de l'influence du philosophe fasciste-chrétien Ivan Iline (1883-1954), que Poutine a réhabilité et cite régulièrement dans ses discours, sauf qu'on peut se demander si le poutinisme est une véritable doctrine ou un simple collage opportuniste de références idéologiques contradictoires. Snyder est plus convaincant quand il dresse le tableau passionnant – et effrayant – d'un pouvoir qui nie la factualité et l'idée de vérité au profit de fictions données pour telles et, de ce fait, au-delà de toute critique. Snyder montre enfin que l'invasion de l'Ukraine n'a pas commencé en 2022, mais dès 2014, par l'infiltration d'armées régulières dans le Donbass, avec pour but de recréer la « Nouvelle-Russie » de Catherine II sur le pourtour de la mer Noire.

Dans *Les Russes veulent-ils la guerre ?*, la politiste russe installée en France Vera Grantseva date le tournant de la politique poutinienne de la longue contestation des élections législatives puis présidentielles de 2011-2012. Pour sauver un régime « *néoféodal* » menacé, Poutine a alors mis en scène le conflit avec l'Ukraine en l'élargissant à une simili-confrontation avec l'Occident. Selon Grantseva, plus encore que la répression, c'est ce qui explique le soutien du Russe de la rue : Poutine a su se saisir de sa nostalgie d'appartenir à une superpuissance mondiale et laver l'affront de la chute de l'URSS en 1991. À la fin de son livre, l'autrice donne des raisons d'espérer un changement d'attitude des Russes, mais sans grande conviction. De fait, seul un événement dramatique, tel un effondrement sur le champ de bataille, semblerait pouvoir changer la donne. La guerre d'Ukraine n'est pas près de s'arrêter… ■ **Patrice Bollon**

★★★★★
LA ROUTE POUR LA SERVITUDE. RUSSIE - EUROPE - AMÉRIQUE (THE ROAD TO UNFREEDOM. RUSSIA, EUROPE, AMERICA)
TIMOTHY SNYDER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE-EMMANUEL DAUZAT ET AUDE DE SAINT-LOUP.
422 P., GALLIMARD, 26 €

★★★☆☆
LES RUSSES VEULENT-ILS LA GUERRE ?
VERA GRANTSEVA
184 P., CERF, 19 €

DR/GALLIMARD - NATALIA DUPLINSKAYA/LE CERF

SYLVIE-ANNE GOLDBERG ▪ JONATHAN HAYOUN, JUDITH COHEN-SOLAL

Alchimie du judaïsme

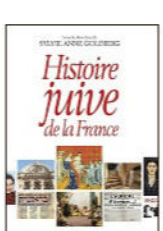
Deux ouvrages, l'un retraçant une histoire ancrée dans celle de la France, l'autre, une anthologie de l'humour qui les caractérise depuis des siècles, nous invitent à (re)découvrir les Juifs et leur culture.

Sylvie-Anne Goldberg.

Judith Cohen-Solal et Jonathan Hayoun.

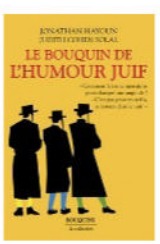
Saviez-vous que la première Juive recensée en France avec certitude vivait au IIIe siècle de notre ère. Son sarcophage montre qu'elle habitait Arles où elle était mariée. Et sa famille y était déjà installée. L'*Histoire juive de la France,* dirigée par Sylvie-Anne Goldberg, fourmille de détails qui permettent de comprendre le rapport entre la nation, l'histoire et une minorité. Très attendu, ce livre réunit les meilleurs spécialistes. Avec force cartes, frises chronologiques et encadrés précis, il chemine jusqu'à nos jours. Et fait sortir des limbes tant de figures ignorées : Raphaël Levy, ce Lorrain accusé d'enlèvement d'enfant et brûlé vif en 1669 ; Montéhus, le chansonnier qui créa *La Butte rouge, La Jeune Garde, Gloire au 17e* ; la triomphale Sarah Bernhardt qui enflamme les théâtres à la même époque… De quoi retrouver toute une culture, une manière de penser, et ceux qui l'ont transmise depuis l'Antiquité.

L'humour y tient une place pas toujours bien prise en compte. D'où l'impératif de se précipiter sur *Le Bouquin de l'humour juif.* Ce recueil monumental de bons mots et d'histoire drôles empruntés à des auteurs juifs est un régal. On y retrouve les humoristes récents, de Robert Castel à Élie Kakou voire Gad Elmaleh, mais aussi les auteurs majeurs tels Sholem Aleikhem ou Philip Roth. Et au passage, Groucho Marx glisse une absurdité. Le livre de Goldberg permet de replacer la couleur particulière du judaïsme français dans cette effervescence comique. Au-delà des traits d'esprit, les deux livres ont en partage de montrer toutes les épreuves traversées par le judaïsme. La vertu pédagogique du livre de Mme Goldberg consiste à cartographier autant qu'à replacer dans la chronologie l'apport complexe des Juifs à la France et inversement. En refermant ces deux volumes, le lecteur se sent plus riche de savoir. L'humour lui paraît à la fois une matière frivole et une chose sérieuse. Au fond, il se réjouit de voir la force de ces esprits qui surmontent toutes les vicissitudes. ■ **Fabrice d'Almeida**



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
HISTOIRE JUIVE DE LA FRANCE
SYLVIE-ANNE GOLDBERG (DIR.)
1 088 P., ALBIN MICHEL, 49,90 €



★★★★★
LE BOUQUIN DE L'HUMOUR JUIF
JONATHAN HAYOUN, JUDITH COHEN-SOLAL
704 P., BOUQUINS/LA COLLECTION, 32 €. EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

ROBERTO FRANKENBERG/LES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE - MARIE LEVI/BOUQUINS

ET AUSSI…

★★★☆☆
SE SOUVENIR ENSEMBLE
CLAUDE ASKOLOVITCH, EVELYN ASKOLOVITCH
272 P., GRASSET, 20,90 €

Evelyn et ses parents sortirent du camp grâce à la Croix-Rouge et à *« des vrais-faux papiers du Honduras ». « Ils ne moururent pas, mais il s'en fallut de peu »,* écrit son fils. À 85 ans, sa mère témoigne dans les écoles, pourtant la Shoah ne faisait pas partie du *« paysage d'enfance »* du journaliste. Aujourd'hui, le passé de sa famille le rattrape et donne du sens à tant de choses notamment de l'enfance. Ce très beau livre raconte la mère, mais aussi les tourments du fils qui doit faire sienne cette histoire : *« Evelyn n'est pas dupe de mes évitements. Je tourne autour de sa vie sans savoir y rentrer. Ai-je peur de m'y blesser ? »* Un magnifique pêle-mêle d'amour, de querelles et de silence mère/fils. Aurélie Marcireau

★★★☆☆
UNE HISTOIRE DE LA CORSE FRANÇAISE
PAUL-FRANÇOIS PAOLI
240 P., TALLANDIER, 19,90 €

La Corse française ne naît pas en 1768. Paul-François Paoli, journaliste et fin connaisseur de l'île, nous montre que les liens sont plus anciens et plus complexes qu'un simple processus de colonisation. Sampiero Corso, héros de légende et combattant du XVIe siècle, pense que la liberté corse ne peut être maintenue dans l'indépendance. Il faut à l'île un protecteur pour garantir sa stabilité. Les fleurs de lys entrent dans ses armes quand, en 1542, François Ier les lui accorde pour avoir sauvé la vie du prince héritier. Ce modèle du protecteur permet de discuter l'idée d'une pure indépendance comme le réclament les nationalistes aujourd'hui. Le grand mérite de ces derniers est de maintenir l'idéal d'une culture corse, dont *Une histoire de la Corse française* nous rappelle les grandes expressions historiques. F.D.A.

DANA KAPLAN ▪ EVA ILLOUZ

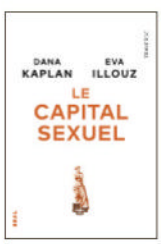
Le quatrième sexe

Toutes deux sociologues, les autrices de cet essai qui ne manquera pas de faire parler soulignent la valorisation sexuelle comme élément structurant du marché néolibéral.

Le sexe est politique, l'intime tout autant. Nous le savions depuis longtemps, mais… pas dans ces dimensions-là. Dans *Le Capital sexuel,* Dana Kaplan et Eva Illouz apportent une nouvelle grille de lecture, une quatrième clé de compréhension de notre société, qui donne son titre à ce bref ouvrage. Les sociologues ont ainsi mêlé leurs travaux: Dana Kaplan étudie les sexualités hétéro et LGBT, Eva Illouz les imbrications entre capitalisme et affects. Le capital sexuel, à ne pas confondre avec la sexualité, est une ressource qui a donc vocation à entraîner un gain. Sa valeur peut résider dans sa rareté: la chasteté prônée par les religions et sociétés pendant des siècles. Elle peut être totalement marchande, dans le cas de la prostitution. La troisième version du capital sexuel, plus récente, est décorrélée du rapport direct à l'argent, mais constitue pourtant un moteur puissant de l'économie: celle de la séduction, de la chirurgie esthétique où la quête de la meilleure version sexualisée de l'individu fait vendre…

Enfin, le denier cas analysé par les deux universitaires est le capital sexuel néolibéral, dernier avatar des relations décidément fusionnelles entre nos systèmes de production et de reproductions. Notre « *pedigree* » sexuel servirait notre valorisation, notre estime de nous-mêmes… Il se répercuterait ainsi dans la sphère économique et participerait du fonctionnement néolibéral de la société en devenant une quasi-compétence recherchée sur le marché. « *La théorie du capital sexuel néolibéral que nous avons présentée dans cet ouvrage propose donc une économie politique du sexe radicale. Radicale parce qu'elle remet en cause l'idée dominante que le sexe serait avant tout une affaire privée n'ayant rien à voir avec l'organisation de l'espace social et surtout pas les rapports de classe à l'échelle macroscopique.* » Comme le montrent des études sur le sexe à l'université citées par les autrices: « *La sphère sexuelle n'est plus un auxiliaire de la vie productive mais elle devient "indifférenciable" de cette dernière.* » Et « *l'employabilité de la classe moyenne dépend aujourd'hui d'affects liés à l'appréciation sexuelle de soi* ». Une théorie qui risque de faire parler… ■

Aurélie Marcireau



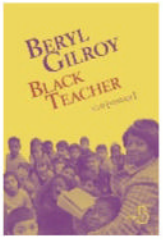
★★★☆☆
LE CAPITAL SEXUEL
DANA KAPLAN, EVA ILLOUZ
168 P., SEUIL, 17,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 NOVEMBRE.

Envers et contre tous

En 1952, Beryl Gilroy, tout juste diplômée de l'université de Londres, se lance avec joie dans l'enseignement. Las, noire de peau, elle entame un combat sans fin contre préjugés, barrières à l'embauche et réactions humiliantes de la part des collègues, supérieurs et parents. *Black Teacher* nous le raconte à travers des petites touches du quotidien, des rencontres, des dialogues, comme autant de saynètes qui disent le racisme naïf ou bêtement méchant qui court dans

la société anglaise d'après-guerre en pleine décolonisation. Beryl Gilroy se révèle une enseignante créative, à la sensibilité et à l'écoute précieuses, et une plume tout aussi talentueuse, à la fois drôle et révoltée. Son sens de la repartie lui permet de combattre l'ignorance des enfants tout comme la bêtise crasse des adultes. Sa langue ne cède jamais et c'est ainsi qu'elle résiste, contourne, comme elle le dit, « *survit* », pour devenir à force de caractère la première femme noire directrice d'école en Angleterre. ■

Eugénie Bourlet



★★★☆☆
BLACK TEACHER (ID.)
BERYL GILROY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE) PAR ANNE-LAURE TISSUT, 352 P., BELFOND, 14 €

COURTESY OF THE OPEN UNIVERSITY OF ISRAEL – EMMANUELLE MARCHADOUR/SEUIL – THE ESTATE OF BERYL GILROY/BELFOND

En quête du moi littéraire

Enfin, un ouvrage qui fait la part belle à la subtilité de la psychologie humaine au travers de la création littéraire ! Sophie Képès s'est intéressée de près à ce qui relie la vocation de l'écriture à l'enfance qu'ont traversée de « grands » écrivains. « *Sans chercher à expliquer l'œuvre par la seule biographie, il paraît étrange de ne repérer aucune continuité entre ces deux états de la personnalité d'un individu, comme si – écrivain ou pas – les expériences précoces ne déterminaient en rien la suite de sa vie !* » C'est à cette enfance à peine esquissée qu'elle redonne toute sa place dans *Désappartenir,* entre enquête littéraire et autobiographie. C'est aussi à cette source cachée que Sophie Képès va puiser son récit. Elle nous dévoile une partie de son enfance, dans laquelle on entre avec effroi et empathie. Et témoigne : « *En t'imaginant devenir écrivain, tu ne rêvais pas de gloire ou de fortune : tu rêvais d'être lue et comprise* […]. *Tu recherchais en ces êtres désincarnés, les lecteurs, l'amour et la compréhension qui t'avaient manqué à la maison.* » En nous plongeant dans la création littéraire, c'est aussi à un travail de réparation que nous convie l'autrice. Et si nous, lecteurs, trouvions en ces enfants blessés de quoi réparer nos morceaux d'existence brisée ? ■

Sophie Péters

★★★★☆
DÉSAPPARTENIR. PSYCHOLOGIE DE LA CRÉATION LITTÉRAIRE
SOPHIE KÉPÈS
240 P., MAURICE NADEAU, 19 €

Et Dieu y pourvoira

On peut être un historien des idées et un authentique philosophe. Avec la rigueur et l'humour discret dont il est coutumier, Rémi Brague ajoute une pierre à un édifice qu'il faut bien appeler une œuvre philosophique. Il s'agit en l'occurrence de donner une vision d'ensemble des rapports entre Dieu et le monde, du point de vue du christianisme. Loin de tout prosélytisme, ce « *petit traité d'économie divine* », intitulé *À chacun selon ses besoins*, présente, dans une langue claire et accessible, ce qu'il faut entendre par « *providence divine* », sûrement pas l'idée que Dieu arrangera bien nos affaires au dernier moment, quoi que nous fassions. L'auteur propose des mises au point sur la « *liberté humaine* » ou sur le « *Bien* » qui tient en ce que Dieu (ou sa providence) donne à l'homme « *tout ce dont il a besoin pour atteindre la sainteté* ». Quelques perspectives prémodernes, dont l'oubli même est constitutif de la modernité, sont réhabilitées. Ainsi, le fait de confondre les biens avec les valeurs : « *Les valeurs sont ce qui mesure ; les biens sont ce dont on jouit. Le problème posé par les valeurs est de savoir lesquelles choisir ;* [celui] *proposé par les biens est de savoir comment nous les approprier et en profiter correctement.* » Dont acte. ■

Jean Montenot

★★★☆☆
À CHACUN SELON SES BESOINS. PETIT TRAITÉ D'ÉCONOMIE DIVINE
RÉMI BRAGUE
224 P., FLAMMARION, 20 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU CHARLES PÉPIN

Comment se constituer un passé tout neuf ? Parce que jamais notre passé ne passe, le philosophe Charles Pépin nous propose de vivre avec. Mieux : d'en faire quelque chose de nouveau ! Son livre appartient plus au domaine du développement personnel et de la psychothérapie qu'à celui de la réflexion philosophique. Plus à celui de l'émotion qu'à celui de la raison. Il ne s'agit donc pas simplement d'accepter son passé, mais d'apprendre à en faire une véritable matière dans laquelle puiser notre présence au monde. *Vivre avec son passé* n'est donc pas un livre de réflexion, mais une sorte de guide, invitant les lecteurs à un travail thérapeutique de retraitement de l'information. Il vise à démontrer que le passé se travaille comme une matière : si les souvenirs ne sont pas vraiment objectifs, ils ne sont pas non plus figés. La condition pour s'alléger l'existence consistant à se tourner vers son passé, à le questionner, à l'analyser mais aussi à intervenir dedans. L'auteur est allé puiser auprès des neurosciences et des dernières approches psychothérapeutiques, telle la théorie des schémas, de quoi nourrir son propos. Nul doute que beaucoup y trouveront un réconfort dans leur bataille personnelle avec leur existence.
Les psys, eux, pourront remercier Charles Pépin, tant cet ouvrage contribue auprès du grand public à démythifier le travail sur soi, dont il fait une apologie qui résonne avec les préoccupations de notre temps : *« Bien vieillir est un art, qui commence à se pratiquer jeune »*, en conclut l'auteur pour qui la connaissance de soi est *« cet essentiel »* avec lequel s'accorder.

S.P.

★★★☆☆
VIVRE AVEC SON PASSÉ. UNE PHILOSOPHIE POUR ALLER DE L'AVANT
CHARLES PÉPIN
304 P., ALLARY, 21,90 €

DR/MAURICE NADEAU ÉDITIONS – DIDIER PRUVOT/FLAMMARION

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
L'ANARCHISME
NORMAND BAILLARGEON
128 P., PUF, 10 €

Proudhonisme, anarchosyndicalisme, anarchisme féministe, individualiste ou néolibéral… Le sociologue et militant libertaire brosse un tableau complet des pensées qui se réclament de ce courant protéiforme, non pas nihiliste, mais anti-autoristariste. Comprenez : *« qui n'aime ni recevoir ni donner des ordres ».* Longtemps mis sous l'éteignoir par les mouvements révolutionnaires d'inspiration marxiste, il connaît aujourd'hui un retour en force, notamment chez les jeunes. Instructif. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
LA CONVERSATION DES SEXES
MANON GARCIA
320 P., CHAMPS ESSAIS, 10 €

Philosophe incontournable des débats féministes actuels, Manon Garcia a fait de son essai, *La Conversation des sexes,* une exploration du consentement comme un moment clé des rapports entre femmes et hommes, devenu un élément charnière dans la sphère intime, amoureuse et sexuelle depuis l'affaire Weinstein. Si certains déplorent qu'il constitue un poids ou une perte de *« charme »*, l'autrice développe ici ses qualités, dont la première d'entre elles : *« érotiser l'égalité ».* **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
LES ILLUMINATI. DE LA SOCIÉTÉ SECRÈTE AUX THÉORIES DU COMPLOT
PIERRE-YVES BEAUREPAIRE
352 P., TEXTO, 11 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

L'universitaire Pierre-Yves Beaurepaire nous invite à découvrir qui étaient vraiment les Illuminati. On pénètre les cercles intellectuels des Lumières au XVIIIe siècle. Ces francs-maçons qui voulaient combattre la royauté et ses censures furent interdits ! Depuis, des écrivains et créateurs ont cru voir leur main partout. La fiction et la propagande s'en sont mêlées. Ainsi est né le mythe d'une association secrète gouvernant l'Histoire en cachette. **Fabrice d'Almeida**

MIKAËL ASKIL GUEDJ

La bible des maux

Le docteur ès sciences et chirurgien dresse dans *Médecins malgré vous* un portrait instructif et drôle de nos maladies.

Il remplace avantageusement les guides austères et surtout empêche de se précipiter sur tous les sites qui diagnostiquent les pires maladies à chaque bobo. Ce *« portrait des maladies du XXIe siècle »* est un ouvrage plein d'esprit et terriblement utile. Le docteur Guedj s'est intéressé aux maladies les plus recherchées sur les moteurs de recherche pour dresser sa liste de quarante-cinq maux. Il aurait pu les classer, écrit-il, en maladies évitables/non évitables, amusantes ou pas amusantes, celles auxquelles on croit contre celles auxquelles on ne croit pas. Finalement, il a opté pour un classement poétique : maladies du corps, de l'âme, confidentielles, voyageuses et de notre temps. Pour chacune, il explique les origines du mal ainsi que ses remèdes, le tout agrémenté de références historiques, culturelles ou pop.Ainsi, dans ces pages, croise-t-on l'hypertension de Roosevelt, le fameux *« c'est un lupus »* d'un autre docteur célèbre (House) ou encore un slogan pour des pneus, le tout au milieu des HPV, des poux, de l'incontournable grippe ou de la triste dépression. L'auteur, farouche défenseur de la vaccination, appelle à *« savoir écouter son corps mais pas trop »*. Une plongée dans un monde médical passionnant, *« un monde de certitudes qui changent constamment »*, comme l'écrit l'auteur. ■ **Aurélie Marcireau**

★★★★☆
MÉDECINS MALGRÉ VOUS. PORTRAIT DES MALADIES DU XXIe SIÈCLE
MIKAËL ASKIL GUEDJ
480 P., GRASSET, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 NOVEMBRE.

La drôle d'intimité des animaux

Marie Treibert est la vulgarisatrice scientifique la plus drôle de sa génération. Un atout, combiné à ses solides compétences et à sa maîtrise des sujets. Dans *Petites folies du vivant,* beau livre richement illustré, notre propre curiosité déploie des ailes qu'on ne lui imaginait pas. Tandis que Marie Treibert nous parle des excréments cubiques des wombats ou de la sueur rouge des hippopotames, on apprend à connaître le vivant dans son intimité la plus improbable. S'enchaînent des « portraits » d'espèces et de leurs étonnantes originalités (étrangetés anatomiques, relations sulfureuses…). Marie Treibert termine son ouvrage sur les animaux en danger : jusqu'au bout, la mission est accomplie car nous voilà plus proches que jamais de ce vivant à préserver. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

★★★☆☆
PETITES FOLIES DU VIVANT
MARIE TREIBERT
176 P., DE BOECK SUPÉRIEUR, 19,90 €

MARIA ZVIR/GRASSET

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Terreur »

Inventée au XIXe siècle par des esprits rationalistes, la science politique a mis du temps à admettre que les idéologies, les mouvements, les régimes fonctionnaient au moins autant à l'émotion qu'à l'intérêt. Sans ce constat, on ne comprendrait pas l'adhésion enthousiaste de tout ou partie d'une population à des projets collectifs placés sous le signe de l'autorité et de la violence, comme en témoigne le destin moderne de la « terreur », considérée ici comme un mode d'action politique parmi d'autres.

Ce n'est pas par hasard si la Révolution française a été un vaste lieu d'expérimentation de la théorie comme de la pratique. Jusque-là, c'est dans la pensée réformatrice modérée d'un Montesquieu – qui en fait, dans *L'Esprit des lois*, le « *principe* » du « *gouvernement despotique* » – que le terme avait commencé à recevoir ses lettres de noblesse. L'entrée dans la logique, radicalement nouvelle, de la démocratie changera les choses en profondeur. Robespierre dit tout dans un grand discours programmatique, daté du 5 février 1794, où l'on trouve cette affirmation redoutable : *primo* sans « *la terreur* […], *la vertu est impuissante* », *secundo* la terreur n'est « *autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible* », *tertio* la terreur est, pour tout dire, « *une conséquence du principe général de la démocratie* ».

> LA PEUR FRAPPE, L'HORREUR HÉRISSE, LA TERREUR, ELLE, FAIT TREMBLER

Rien d'étonnant, dès lors, si un sommet a été atteint dans l'histoire française entre l'automne 1793 et le printemps 1794 quand rien de moins qu'un gouvernement – celui des comités révolutionnaires – choisit contre ses adversaires une stratégie de répression radicale dramatisée en tant que telle. Contrairement à ce qui est souvent dit, la Terreur n'a jamais été officiellement « *mise à l'ordre du jour* » par la Convention, mais le mot et la chose ont été explicitement mis en avant et mis en œuvre dans les communes, les armées et les tribunaux. Notons au passage que cette politique « terrible » est clairement en miroir du danger que représentent pour les radicaux l'invasion étrangère et les révoltes intérieures : les « terroristes » de ce moment-là sont souvent des terrorisés.

L'analyse des régimes totalitaires du XXe siècle a confirmé que la terreur avait à voir avec l'entrée dans l'ère des masses, qui ne peut plus se satisfaire du simple « maintien de l'ordre » des dictatures standard et qui suppose que, si la société est vue comme un tout organique, le contrôle de ses opinions mais, plus encore, de ses émotions devient un enjeu capital. Symétriquement, la chute de ces régimes – les fascistes en 1945, les communistes en 1989 – a eu pour conséquence que le qualificatif, définitivement ramené à sa connotation péjorative, a été peu à peu réduit à des situations d'attentat, substitutives des actions belliqueuses conduites par une armée d'État. Le XXIe siècle n'a pas permis de surmonter cette impasse sémantique ; il l'a plutôt aggravée. Daesh ou le Hamas ont une ambition étatique qui s'est heurtée à la communauté internationale, qui les a assimilés à des organisations « terroristes », qui frappent particulièrement là où l'armée d'un État frappe généralement. Dès lors, le mode d'action ainsi qualifié a tout d'un aveu de faiblesse. Il est, plus que jamais, l'arme du dominé, pour ne pas dire du faible, pour ne pas dire du vaincu. C'est donc un choix fonctionnel, dont le destin face à un régime de démocratie libérale est de finir groupuscule (en Corse le FLNC) et, au final, autodissout (au Pays basque l'ETA).

Reste que, on le sait, la démocratie libérale ne triomphe pas en tous lieux. C'est là que l'étymologie, comme d'habitude, éclaire les significations en profondeur. « Terreur » fait partie d'un grand trio d'émotions négatives, d'origine et de structure latines, où l'on retrouve aussi l'« horreur » et d'abord, tout simplement, la « peur ». La peur frappe *(pavere)*, l'horreur hérisse *(horrere)*, la terreur, elle, fait trembler *(terrere)*. En d'autres termes, l'horreur est de l'ordre du physique, la peur, du social, la terreur, du politique. Un bel avenir lui est donc promis. ■

AUDREY SOVIGNET

Entre le… zest et le zeste

Il n'y a pas plus cafteur que la Toile. Pour des journaux qui avaient pris l'habitude de vivre dans l'instant, se consolant de leurs coquilles en se disant qu'elles emballeraient le poisson du lendemain, elle constitue la pire chambre d'enregistrement qui soit. Nous étonnant d'un « zest » qui n'avait visiblement d'autre ambition que de traduire une petite quantité de rien du tout, il aura suffi de quelques minutes pour vérifier que ladite faute ne constituait pas une maladie orpheline : Google s'est fait un plaisir de nous ensevelir sous un « zest de fantaisie » *(Le Figaro),* un « zest de gourmandise » (France 3 Régions), « un zest de réglisse » *(Le Progrès),* un « zest de suspense » (*Sud-Ouest*), « un zest de soul » *(Le Télégramme),* un « zest de chance » *(La Voix du Nord)* et même, à la faveur d'un Salon du livre, un « zest de Camus » *(La Dépêche)* !

Le premier temps aura été celui de la surprise. Aucun flou à redouter, en effet, du côté de nos dictionnaires, lesquels sont unanimes à mettre un « e » au substantif… comme à en priver son homonyme *zest,* que l'on ne trouve plus guère que dans *être entre le zist et le zest*, encore vivace pour signifier l'indécision, l'hésitation sur ce qu'il convient de faire. *A priori,* difficile de confondre ! D'autant que les deux mots en cause n'auraient, selon la *doxa* étymologique, rien à voir l'un avec l'autre : celui que malmènent ci-dessus les journaux devrait tout à l'écorce extérieure des agrumes, plus particulièrement au « petit morceau que l'on y découpe pour aromatiser une pâte, un entremets, un cocktail » (Larousse). Quant au *zest,* il descendrait en droite ligne d'une interjection vieille de quelques siècles, elle-même issue d'une onomatopée exprimant… le bruit provoqué par un coup ! Écoutez la différence…

Après le procès à charge, les circonstances atténuantes. D'abord, et si l'orthographe s'est aujourd'hui fixée, il n'en a pas toujours été de même. Ensuite, du côté du *zist,* les choses sont moins claires. Si d'aucuns en font en effet une variante de *zest,* destinée à créer une allitération, d'autres rappellent que, chez les botanistes, le zist est la membrane blanche qui se trouve entre l'écorce et la pulpe des agrumes. Littré lui-même prend la précaution d'indiquer que « quelques-uns appellent *zist* l'écorce intérieure des oranges ou l'enveloppe blanche qui est au-dessous du zeste ». De là à imaginer que les *zest* et *zeste* sont beaucoup plus proches que leurs graphies actuelles ne le laissent penser, il n'y a qu'un pas…

Si tout cela ressortit plus à la tentative d'explication qu'à la justification (ce n'est pas parce que la langue a longtemps tergiversé qu'il faut la bouder quand enfin elle tranche), voilà qui n'en pousse pas moins à la modestie. Avec l'étymologie, de toute façon, nous n'en sommes que trop souvent réduits à être… entre le zist et le zest ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE

LE JEU MODE D'EMPLOI

Dans le domaine des défis ludiques, est-il référence plus indiscutable que l'oulipien Georges Perec, lequel (et l'on est ici bien loin de la formule facile) a fait du jeu un art ? Partant, on ne remerciera jamais assez les éditions du Seuil d'avoir rassemblé en un seul volume ces *Perec/rinations, Jeux intéressants* et *Nouveaux Jeux intéressants,* publiés par Zulma à la fin du siècle dernier et introuvables aujourd'hui. Au-delà des inconditionnels de l'écrivain – qui retrouveront dans ces constructions intellectuelles l'essentiel de son rapport au monde qui l'entoure, à commencer par celui, ondoyant et divers, de la capitale –, c'est chacun de nous qui pourra mesurer l'imagination, la virtuosité, la perversité même du personnage. Sans oublier la poésie qui affleure à chaque page de *Jeux,* histoire de nous rappeler que l'intelligence, jusques et y compris dans les hautes sphères où nous convoque ce livre, n'est pas un monde froid et désincarné. Georges Perec aimait à répéter que *« l'écriture est un jeu qui se joue à deux ».* On ne saurait mieux insinuer que ce n'est pas tout le reste qui est littérature, mais que ceci en est aussi. Et peut-être surtout. **B.D.**

JEUX
GEORGES PEREC
368 P., SEUIL/
LA LIBRAIRIE
DU XXIe SIÈCLE, 23 €.
EN LIBRAIRIES
LE 3 NOVEMBRE.

SKYLER EWING/PEXELS

➔ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

Un ciel sans *nuage* ou sans *nuages* ?

Une légende urbaine veut qu'après *sans* le singulier soit toujours de rigueur. S'il n'y en a pas, entend-on souvent, c'est qu'il n'y en a pas un seul : pourquoi, dès lors, aller recourir au pluriel ? La grammaire est cependant formelle, en dehors de quelques cas figés : il convient de réagir comme s'il y en avait ! Un gilet sera donc bien « sans col » (parce qu'il n'en comporte qu'un), mais « sans manches » (étant donné que, quand il en est doté, il en compte normalement deux). De même, et pour en revenir à notre question initiale, il sera fait état d'un ciel « sans nuages », puisqu'il est manifestement assez vaste pour en abriter plus d'un ! Voilà qui, mine de rien, permet à l'occasion quelques distinctions précieuses en matière de sens. Certaines histoires seront dites « sans paroles », une seule se révélant bien impuissante à les narrer ; en revanche, on déplorera qu'un homme soit « sans parole », car l'idéal, en la matière, est bien de n'en avoir qu'une ! On comprendra également que l'on s'extasie devant une page « sans fautes », ces dernières, jusque dans les copies de nos fiers bacheliers, se comptant parfois par dizaines. Mais c'est « sans faute » qu'il convient de se mettre à la tâche pour progresser : l'expression signifie là qu'il ne faut point y manquer, et que nous n'avons plus guère le choix si nous voulons remédier à cette situation. Comme souvent en français, le diable est dans les détails. ■ **B.D.**

ABOGAWAT/PIXABAY – MARTIN BUREAU/AFP – JF PAGA/GRASSET

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Défier

De même que, pour n'avoir pas inventé le rugby, les Français l'ont réinventé (c'est du moins ce que prétend une pub diffusée en boucle), le commentaire sportif n'a pas inventé la langue, mais il la recycle sans cesse. Rien que pour annoncer une rencontre, on rivalise d'inventivité. Plutôt que de *jouer contre un adversaire*, on *le joue*. Loin de se contenter du bête trait d'union qui, jusqu'ici, suffisait à présenter le match, on ressuscite un mot latin et son abréviation pour faire du PSG-OM d'hier le PSG *vs* OM d'aujourd'hui. Avouez que ça vous a une autre gueule ! Dernière coquetterie en date : on n'*affronte* plus, on *défie*. À l'occasion, pourquoi pas ? Tout est bon pour apporter un zeste (!) de nouveauté à un genre qui, par la force des choses, se renouvelle fort peu. Mais à tout bout de… terrain, ça finit par lasser. Dans le contexte provocateur du haka, ou quand l'Olympique lyonnais va se frotter à son ennemi de toujours dans le chaudron de Geoffroy-Guichard, soit ! Que le promu, frais émoulu de Ligue 2, *défie* le champion de France en titre, cela peut se concevoir. Mais que le XV de France *défie* la Namibie prête surtout à sourire. Dommage en tout cas que l'on ne se soit pas souvenu plus tôt de l'existence du défi en français : voilà qui nous aurait épargné ce *challenge* qui, prononcé à l'anglaise, ne pollue pas seulement la langue sportive, mais la langue tout court ! ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

DANY LAFERRIÈRE

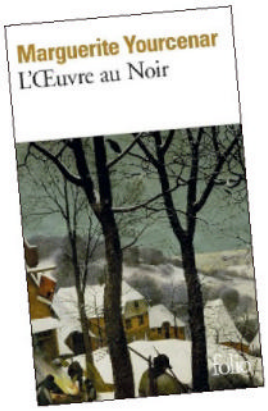
« Mais »

« Mes mots préférés dépendent souvent des saisons ou des époques, je les aime pour leur musique et pour leur rythme. En ce moment, c'est davantage pour leur poids. "Mais" compte quatre lettres, se construit de consonnes et de voyelles. Il évoque parfois une certaine appréhension. C'est le mot de l'équilibre et de la nuance, celui qui change la donne par sa force et quelquefois par son snobisme. On l'emploie sans s'en apercevoir tant il est naturel. Pourtant, si l'on venait à le perdre, ce serait toute la liberté et l'honnêteté que l'on perdrait. On tomberait dans la dictature, dans l'absence de courtoisie qui induirait un monde sans feux rouges et sans feux verts. Je l'évoquais dans *Journal d'un écrivain en pyjama : "Faites ressortir (en les coloriant en jaune) tous les mais et les peut-être qu'il y a dans votre manuscrit, et votre caractère fera surface."* C'est un mot simple qui peut s'employer dans toute sorte de cadre, pompeux comme banal. Sa tonalité, bien sûr, importe aussi. Dans une phrase, mettez un "mais" à la fin d'un éloge, sa teneur en sera toute particulière… »

Propos recueillis par Marie Jouvin

Dernière parution : *Un certain art de vivre* (Grasset)

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



Une bonne correction

Le dossier de notre numéro d'été vous aura peut-être donné envie de relire Marguerite Yourcenar. Repérerez-vous les neuf erreurs qui se sont glissées dans cet extrait de *L'Œuvre au noir* ?

« L'an 1549 débuta par des pluies qui emportèrent les semis des maraîchers ; une crue du Rhin innonda les caves où des pommes et des barrils à demi-pleins flottaient sur l'eau grise. En mai, les fraises encore vertes pourrirent dans les bois et les cerises dans les vergers. Martin fit distribuer des soupes aux pauvres sous le porche de saint Géréon ; la charité chrétienne et la peur des émeutes inspiraient au bourgeois ces sortes d'aumones. Mais ces mots n'étaient que les fourriers d'une calamité plus terrible. La peste, venue d'Orient, entra en Allemagne par la Bohême. Elle voyageait sans se presser, au bruit des cloches, comme une impératrice. Penchée sur le verre du buveur, soufflant la chandelle du savant assis parmis ses livres, servant la messe du prêtre, [...] la peste apportait à la vie de tous un élément d'insolente égalité, un acre et dangereux ferment d'aventure. »

Le mot mystère

Pour vous souvenir que je suis bien du masculin, pas de lézard : il vous suffit de m'appeler Léon ! Un vrai bijou, ce moyen mnémotechnique, non ? C'est d'ailleurs le cas de le dire…

À vos ordres !

Le onze de ce onzième mois de l'année, on célébrera ce « cessez-le-feu » que constitue l'Armistice. Ils ne sont pas si nombreux, les noms composés qui renferment un impératif ! D'autant que la liste qui suit comporte un intrus. Lequel ?

A. décrochez-moi-ça
B. laissez-aller
C. rendez-vous
D. revenez-y
E. suivez-moi-jeune-homme.

À coups de « h »

Autre star de ce mois, désormais, la Halloween de Larousse… qui est aussi l'halloween de Robert ! Parmi les mots qui suivent, quels sont ceux dont le « h » est indifféremment muet ou aspiré ?

A. handicapé
B. haricot
C. hiatus
D. hiéroglyphe
E. hongre
F. huis
G. hurluberlu
H. hyacinthe
I. hyène.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
innonda – **barils** (ne pas se laisser influencer par les deux « r » de *barrique*) – **à demi pleins** (pas de trait d'union quand *à demi* précède un adjectif) – **fit** distribuer (passé simple, et non imparfait du subjonctif) – **Saint-Géréon** (s'agissant manifestement ici d'une église, et non du saint lui-même, les deux majuscules et le trait d'union sont indispensables) – **aumônes** – **maux** (attention au sens !) – **parmi** (jamais de « s », à la différence de *hormis*) – **âcre**.

Le mot mystère
Il s'agissait de **camée**. Vraie girouette que celui-là, qui, d'un texte à l'autre, change de sexe aussi facilement que le caméléon de couleur !

À vos ordres !
Réponse B. Le nom composé en question ne contient pas d'impératif et s'écrit en réalité *laisser-aller*. Avec le *laissez-passer*, cela eût beaucoup mieux marché, évidemment !

À coups de « h »
Réponses C (indifférent chez Larousse et Robert), **D** (indifférent chez Larousse) et **I** (indifférent chez Larousse et Robert). L'initiale de A, B et E est obligatoirement aspirée, celle de F (sauf dans *huis clos*), G et H obligatoirement muette.

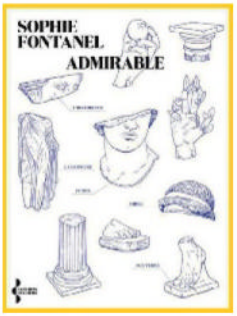
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

La Voie de l'archet
Charte de la viole
Zhang Zhang, Fayard, 2023

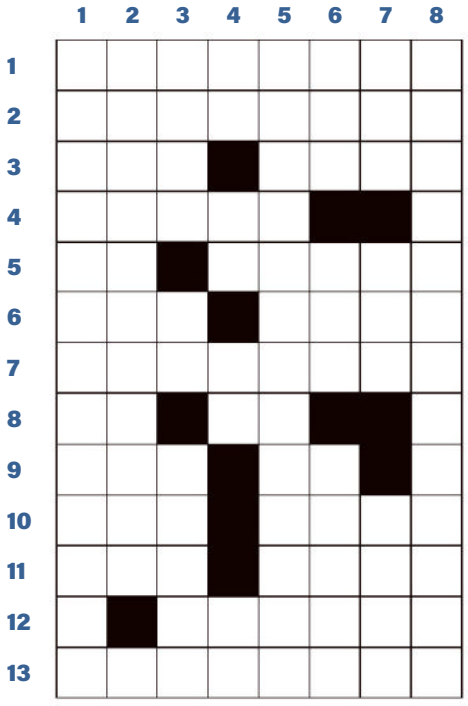
Le Château des Rentiers
À l'heure des récitantes
Agnès Desarthe, L'Olivier, 2023

Matin et Soir
« Jamais Johannes ne
s'est aventuré aussi loin
à l'ouest par un temps pareil,
car le vent souffle
et les vagues sont hautes
et la barque pontée
de Peter est ballottée par
les vagues »
miroitantes.
Jon Fosse, traduction de Terje Sinding, Circé, 2003

Le Sourire du singe
Lueur des origines
Ludovic Flamant, dessins de Hideki Oki, Esperluète, 2023



Admirable
La brimade
Sophie Fontanel, Seghers, 2023



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Perturbation angoissée. **2.** Il a des yeux ! **3.** Probablement triste, car il est perturbé. Comme. **4.** Partie de selle. **5.** Romains. Décortiqués. **6.** Ferré familier. Doit tout à Auguste. **7.** Cheval de trait. **8.** Morceaux de tulle. Le neuvième art. **9.** Mouvement féministe. Parties du Québec. **10.** En un certain sens, ralle. Agis en rosse. **11.** Conteste de façon désordonnée. Dirigeant européen disparu en 1980. **12.** Censé être formé par l'élite. **13.** Telles des œuvres à énigme dont la solution a été révélée indûment.

Verticalement

1. Divagations. **2.** Éblouie. **3.** Sorte de plancher. Club français. Avec lui, on est en froid. **4.** Outre-Pyrénées notamment, promenade, ici au cours contrarié. Cours supérieur d'Asie. A montré les dents. **5.** Trait large sur les cartes. Un homme doit son nom à cette vallée. **6.** Dispositif donnant droit à des repos. Celle de la jungle est à éviter. Conséquence de la fréquentation de nombreux crus ? **7.** La moitié du potage. Bien roulée. Comment voulez-vous qu'en son état il joue son rôle de souteneur ? **8.** Photos ou dessins

À Montréal, la littérature en scène

Déferlante de festivals, quantité de lieux dédiés aux lectures à voix haute, rencontres en librairies à foison, nombre record d'adaptations au théâtre et au cinéma: il est impossible d'échapper aux livres dans la métropole québécoise. En piste!

Au Québec, il y a *« un génie de la parole »*. Tristan Malavoy, romancier, poète, musicien et scénariste, nous le confie lors d'un séjour à Montréal en cette fin septembre. *« Les Québécois sont un peuple de l'oralité,* poursuit-il. *Un Québécois sur deux est analphabète fonctionnel. N'est-ce pas Gaston Miron qui dit dans un poème de* L'Homme rapaillé*: "Batèche de mon grand-père dans le noir alphabète." »* Le grand poète du Québec, disparu en 1996, partageait avec ce vers l'expérience commune à sa génération d'écrire sans pouvoir être lue par ses aïeux.

Inscrite dans l'héritage ouvrier des Canadiens français qui firent office de main-d'œuvre dans les usines dirigées par des anglophones, la tradition orale québécoise fait écho à celle des peuples autochtones. *« Nous avons un rapport aux sons et aux corps,* explique Tristan Malavoy. *Pour cela, savoir conter au Québec est très important.* » Il suffit, pour s'en convaincre, de voir la poète et réalisatrice innue Joséphine Bacon se lever pour dire un extrait de *Bâtons à message/Tshissinuatshitakana*. Ou de regarder l'archive filmée de la poétesse canadienne Michèle Lalonde récitant son poème « Speak White ». C'était en 1968, à La Nuit de la poésie. Visage doux, corps tendu, elle condamne l'exploitation et l'oppression linguistique, culturelle et économique des Québécois par la langue anglaise et la culture anglo-américaine. L'ordre de « parler blanc » évoqué dans le titre signifie parler la langue de l'impérialisme. Événement marquant dans le monde des lettres québécoises, La Nuit de la poésie engendra une culture du théâtre d'exploration littéraire, qui devient le lieu d'une réinvention de la langue québécoise. La pièce *Les oranges sont vertes* du poète et dramaturge Claude Gauvreau, écrite à partir de 1958 et portée pour la première fois sur scène en 1972, en est l'incarnation mémorable. Depuis, au Québec, les textes circulent du livre à la scène de manière plus rapide et plus marquée qu'en France

Lors de notre venue à Montréal se tenait le Festival international de la littérature (FIL) dans plusieurs théâtres de la ville. Au programme de la manifestation de dix jours, quinze spectacles tirés de livres, dont treize créations, comme *Que notre joie demeure,* le roman de Kevin Lambert dans une mise en scène d'Angela Konrad, et *Niagara* de Catherine Mavrikakis dans une mise en lecture par Martin Faucher. Deux romans parus à Montréal en 2022 aux éditions Héliotrope.

DE GASTON MIRO À DANIEL LAVOIE

« Notre but est d'utiliser la danse, les arts vivants et le théâtre pour faire lire les gens », affirme Michelle Corbeil, la codirectrice générale et directrice artistique du FIL. *« Si, à la sortie, les gens n'ont pas envie de découvrir le livre, j'ai raté mon coup! »* Outre le FIL, quantité d'événements font vivre le livre toute l'année, notamment Québec en toutes lettres, Les Correspondances d'Eastman (inspiré des Correspondances de Manosque en France) et le Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Les adaptations au cinéma ne sont pas en reste. Plus qu'en France, les romans à succès renaissent rapidement en séries ou en films. Tel *Le Plongeur* de Stéphane Larue, paru en 2016 aux éditions Le Quartanier et adapté au cinéma par Francis Leclerc en 2023.

Enfin, autre particularité locale, la proximité historique des écrivains avec le monde de la chanson. Ainsi, Réjean Ducharme, auteur du roman culte *L'Avalée des avalés,* sélectionné pour le Goncourt en 1966, a écrit les chansons de Robert Charlebois. Plus près de nous, on vous recommande les albums de Chloé Sainte-Marie, qui a chanté les plus grands poètes québécois, ou encore *Douze hommes rapaillés*. Sur cet album paru en 2008, douze poèmes de Gaston Miron sont mis en musique par douze chanteurs, dont l'inoubliable Daniel Lavoie. ■

Gladys Marivat

PHOTO HÉLICO INC./TOURISME MONTRÉAL

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

LIRE magazine

La langue française a besoin de votre soutien !

8,90€ SEULEMENT
Frais de port offerts

Disponible chez votre marchand de journaux et ici aussi

JE COMMANDE LE NUMÉRO LANGUE FRANÇAISE, ARRÊTEZ LE MASSACRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI Je commande le numéro LIRE MAGAZINE « LANGUE FRANÇAISE, ARRÊTEZ LE MASSACRE » au prix de **8,90€** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

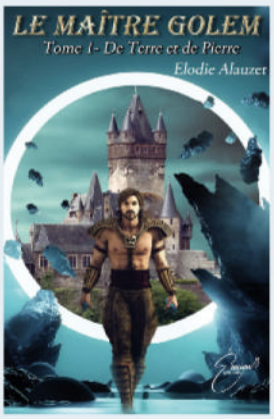
Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/01/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

HLFF051524

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

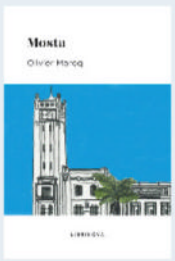
LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



LE MAÎTRE GOLEM, TOME 1 : DE TERRE ET DE PIERRE
ÉLODIE ALAUZET
ÉVASION ÉDITIONS

Dans le paysage littéraire foisonnant de la fantasy médiévale, Élodie Alauzet, étoile montante originaire de Bretagne, se distingue avec brio. Son premier opus, «Le Maître Golem, tome 1 : De Terre et de Pierre», est une immersion captivante dans le royaume mystique de Kalhem. L'univers est profondément enraciné dans une mythologie unique, parsemée de guildes, légendes anciennes et prophéties. Simon, tailleur de pierre au don exceptionnel, est au cœur d'une intrigue qui l'entraîne dans les méandres du château royal. Entre jeux de pouvoir et quêtes de vérité, il est le pivot d'une énigme qui pourrait bouleverser le destin de Kalhem.
La prophétie, évoquée en quatrième de couverture, est le fil conducteur de cette saga enchanteresse. Elle promet suspense, rebondissements et émotions.
→ ISBN : 9782493499394 - 352 PAGES BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



MOSTA
OLIVIER MARCQ
LIBRINOVA

Mosta suit la vie d'une famille pied-noir en Algérie, dont le quotidien paisible est brusquement happé par le tourment de l'Histoire. Entre ceux qui partent avant qu'il ne soit trop tard et ceux qui espèrent encore, les décisions divisent et bouleversent les destins. Un livre très documenté, témoin du passé colonial et des liens qui subsistent entre les deux rives de la Méditerranée.
ISBN : 9791040525547 - 316 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

ESMÉRALDA
HERVÉ LAUBACHER
LIBRINOVA

Au moment de lancer son centre équestre, Patrick croise la route d'Esméralda, une jument hypersensible au potentiel hors normes. Mais la carrière prometteuse des deux champions prend subitement une toute autre tournure, et les rêves de Patrick partent en fumée. Une autre vision du cheval, détachée de la compétition et de la performance, est-elle possible ? Un plaidoyer émouvant pour le respect du cheval et de sa relation avec l'Homme.
→ ISBN : 9791040522751 - 735 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

ALLÉES NORMALES À UN AXE NORD-OUEST/ SUD-EST CASTILLONVILLE X RETOUR À MANHATTAN
JEAN-PAUL CASSULO
LLINA DUPARC

Dans cet ouvrage, découvrez Manhattan sous l'œil de son auteur, mettant en avant les allées de la forêt recoupant les blocs de pins tous les cent mètres, à la manière dont les rues recoupent les avenues entre la 15e rue et Harlem.
D'abord par les photographies et cartes qui composent la première partie de l'ouvrage, puis à travers les narrations de six nouvelles qui se déploient sur le territoire de Manhattan, autour de Central Park, entre la 59e et la 115e rue.
→ ISBN : 9782957751617 - 160 PAGES - RELIÉ

CHRONIQUES AMORALES
PATRICK MEVEL
AMAZON KINDLE

Entre les aventures rocambolesques de Ringo et Tony en se rendant aux obsèques de Johnny en Mustang, le questionnement de Mam'zelle Chloé sur la limite des concessions, et la quête de réponse d'un vieil homme confiné en recherche d'un indice dans sa vie passée pour comprendre la vague de violence qui déferle sur la planète, découvrez ce recueil de nouvelles grinçantes à l'humour désabusé et empreintes de féminisme.

→ ISBN : 9798740318301 - 203 PAGES BROCHÉ ET TABLETTE KINDLE

LE CARGO
PIERRE-ALAIN BASTIDE
LIBRINOVA

Christophe, la cinquantaine, après une vie tumultueuse décide de reprendre contact avec Romain son fils qu'il abandonna à l'âge de quatre ans. Il le retrouve barman au Cargo, un bar gay de la Capitale, mais n'ose se faire connaitre craignant un rejet immédiat. Auditeur des confidences de Lilas, icône déchue d'un monde singulier parfois cruel, il subira une série d'électro-chocs distillés par un récit mêlant sexe, amour, drame et suspense.

→ ISBN : 9791040527497 - 114 PAGES BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE GOÛT DU MÉPRIS
EVELYNE BALLANFAT
L'ALCHIMISTE EDITIONS

Qui, parmi nous, n'a pas fait, à un moment quelconque de son existence, l'expérience du mépris ?
À partir de situations vécues et de témoignages confiés dans la force de leur vérité, cet essai propose des tableaux de la vie courante dans lesquels le langage révèle le pouvoir blessant du mépris.
Mots ou expressions pris dans la banalité du quotidien : « gens de peu », « moins que rien » et autres « invisibles », ou phrases cinglantes que l'on n'a pas vu venir, sont autant de flèches décochées dans la sphère professionnelle, l'entourage social ou le huis clos familial.
Pourquoi traiter d'un thème qui ravive souffrance ou colère ?
Savoir que nous ne sommes pas seuls à avoir éprouvé un sentiment d'humiliation, et qu'il inflige une blessure dont le poison est lent à partir, c'est déjà le premier pas vers la prise de conscience pour s'en libérer.
Il n'existe pas de réponse unique pour évacuer un tel sentiment, mais ce texte souhaite donner des mots pour partager des épisodes douloureux, en rire parfois, afin de puiser dans l'affront subi la force insoupçonnée de conjurer le mépris et en ressortir grandi.

→ ISBN : 9782379661280 - 180 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA PALOMA ADIEU !
HERVÉ BOURBON
LIBRINOVA

Robert Jourdain se livre à des activités pour le moins banales : il aime se rendre à la plage, se plaît à contempler chaque jour La Vénus au miroir de Vélasquez et … multiplie les conquêtes amoureuses ! En somme, un profil plutôt commun qui n'éveille aucun soupçon. Serait-il pourtant impliqué dans les meurtres de femmes qui donnent du fil à retordre au lieutenant Winslow ? Une enquête originale qui nous entraîne dans la tête d'un tueur en série !

→ ISBN : 9791040529699 - 240 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

QUATRE FLEUVES, SIX MONTAGNES
JEAN-PASCAL COLLEGIA
ÉDITIONS SUR LE FIL

Plongez-vous dans ce récit du siècle dernier sur l'histoire de Cody Findlay, lieutenant Highlander, et de son père, Sir Findlay, gouverneur du Sikkim. Alors que Cody part pour l'Himalaya, Sir Findlay sait qu'il ne doit pas laisser son fils arriver. En aucun cas. Il sait une chose que Cody ignore, il sait ce dont est capable l'Himalaya, ce monstre sacré, ce dévoreur d'âmes, et surtout, il sait qu'il n'est qu'une seule façon de lui échapper : ne pas attendre d'être arrivé pour repartir…

→ ISBN : 9791095367109 - 213 PAGES - BROCHÉ

LES FORCES CONTRAIRES
SYBILLE MARVIN
AUTO EDITION KDP

Comment les actes du passé peuvent-ils influencer le présent ?
Au cœur d'une Côte d'Azur intime, plongez dans l'histoire bouleversante de trois personnalités cabossées par la vie, liées par un secret. trois destins, trois voix, trois vies.
Si vous aimez les relations humaines, la peinture et la sculpture, la musique qui rythme le récit chapitre après chapitre, les personnages attachants qui vous entraînent dans le tourbillon de leurs vies… alors ce roman est fait pour vous !

→ ISBN : 9782957924509 - 262 PAGES - BROCHÉ ET EBOOK

UN EDEN POUR CONCLURE
JEAN-NOËL BERTORA
LE LYS BLEU EDITIONS

Une poignée de survivants laisse s'échapper de leur ghetto une femme et un homme vers un monde qui n'appartient plus aux humains. Un monde qui rejette toute trace animale susceptible de recréer une chaîne alimentaire. Seront-ils acceptés ? Pourront-ils survivre tout en gardant leur humanité ?
Au-delà de cette fiction, la question qui se répète au fil du récit : dans ses comportements, l'espèce humaine est-elle réellement sortie de la chaîne alimentaire ?

→ ISBN : 9791037760784 - 328 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

A L'AUBE D'UN ART NOUVEAU
AUDREY OUAZAN
DES AUTEURS DES LIVRES

Dans un panorama artistique en quête constante de renouveau, Audrey Ouazan présente « À l'aube d'un art nouveau », manifeste de la révolution artistique du « Destructuralisme Libérateur ». L'auteur ne se contente pas d'écrire : elle forge une vision. Son essai, mêlant réflexion et poésie, invite à déconstruire les conventions pour libérer la créativité. Un appel vibrant à s'affranchir des normes, où Paris s'érige en éternel écrin d'innovation.

→ ISBN : 9782492375262 - 126 PAGES - BROCHÉ

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art du portrait
2. L'impossible portrait

Le portrait pose un problème philosophique, celui de l'identité. Sommes-nous fermes ou meubles ? Avons-nous une essence ou ne sommes-nous caractérisés qu'au cours de l'existence ? Pour les essentialistes – Aristote dans l'Antiquité, Leibniz dans l'âge classique –, l'essence arrive toute constituée à l'existence ; le temps ne change rien, il déploie ce qui gît déjà en puissance. Dans la durée, notre être se développe selon sa formule initiale, nature chez Aristote, monade chez Leibniz.

Tout au contraire, pour des existentialistes comme Sartre, l'existence précède l'essence. Nul n'est bon ou mauvais au départ, supérieur ou inférieur spontanément, actif ou passif par tempérament, mais il se fabrique de façon contingente. Les variables historiques, les événements, les intentions, les choix conditionnent un être vivant, dynamique, en élan, toujours infiniment libre et plastique sous les définitions plaquées par les autres qui tentent de le figer. « *L'enfer, c'est les autres* » ou plutôt : l'essence, c'est les autres qui nous l'infligent faussement.

En écho de cette vision existentialiste, certains écrivains donnent l'impression de la vie fluide en brossant leurs portraits. Ils introduisent des contradictions dans les éléments physiques, corrigent chaque terme par un nouveau, risquent des adverbes dubitatifs, annoncent leur impuissance à cerner l'individu. Ainsi le moraliste La Rochefoucauld offre-t-il un saisissant autoportrait. « *J'ai le teint brun, mais assez uni ; le front élevé et d'une raisonnable grandeur ; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus, ni aquilin, ni gros, ni pointu* […], *tout ce que je sais c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillée. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qu'il en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai carré ou en ovale ; lequel des deux, il me serait difficile de le dire.* » La Rochefoucauld réussit ce miracle de définir et de ne pas définir une figure, de lui laisser le mystère de l'âme, voire de le rendre palpable. Il fait de la personne un sujet au lieu d'un objet.

> CE MIRACLE DE DÉFINIR ET DE NE PAS DÉFINIR UNE FIGURE

Chez Diderot, l'autoportrait fuyant ou le portrait impossible atteint la dimension du pur chef-d'œuvre. Voici comment il réagit à un tableau de son ami Van Loo qui l'a peint. « *On le voit de face. Il a la tête nue. Son toupet gris avec sa mignardise lui donne l'air d'une vieille coquette qui fait encore l'aimable. La position d'un secrétaire d'État et non d'un philosophe* […] *Mais que diront mes petits-enfants quand ils viendront à comparer mes tristes ouvrages avec ce riant, mignon, efféminé, vieux coquet-là ? Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste ; mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là. J'avais un grand front, des yeux très vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait du caractère d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait de bien près à la bêtise, à la rusticité des anciens temps* […] *J'ai un masque qui trompe l'artiste ; soit qu'il y ait trop de choses fondues ensemble ; soit que, les impressions de mon âme se succédant très rapidement et se peignant toutes sur mon visage, l'œil du peintre ne me retrouvant pas le même d'un instant à l'autre, sa tâche devienne beaucoup plus difficile qu'il ne la croyait.* »

Que visualise-t-on, ici ? Le mouvement. Le devenir. L'énergie. Une capacité d'empathie hors du commun. Une curiosité encyclopédique envers tout ce que l'univers propose. Bref, ce portrait raté constitue le parfait portrait de Diderot.

Mon conseil : avouer vos entraves à dresser un portrait, confesser les failles et les limites des mots. Ainsi, parfois, le personnage prendra de l'épaisseur, de la consistance, de la richesse. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Atelier LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE NOVEMBRE

NOUVEAU

→ **Ruptures et retrouvailles**
avec Frédérique Anne
D'un côté, la rupture amoureuse, le changement de vie, le départ imprévu ou préparé, de l'autre, les retrouvailles, et leurs scènes mémorables ! Découvrez, lors de notre nouvel atelier, ces deux thèmes incontournables de la fiction littéraire.
● Mardi 7 novembre à 18 h 30.

ET TOUJOURS

→ **Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux**
avec Vanessa Lavergne
● Samedi 28 octobre à 10 heures

→ **L'animal, personnage littéraire**
avec Stéphanie Hochet
● Samedi 4 novembre à 10 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 4 novembre à 15 heures

→ **Écrire la mère**
avec Lola Sorrenti
● Samedi 11 novembre à 9 h 30

→ **Se lancer dans un récit familial avec Lola Sorrenti**
● Mardi 14 novembre à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Mercredi 22 novembre à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures
Vos questions : ateliers@lire.fr

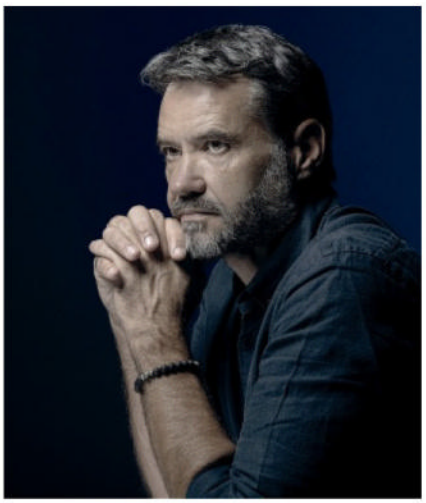
« Je ne veux pas décrire le réel, mais ma vérité »

Dans un livre d'entretiens avec Fabrice Lardreau, Franck Bouysse repense son parcours, des terres corréziennes, où il a grandi, à ses terres d'écriture. Entre ces lignes se trouvent de précieux enseignements.

Considérez-vous aujourd'hui l'écriture comme un vrai métier, contrairement à ce qui se dit dans le milieu paysan dans lequel vous avez grandi ?
Franck Bouysse. Non. C'est une formidable activité quand on peut en vivre, mais j'ai toujours l'impression d'usurper quelque chose. Quand je vais à Paris, je ne me sens pas légitime en tant que romancier, et quand je suis ici dans ma région, je ne me sens pas légitime en tant qu'être humain. Mais j'associe l'écriture à l'effort, une notion héritée de mon environnement familial, et c'est une façon de garder un peu le lien. Ce qui me rattache aussi à eux est le fait de me mettre tous les matins à ma table, de travailler à la main sur un établi, et ce, quoi qu'il arrive. Même s'il n'en reste que quelques mots sur du papier, je dois avoir fait quelque chose à la fin de la journée pour être satisfait.

Vous écrivez dans *Terres d'automne* que *« l'équilibre entre l'écriture et la narration est toujours instable »*. Comment veiller à ce que ni la logique de l'histoire ni celle de la musicalité ne prennent l'ascendant sur l'autre ?
F.B. J'ai compris qu'il fallait se laisser entraîner par l'histoire mais, souvent, c'est la musique qui m'entraîne. Puis par moments, je perds la musique, et j'ai besoin de me recentrer davantage sur l'histoire. Bien sûr, je prends le temps de revenir sur l'écriture : car c'est le travail sur les différentes versions qui fait la qualité du résultat final. Autrement dit, je retravaille la partition pour voir les fausses notes. C'est pour cela que je me lis à voix haute, c'est un travail d'artisanat.

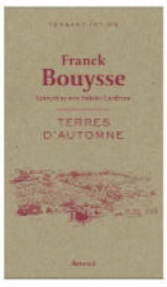
Qu'appelez-vous les *« livres qui sont déjà écrits »* ?
F.B. Je crois que tous mes livres qui sont sortis étaient déjà écrits dans ma tête. Je ne veux pas décrire le réel, mais ma vérité. Et à un moment donné, il y a une couleur, une



JOËL SAGET/AFP

émotion, un élément déclencheur, c'est le moment de s'y mettre : tout ce que j'ai prédécrit sans le savoir sort de ma tête grâce à cette émotion qui devient une phrase et se déroule. J'en suis intimement persuadé. Je lis des choses sur un sujet sans savoir que ça nourrira un jour un livre. Ce fut le cas par exemple avec la guerre de 1914, thème de mon roman *Glaise*. L'élément déclencheur fut une photo retrouvée de mon arrière-grand-père. Je pars ensuite juste avec mon cahier et mon stylo. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



TERRES D'AUTOMNE. ENTRETIENS AVEC FABRICE LARDREAU
FRANCK BOUYSSE
160 P., ARTHAUD, 13 €

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Ahmet Altan	*Les Dés*	Actes Sud	75	★★★★☆
Hiro Arikawa	*Au revoir les chats !*	Actes Sud	75	★★★☆☆
Claude Askolovitch, Evelyn Askolovitch	*Se souvenir ensemble*	Grasset	97	★★★☆☆
Margaret Atwood	*Promenons-nous dans les bois*	Robert Laffont	73	★★★☆☆
Normand Baillargeon	*L'Anarchisme*	PUF	100	★★★☆☆
Sebastian Barry	*Des milliers de lunes*	Folio	78	★★★☆☆
Nicolas Beaupré	*En temps de guerre. 1914-1918*	PUF	95	★★★★☆
Pierre-Yves Beaurepaire	*Les Illuminati*	Tallandier	100	★★★☆☆
Charles Berberian	*Une éducation orientale*	Casterman	86	★★★☆☆
Jocelyn Boisvert	*Le Bureau des histoires étranges*	Flammarion Jeunesse	81	★★★☆☆
Éric Bonnargent	*Les Désarrois du professeur Mittelmann*	Le Sonneur	72	★★★☆☆
Miguel Bonnefoy	*L'Inventeur*	Rivages Poche	72	★★★★☆
Grégoire Bouillier	*Le cœur ne cède pas*	J'ai Lu	72	★★★★★
Rémi Brague	*À chacun selon ses besoins. Petit traité d'économie divine*	Flammarion	99	★★★☆☆
Nicholas Breutzman	*Pill Hill*	Delcourt	86	★★★★☆
Glen James Brown	*Ironopolis*	Typhon	78	★★★★☆
Jaume Cabré	*Consumés par le feu*	Actes Sud	73	★★★☆☆
Nathalie A. Cabrol	*L'Énigme cosmique de la vie*	Seuil	6	★★★☆☆
Yannicke Chupin, Monica Manolescu	*Cahier Vladimir Nabokov*	L'Herne	88	★★★☆☆
Hélène Cixous	*Incendire. Qu'est-ce qu'on emporte ?*	Gallimard	70	★★★★★
Harlan Coben	*Sur tes traces*	Belfond	80	★★★★☆
Gérard de Cortanze	*Une jeune fille en feu*	Albin Michel	71	★★★☆☆
Lex Croucher	*Gwen & Art are not in love*	Casterman	81	★★☆☆☆
Craig Davidson	*Cascade*	Albin Michel	79	★★★★☆
Mark Davidson, Parker Fishel (dir.)	*Bob Dylan. Mixing up the Medicine*	Seghers	89	★★★★☆
Victor Del Arbol	*Le Fils du père*	Actes Sud	80	★★★★★
Nicolas Delesalle	*Valse russe*	J.C. Lattès	60	★★★☆☆
Marie Desplechin, François Roca	*Pauline voyage*	L'École des loisirs	81	★★★★☆
Arthur Dreyfus	*La Troisième Main*	P.O.L	56	★★★★☆
Laura El Makki	*Combien de lunes*	Les Escales	72	★★★★☆
Émilie Ettori	*Rue du Prince*	Marabulles	86	★★★★☆
Manon Garcia	*La Conversation des sexes*	Champs essais	100	★★★☆☆
Nicolas Giacobone	*Boum, boum, boum*	10/18	78	★★★★☆
Beryl Gilroy	*Black Teacher*	Belfond	98	★★★☆☆
Kathleen Glasgow	*Girl in pieces*	Anne Carrière	77	★★★☆☆
Sylvie Anne Goldberg	*Histoire juive de la France*	Albin Michel	97	★★★★★
Vera Grantseva	*Les Russes veulent-ils la guerre ?*	Cerf	96	★★★☆☆
Mikail Askil Guedj	*Médecins malgré vous*	Grasset	100	★★★★☆
Pierre Guenancia	*L'Homme sans moi. Essai sur l'identité*	PUF	31	★★★★☆
Michel Hauteville	*L'Enfant des forêts*	Le Tripode	73	★★★☆☆
Jonathan Hayoun, Judith Cohen-Solal	*Le Bouquin de l'humour juif*	Bouquins	97	★★★★★
Riichiro Inagaki, Boichi	*Dr. Stone* (t. 26)	Glénat	87	★★★☆☆
Dana Kaplan, Eva Illouz	*Le Capital sexuel*	Seuil	98	★★★☆☆
Sophie Képès	*Désappartenir. Psychologie de la création littéraire*	Maurice Nadeau	99	★★★★☆
Olesya Khromeychuk	*La Mort d'un frère*	Seuil	60	★★★☆☆
Nikos Kokantzis	*Le Vieil Homme et l'Étrangère*	L'Aube	77	★★★★☆
Asa Larsson	*Les Crimes de nos pères*	Le Livre de Poche	78	★★★☆☆
François-Xavier Lefranc	*Je boirai mon sang*	Robert Laffont	70	★★★☆☆
Gilles Legardinier	*Mon tour de manège*	Flammarion	36	★★★☆☆
Bea Lema	*Des maux à dire*	Sarbacane	86	★★★★★
Yan Lespoux	*Pour mourir, le monde*	Agullo	71	★★★☆☆
Hervé Le Tellier	*Moi et François Mitterrand*	Folio	72	★★★★☆
Darragh McKeon	*Le Dimanche du souvenir*	Belfond	78	★★★☆☆
Tania de Montaigne	*Sensibilités*	Grasset	71	★★★☆☆
Rosa Montero	*Du danger de ne pas être folle*	Métailié	74	★★★★☆
Véra Nabokov	*L'Ouragan Lolita (journal 1958-1959)*	L'Herne	88	★★★☆☆
Audur Ava Ólafsdóttir	*Éden*	Zulma	76	★★★☆☆
Paul-François Paoli	*Une histoire de la Corse*	Tallandier	97	★★★☆☆
Gilles Paris	*Les 7 Vies de Mlle Belle Kaplan*	Plon	69	★★★☆☆
Panayotis Pascot	*La prochaine fois que tu mordras la poussière*	Stock	68	★★★☆☆
Étienne Paulin	*Poèmes pour enfants seuls*	Gallimard	89	★★★☆☆
Charles Pépin	*Vivre avec son passé*	Allary	99	★★★☆☆
Atiq Rahimi	*Mehstî, chair des mots*	Calmann-Lévy	69	★★★☆☆
Kim Stanley Robinson	*Le Ministère du futur*	Bragelonne	73	★★★★☆
Joseph Roth	*La Marche de Radetzky…*	Bouquins	89	★★★★★
Lori Saint-Martin	*Pour qui je me prends*	L'Olivier	63	★★★☆☆
Judith Schalansky	*Inventaire de choses perdues*	Ypsilon	76	★★★★★
Timothy Snyder	*La Route pour la servitude : Russie-Europe-Amérique*	Gallimard	96	★★★★★
Reiner Stach	*Kafka* (t. 2). *Le temps de la connaissance*	Cherche-Midi	88	★★★★★
Aude Terray	*La Princesse Bibesco*	Tallandier	88	★★★☆☆
Jean Teulé	*L'histoire du roi qui ne voulait pas mourir*	Mialet-Barrault	62	★★★☆☆
Hervé Tullet	*L'Art de jouer*	Bayard Jeunesse	81	★★★★☆
Marie Treibert	*Petites folies du vivant*	De Boeck Supérieur	100	★★★☆☆
Aurora Venturini	*Nous, les Caserta*	Robert Laffont	77	★★★★★
Marc Villard	*Ciel de réglisse*	Gallimard/La Noire	80	★★★★☆
Paul Virilio	*La fin du monde est un concept sans avenir. Œuvres (1957-2010)*	Seuil	94	★★★★★
Yoann Vornière	*Silence* (t. 1)	Kana	87	★★★★☆
Francis Wolff	*Le Temps du monde*	Fayard	95	★★★☆☆

QUAND VOUS REFERMEZ UNE Revue UNE NOUVELLE VIE S'OUVRE À ELLE.

EN TRIANT VOS JOURNAUX, MAGAZINES, CARNETS, ENVELOPPES, PROSPECTUS ET TOUS VOS AUTRES PAPIERS, VOUS AGISSEZ POUR UN MONDE PLUS DURABLE. PLUS D'INFORMATIONS SUR LE RECYCLAGE SUR TRIERCESTDONNER.FR

CITEO

Donnons ensemble une nouvelle vie à nos produits

HIPPOLYTE GIRARDOT

On l'a vu entre autres chez Resnais, Godard ou Wes Anderson. On découvre aujourd'hui l'inoubliable « Hippo » d'*Un Monde sans pitié* écrivain, avec la parution de son premier livre, *Un film disparaît*, autour du travail d'un atelier Super 8 qu'il animait il y a plus de quarante ans. Le comédien nous révèle quelques titres essentiels de sa bibliothèque, forcément cinéphile.

LES LECTURES DE VOTRE ENFANCE?

« Jules Verne et les illustrations des éditions Hetzel ont été mes premières lectures personnelles. Ensuite sont venus Boris Vian et Henry Miller. Il y avait des livres à la maison, j'ai tout lu dans le désordre et ça m'est resté : l'éclectisme comme mode de consommation. »

VOS BD PRÉFÉRÉES?

« *Blueberry*, un rêve de spectacle. Un héros cool, la découverte des peuples natifs d'Amérique du Nord, Michel

Simon en McClure, des paysages mythiques, du politique et de l'aventure, le tout dessiné à la plume par Michel-Ange. Rien vu de plus beau. Même si j'ai mille images de Tintin en tête, parfaites comme au premier jour. Et *Little Nemo in Slumberland* de Winsor McCay quelque part entre les deux ! »

VOS PREMIÈRES ÉMOTIONS LITTÉRAIRES?

« Les émotions en lecture, c'est quand elles font écho à ce qu'on vit. Rimbaud – édition Livre de Poche, fond bleu ciel, lui dessiné à la plume, pipe au vent – est resté dans toutes les poches de toutes mes vestes durant des années. Il a fallu qu'il se serre pour laisser s'y loger *Sur la Route* de Jack Kerouac. »

LE LIVRE CULTE DE CINÉMA?

« *Hitchcock/Truffaut*. Le vrai livre de cinéma que j'ai lu comme tel pour savoir comment "ça" marche. Mais je recommande *Baby I Don't Care* de Robert Mitchum, qui vaut son pesant de claps, et une autobiographie énervée de William Friedkin – *The Friedkin Connection* – qui est un monument érigé à la gloire de la psychose du cinéma. Aussi effrayant qu'hilarant. »

QUE LISEZ-VOUS EN CE MOMENT?

« *L'eau du lac n'est jamais douce* de Giulia Caminito. Une famille romaine tenue d'une main ferme par une mère hors du commun, dépeinte par la fille de la fratrie qui ne s'en laisse pas conter. C'est écrit avec une pulsion qui m'a étourdi. C'est sans littérature et pourtant tout est là. Pas de chichis, de caresses pour les belles lettres. C'est honnête, ça vient de loin. Et avant : *Shit !* de Jacky Schwartzmann, juste pour savoir comment va le pays. Mal, mais ça bouge en pire jusqu'au happy end. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

KARLA VINTER-KOCH/SEUIL

Le retour du célèbre gentleman cambrioleur dans une superbe édition restaurée

INCLUS :
des interviews exclusives de François Dunoyer et Michel Wyn

DISPONIBLE LE 26 SEPTEMBRE EN COFFRET 4 DVD

INFORMATIONS & COMMANDES :
01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

ina

ELEPHANT Classics FILMS

Un design suédois à l'âme verte
L'impression au tampon, un artisanat authentique
Imprimé à la main à Bagru, imaginé à New York et Stockholm.
Robe « Vinita » en coton biologique 119 €.
Gudrun Sjödén
Demandez le catalogue
www.gudrunsjoden.com
Numéro vert 0800 73 00 03 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI
USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS